REVUE AFRICAINE

VOLUME 3 ANNÉE 1858

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1858

33° Celui qui passe dans un chemin non frayé paie un réal, s'il a commis du dégât.

34° Celui qui donne sa fille en mariage reçoit (du gendre) 58 réaux au maximum, sans préjudice des conditions (7). S'il dépasse cette limite, il paie 10 réaux d'amende à la Djemaâ.

35° Celui qui néglige de prendre part aux travaux d'utilité publique paie 4 réaux d'amende.

36° Celui qui commettra un acte d'oppression envers autrui paiera 10 réaux d'amende.

37° Celui qui empiètera sur les limites de son voisin, ou passera sur sa propriété, paiera 10 réaux d'amende à la Djemaâ. De plus, il rentrera dans ses limites et restituera ce qu'il a pris, ou en remboursera la valeur.

38° Celui qui mettra le feu à une maison, à un olivier, à une vigne ou à figuier, paiera, savoir :

Pour une maison, 100 réaux, dont 50 au profit de la Djemaâ et 50 au profit du propriétaire ;

Pour un figuier, un olivier ou une vigne, il remboursera la valeur au propriétaire, et paiera en sus 10 réaux d'amende à la Djemaâ.

39° Celui à qui il meurt un bœuf, une vache ou une brebis, a le droit de forcer la Djemaâ à en acheter la chair (8), à titre de secours. Ainsi le veut l'usage.

40° Celui qui vend une maison, un verger, un champ ou un jardin potager, doit en donner avis à ses frères, à ses proches, à ses associés et aux gens du village, s'il vend à des individus d'un autre village. S'ils veulent prendre le marché et se substituer à l'acquéreur, ils doivent rendre l'argent à ce dernier dans le délai de trois jours.

41° Celui qui cache la vérité au préjudice d'autrui, qui vend son témoignage ou prend parti pour un plaideur, paie 10 réaux d'amende.

42° N'est pas valable dans la cause d'un individu, la déposition d'un homme connu pour être son ennemi.

43° Si des plaideurs nient dans une cause, et qu'on ne puisse arriver à la connaissance de la vérité, le serment est déféré (9).

(*Akhbar*.)

---

(1) Les conditions, *echcherout'*, comprennent les cadeaux ou provisions en nature. Les bijoux forment la dot.

(2) Le chef fixe la quantité de viande que chacun doit acheter.

(3) Le serment n'est pas déféré aux parties, mais bien à sept personnes de la famille de chacun des plaideurs.

3e Année. N° 14. Décembre 1858.

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN (1).

Tlemcen, qui n'avait été sous les Romains qu'un point tout à fait secondaire, commence à inscrire son nom dans l'histoire vers le milieu du second siècle de l'ère musulmane. A cette époque, le chef de la puissante dynastie Idricite, génie remarquable, politique habile, pressentant l'importance de cette position géographique et tous les avantages qu'on pouvait en tirer, y jette les fondements d'une grande cité. Mais sa conception incomprise meurt avec lui. Tlemcen, sous ses successeurs, paraît reléguée dans l'ombre ; ses progrès sont lents, presque insensibles durant les trois siècles qui suivent. Possession toujours enviée, constamment disputée par les chefs des grandes tribus Berbères les plus rapprochées de son territoire, elle est successivement prise et reprise par les émirs Ifrenides, Maghraoua, Sanhadja et Zenata, qui y dominent sans gloire et sans aucun souci d'y fonder rien de durable. Mais sous les Almoravides une nouvelle ère commence. Les princes de cette dynastie, hommes de gouvernement, non moins que guerriers éminents, dignes héritiers des traditions de Youcof-ibn-Tachfin, ne se contentent pas d'agrandir leur empire par la force des armes; ils s'appliquent à le rendre prospère par les institutions. Tlemcen participe aux bienfaits de cette politique nouvelle. L'œuvre d'Idris se continue,

---

(1) Nous ne nous sommes pas cru autorisé à changer le titre de cet excellent travail, quoiqu'à notre avis ce titre soit beaucoup trop modeste et n'annonce pas, de prime abord, l'importance de l'œuvre. — Note de la rédaction.

s'agrandit, se complète. La ville naissante prend corps et pousse avec vigueur; sa population s'accroît; ses relations s'étendent; son commerce se fonde, elle est dotée de grands monuments; elle se met à l'abri, par des remparts solides, contre les coups de main aventureux; elle accueille les étrangers, même les chrétiens, à qui elle laisse la liberté de leur culte. C'est la civilisation qui succède à la barbarie. Elle mérite, dès cette époque, que l'historien Abou-Obeïd-Bekri la représente comme « la ville principale du Maghreb du milieu, le lien central des tribus Berbères, et le point de réunion préféré des caravanes venant des régions Sahariennes et Occidentales » (de 1080 à 1145 de l'ère chrétienne). Les émirs Almohades ne se montrent pas moins bons appréciateurs de l'importance de Tlemcen. Ils y attirent une population nouvelle pour combler les vides faits par la guerre; ils en relèvent les fortifications; ils l'embellissent par la construction de riches monuments; « ils travaillent à l'envi, selon l'expression d'Ibn-Khaldoun, à en faire une métropole. » Le géographe Edrisi en parle dans les mêmes termes, et il ajoute que Tlemcen devint, sous les princes Almohades, la clef de l'Afrique occidentale, et le lieu de passage le plus fréquenté par les voyageurs. Ses habitants passaient alors pour les plus riches du Maghreb après ceux d'Aghmat et de Fès. (de 1145 à 1248.)

En 646 de l'hégire (de J.-C. 1248), une révolution considérable s'accomplit dans les destinées de Tlemcen. De ville déjà florissante, mais considérée cependant comme un point secondaire dans le vaste empire Almohade, qui embrassait à la fois l'Afrique occidentale et les pays conquis par les Musulmans, en Espagne, Tlemcen devient à son tour siège d'un gouvernement et capitale d'un royaume particulier. Le berber Yar'moracen-ben-Zeiyan, émir de la tribu des Abd-el-Ouad, génie hardi et entreprenant, homme de guerre, aventureux et rusé politique, est l'auteur de cette révolution. Il enlève Tlemcen aux Almohades, s'y fait proclamer souverain et fonde ainsi une dynastie nouvelle. Ses successeurs règnent environ trois siècles sous le nom de sultans ou *Moulouk-Beni-Zeiyan*. A son apogée, leur souveraineté s'exerce dans les limites géographiques qui constituent aujourd'hui les provinces d'Alger et d'Oran. Tlemcen atteint alors son plus haut degré de prospérité! Au dire des historiens les plus dignes de foi, sa popu-

lation est de vingt-cinq mille familles, ou environ 125,000 âmes. Elle est décorée de monuments publics importants, soixante mosquées, cinq colléges ou medresas, des bains, des fontaines, des caravansérails; elle a une triple enceinte de remparts crénelés, et des portes monumentales. Un nombre infini de casernes et de vastes réservoirs d'irrigation donnent la vie à quatorze mille jardins qui l'entourent d'une ceinture luxuriante de verdure. Cent moulins échelonnés sur la rivière Saf-Saf attestent l'industrieuse activité de ses habitants. Elle tisse des étoffes de laine, de soie, de brocard d'or et d'argent; ses cuirs ouvragés rivalisent avec ceux de Fès et de Cordoue; elle est le principal marché des tribus Sahariennes et du Maghreb; on y apporte la poudre d'or et tous les produits riches et précieux du Soudan. Ses relations s'étendent même aux villes maritimes les plus importantes de la Méditerranée; elle conclut des traités d'alliance et de commerce avec Gênes, Venise, Marseille, Barcelonne. Hospitalière aux marchands chrétiens, elle leur ouvre ses portes, leur permet de bâtir un vaste caravansérail (*El-K'çaria*) petite ville dans la grande, où ils résident avec un consul chargé seul d'administrer leurs affaires, et où ils pratiquent l'exercice de leur culte en toute liberté. Tlemcen est alors un foyer de lumières. Dans ses académies se rencontrent des savants venus de tous les points de l'Afrique et de l'Espagne : on y disserte et on y professe librement. Ses rois aiment les sciences, les arts, les lettres; et ils protégent libéralement les hommes distingués qui les cultivent. Ils ont une cour nombreuse et brillante, une armée disciplinée et aguerrie; ils frappent monnaie à leur coin; leur palais (*le Méchouar*) réunit toutes les splendeurs avec toutes les élégances et toutes les mollesses de la vie orientale. Tlemcen, en un mot, est, à cette époque, où le génie des nations Européennes se réveille à peine de son long sommeil, une des villes les mieux policées et les plus civilisées du monde.

La domination des Sultans Beni-Zeiyan fut souvent inquiétée par la rivalité ambitieuse et jalouse de leurs voisins les Émirs Mérinides, souverains du Maroc. Ceux-ci, après plusieurs tentatives infructueuses, parvinrent à s'emparer de Tlemcen et à l'annexer à leur empire. (1337 de J.-C.) Mais ils ne gardèrent leur conquête que vingt-deux ans. En 1359, elle retomba au pouvoir des descendants d'Yar'moracen. C'étaient, au reste, des

Princes habiles et éminemment doués que ces Émirs Mérinides. Tlemcen n'eut pas à regretter leur domination passagère; ils travaillèrent à l'embellir, et ils y laissèrent quelques beaux monuments.

Avec les premières années du seizième siècle la décadence de Tlemcen commence. La conquête d'Oran par les Espagnols (1509) découronne la royauté Zeiyanite; elle y perd un de ses plus beaux fleurons. Incapable d'opposer à l'armée chrétienne une résistance victorieuse, elle se fait l'humble vassale du Lion de Castille. D'un autre côté, une nouvelle puissance se lève à l'Orient. Deux aventuriers de génie, les frères Barberousse préludent par des conquêtes partielles au morcellement du royaume de Tlemcen. Alger, siége de l'Odjak, prend les allures d'une capitale nouvelle. Un autre État se fonde avec les lambeaux arrachés aux états Abdelouadites. Les dissensions intestines, les révoltes, la pénurie du Trésor, l'affaiblissement des forces militaires ajoutent à l'embarras et au découragement des malheureux Émirs de Tlemcen. Le moment vient où leur orgueil doit s'abaisser devant l'étendard partout victorieux des successeurs de Kheir-ed-Din; Salah-Raïs-Pacha se montre sous les murs de Tlemcen, et la ruine de ce royaume, qui n'était déjà plus que l'ombre de lui-même, est définitivement consommée (1553). Le fils du dernier sultan de la dynastie Abdelouadite, fuyant devant l'armée turque, qui prend triomphalement possession de sa capitale, se réfugie à Oran; il demande asile et protection aux Espagnols, se fait baptiser, et, sous le nom de Don Carlos, il passe à la Cour de Philippe II, où il s'éteint dans l'obscurité.

Tlemcen est dès-lors annexé aux États de l'Odjak; elle devient le siége d'un Aghalik. Le gouvernement essentiellement militaire des Turcs détruisait, mais n'édifiait pas. A ce contact la civilisation n'avait qu'à perdre, et rien à gagner. Tlemcen va s'affaiblissant de plus en plus; sa population industrieuse et polie émigre pour se soustraire aux brutales algarades de la soldatesque; la vie se retire de ce corps sans âme. Des luttes intestines, des intrigues de caserne, des exécutions capitales, voilà l'affligeant spectacle que Tlemcen présente pendant les deux cent soixante-dix-sept années où elle se débat sous l'étreinte barbare de la milice turque (de 1553 à 1830).

Cette esquisse rapide des diverses phases de l'histoire de

Tlemcen était nécessaire pour l'intelligence du sujet que nous nous proposons de traiter. On comprend très-bien qu'une pareille civilisation ne passe pas sans laisser des traces. C'est à la Postérité à les recueillir religieusement. Tlemcen est la ville de l'Algérie la plus riche en souvenirs historiques, proprement indigènes. Ce ne sont pas seulement des ruines, ce sont des édifices encore debout qu'elle offre aux curieuses recherches de l'explorateur. Chaque dynastie, chaque règne, pour ainsi dire, semble y avoir laissé l'empreinte de son génie particulier. On pourrait, en quelque sorte, faire l'histoire de Tlemcen par celle de ses monuments. Tel n'est pas l'objet de ce travail beaucoup plus modeste. Nous nous renfermons dans un cadre moins étendu, et nous nous proposons seulement de faire connaître les inscriptions les plus intéressantes que nous avons pu recueillir soit dans les mosquées, soit dans les tombeaux de personnages célèbres; ainsi que celles que nous sommes parvenus à sauver de l'oubli des ruines, en les réunissant à Tlemcen même, dans un musée naissant, destiné à s'enrichir de toutes les découvertes nouvelles.

Nous ne nous bornons pas à une simple reproduction des textes épigraphiques et à leur traduction, nous appelons presque toujours l'histoire à notre aide, pour préciser une date, expliquer un nom, éclaircir un événement. C'était le seul moyen d'ôter à ce genre de travail une partie de son aridité. Parmi les ouvrages assez nombreux que nous avons dû consulter, l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun, qui jette à présent une si vive lumière sur des époques longtemps restées dans l'ombre, et surtout la traduction de cette histoire par M. le baron de Slane, qui est elle-même une œuvre du plus haut mérite, a beaucoup simplifié notre tâche de narrateur. Il nous est arrivé aussi, en l'absence de données historiques précises, d'interroger la tradition, cette autre histoire vivante dans la mémoire des peuples, et la tradition nous a fourni des renseignements précieux, sans lesquels notre travail eût été incomplet. Nous n'avons négligé, en un mot, aucune recherche pour traiter le sujet avec tous les développements qu'il comporte. Puisse le résultat de nos efforts répondre au but que nous avons voulu atteindre, en attirant sur un pays bien digne d'être connu, la curieuse attention des explorateurs du passé, et la bienveillante sympathie des amis de l'art.

I.

GRANDE MOSQUÉE. — *Djamâ-el-Kebir.*

La grande Mosquée se recommande, à plus d'un titre, aux studieuses investigations de l'artiste et de l'antiquaire. Suivant l'historien Ibn-Khaldoun, Idris, fils d'Abdallah-ibn-el-H'acen et chef de la dynastie Idrisite, devenu maître de Tlemcen en l'année 174 de l'Hégire (J.-C. 790-91), jeta, dès cette époque, les fondements de cet édifice religieux (1). Un témoignage aussi respectable mérite toute créance. Mais la Mosquée d'Idris disparut dans la tourmente des révolutions successives qui désolèrent Tlemcen sous la domination toujours agitée des Emirs Fatemides, Ifrenides, Sanhadja, Zenata et Maghraoua. Sur ses ruines s'éleva, 356 ans plus tard, le monument qui est encore debout de nos jours, et qui a traversé sept siècles et demi, respecté des hommes et du temps. Les titres authentiques de cette noble origine méritaient bien d'être transmis à la postérité, et nous devons bénir l'heureux hasard qui nous les a conservés. Que le voyageur pénètre dans l'intérieur du monument; qu'il s'arrête un instant sous la coupole du Meh'rab, véritable œuvre d'art bien digne d'être étudiée, et il pourra lire sur les quatre faces du pourtour supérieur l'inscription suivante, sculptée dans le plâtre, en beaux caractères andalous :

بـــــسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله على محمد وعلى ءاله وسلم
تسليما هذا مما امر بعمله الامير * الاجل   ايد الله امره
واعز نصره وادام دولته * وكان اتمامه على يد الفقيه الاجل
القاضى الاوصل ابى الحسن على بن عبد الرحمن * ابن على
ادام الله عزهم . وتم في شهر جمادى الاخرة عام ثلاثين وخمس
مايـــة

(1) Ibn-Khaldoun. *Histoire des Berbères*, tome III, page 335 de la traduction de M. le baron de Slane.

TRADUCTION.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu répande ses grâces sur Mohammed et sur sa famille, et qu'il leur accorde le salut! La construction de cette Mosquée a été ordonnée par l'Emir très-illustre...... Que Dieu fortifie son pouvoir, augmente le secours qu'il lui accorde contre ses ennemis, et perpétue la durée de son règne! Elle a été entièrement construite sous la direction du Docteur très-illustre, le Kadi très-agréable à Dieu, Abou-el-H'acen-Ali-ben-Abd-er-Rahman-ben-Ali. Dieu fasse durer leur gloire! Et elle a été achevée dans le mois de Djoumada, second de l'année cinq cent trente (530). »

Une particularité qui frappe tout d'abord à la lecture de cette inscription commémorative, c'est que le nom du prince fondateur qui s'y trouvait originairement mentionné, a disparu sous le ciseau. Ainsi s'exerçait, dans ces temps reculés, la vengeance d'une dynastie rivale, qui, parvenue au pouvoir, voulait effacer les traces glorieuses de celle qui l'avait précédée. Mais le hasard a voulu que ce calcul barbare ait été déjoué, grâces à trois chiffres que le ciseau destructeur a épargnés. La date, demeurée intacte, nous permet, en effet, de restituer le mérite et l'honneur de la fondation à son véritable auteur. Djoumada second, de l'an 530 de l'Hégire, correspond au mois d'avril de l'année 1136 de l'ère chrétienne. A cette époque, Tlemcen se trouvait encore au pouvoir des Emirs Almoravides, et le souverain, alors régnant, de cette dynastie, était Ali-Ibn-Youçof. Ce prince, fils du célèbre conquérant Youçof-Ibn-Tachfin, et qui lui avait succédé au commencement de l'année 500 (J.-C. 1106), a laissé lui-même un nom glorieux dans l'histoire. Il se signala par de brillants faits d'armes en Espagne, où il étendit les limites de l'empire musulman, et il affermit, par un gouvernement sage et vigoureux, la puissance de sa dynastie dans les Etats du Maghreb. Son règne, prospère pendant quinze années, fut, à la fin, troublé par les dissensions suscitées, au nom du Mehdi, par les partisans de la secte Almohade. A sa mort, arrivée en 537 (J.-C. 1142-43), Ali-ibn-Youçof ne laissa à son fils Tachfin qu'un pouvoir précaire, que ce dernier prince devait perdre quatre ans plus

tard, dans un combat décisif, livré sous les murs d'Oran, et qui lui coûta la vie. Cet événement rendit les Almohades maîtres de l'empire du Maghreb (1).

La grande Mosquée, élevée à Tlemcen sous le règne d'Ali-ibn-Youçof, témoigne d'une conception large et hardie. Elle justifie bien son nom par la remarquable étendue de ses constructions. C'est un édifice carré sur sa base, et d'une simplicité majestueuse; il plaît à l'œil, autant qu'il satisfait le goût exercé de l'artiste par la régularité de ses proportions et par l'imposante harmonie de son ensemble. Huit portes donnent accès dans ce monument, dont la forme générale est un carré d'une superficie d'environ trois mille mètres. Le côté orienté au midi forme le vaisseau principal, et c'est la partie de l'édifice le plus spécialement réservée à l'assemblée des fidèles. Six rangs d'arcades ogivales le divisent dans toute sa longueur, qui n'a pas moins de cinquante mètres, et sont coupées perpendiculairement par treize travées, chacune de vingt mètres. Soixante-deux piliers ou colonnes soutiennent ces arcades, et les relient entre elles. La cour ou atrium, au milieu de laquelle s'élève une vasque en marbre onyx translucide, qui déverse l'eau nécessaire aux ablutions, est carrelée en larges dalles du même marbre; elle forme un rectangle de douze sur vingt-un mètres de côté. Elle est circonscrite au levant et au couchant par trois travées d'arcades, sorte de deambulatorium, qui se relie à la partie principale que nous avons déjà décrite. Enfin, du côté qui regarde le nord, se dresse le minaret, tour rectangulaire bâtie en briques, ornée sur ses quatre faces de colonnettes de marbre et revêtue de mosaïques. Il a cent pieds d'élévation; on monte à sa plate-forme par un escalier de cent trente marches. Tel est l'ensemble de ce monument, d'un style simple, sévère, sobre d'ornements et froidement religieux. Le *Mek'rab*, ce sanctuaire des temples musulmans, est la seule partie de l'édifice qui se distingue par sa décoration. C'est un magnifique bouquet d'arabesques. L'œil est ébloui autant que charmé par cette riche profusion de rosaces, de losanges, de fleurs découpées à jour comme la plus fine dentelle; bigarrure étincelante, pleine de fantaisie, de caprice, d'imprévu. De larges rubans de caractères coufiques ou andalous, retraçant à l'œil exercé

(1) V. Ibd. Khald., tome II de la trad., p. 82 et suiv.

du thaleb des sentences choisies du Coran, enlacent de leurs dessins gracieux ces mille figures géométriques si habilement refouillées. On dirait une surprise du kaléidoscope. Enfin, comme pour ajouter à l'effet, une lumière douce et mystérieuse, glissant d'en haut, teint de reflets fantastiques ce merveilleux tableau, qu'il est plus facile d'admirer que de décrire. Il s'agit, comme on voit, d'une véritable œuvre d'art, et c'est peut-être ici le spécimen le plus riche et le plus curieux qui existe de l'ornementation arabe.

A droite de cette belle coupole, et au fond de la première travée, les Musulmans de Tlemcen montrent avec respect l'endroit où fut inhumée, dans le mois de Dou l-Kâda de l'année 681 (avril 1283), la dépouille mortelle du sultan Yar'moracen-ben-Zeiyan, dont le nom est resté populaire parmi eux. Le tombeau a disparu; mais la tradition en précise la place, qui est demeurée l'objet de la vénération publique. Yar'moracen, pendant son long règne de quarante-quatre ans, avait beaucoup travaillé a l'embellissement de sa capitale. Il aimait surtout de prédilection la grande mosquée attenante à son palais (*K'asr-el-K'edim*). Il venait chaque jour y prier, et prenait place volontiers au milieu des savants professeurs qui y réunissaient leurs disciples. Il voulut ajouter à la somptuosité de ce monument, et c'est à lui qu'est due la construction du minaret. Lorsque ce bel ouvrage d'architecture fut terminé, les courtisans du Prince le pressaient d'ordonner qu'une inscription y fût placée pour rappeler à la postérité le nom de celui qui l'avait fait exécuter. Yar'moracen leur répondit dans la langue Zenatïa ou Berbère qui était sa langue maternelle : « *Issents Reubbi;* Dieu le sait, » voulant exprimer par ces paroles qu'il suffisait que Dieu eût connaissance de son œuvre (1). Exemple de modestie, rare assurément, et qu'il faut admirer, bien qu'il nous ait privés d'une précieuse inscription qui eût trouvé tout naturellement sa place dans ce recueil. Yar'moracen avait comblé la grande mosquée de ses dons. Un des présents royaux subsiste encore aujourd'hui, au dire des Musulmans. C'est un lustre de dimension énorme, en bois de cèdre lamé de cuivre, que l'on peut remarquer dans la travée du milieu, vis-à-vis du

(1) V. *Histoire des Beni-Zeiyan*, par Mohammed El-Tenessy (trad. par M. l'abbé Bargès, p. 22) Paris, 1852.

Meh'rab. Ce lustre bizarre de forme et d'aspect, mesure huit mètres de circonférence à sa base; il est suspendu à la coupole par des chaînes en cuivre massif, ciselé dans la partie supérieure. L'état de délabrement de cette relique ne trahit que trop son antique origine, et la tradition qui la fait vieille de près de six siècles, n'a rien d'invraisemblable.

Entre le Meh'rab et la place que l'on assigne au tombeau d'Yar'moracen, il existe une petite porte ogivale qui donne accès dans une salle haute et peu éclairée. Vous pouvez remarquer au-dessus de cette porte une tablette en bois de cèdre, encastrée dans la muraille, et sur laquelle se détache en relief une ligne de caractères arabes d'un beau type andalous vigoureusement fouillés dans le bois. Des rosaces finement sculptées forment l'encadrement. La tablette mesure deux mètres et demi de longueur, sur une hauteur de trente-cinq centimètres. Il y a quelques années, ce monument épigraphique était complètement ignoré; une couche épaisse de chaux le recouvrait depuis bien longtemps, et l'indifférence des indigènes ne leur permettait pas de soupçonner qu'il pût y avoir quelque intérêt à aller à la découverte sous cet enduit séculaire. L'envie nous prît de déchirer le voile. Le badigeon fut enlevé; la tablette nettoyée avec soin, et nous eûmes alors, à la grande surprise de nos Musulmans, la satisfaction de faire reparaître au jour l'inscription que voici :

امر بعمل هذه الخزانةُ المبارکة مولانا السّلطان ابو حمو ابنُ
الامرا الراشدين ايّد الله امره واعز نصره ونعمه كما وصل ونوى
وجعله من اهل التفوى وكان الفراغ من عملها في يوم الخميس
ثالث عشر لذي فعدة عام ستين وسبع مايـــــــــــــة

TRADUCTION.

« Cette bibliothèque bénie a été fondée par l'ordre de notre maître, le sultan Abou-H'ammou, fils des émirs légitimes; que Dieu fortifie son pouvoir, qu'il augmente sa force contre ses ennemis, qu'il le récompense suivant le mérite de son œuvre

et de ses intentions, et le conserve au nombre des serviteurs zélés de la Foi ! L'établissement en a été achevé le jeudi, treize de doul-l-k'âda de l'année sept-cent-soixante (760). »

Cette date correspond au 7 octobre 1359 de notre ère. Le fondateur est le sultan Abou-H'ammou-Mouça, deuxième du nom, qui est considéré comme le restaurateur de la dynastie Abd-el-Ouadite sur le trône de Tlemcen. Ce prince était arrière petit-fils d'Yar'moracen, et il fut son sixième successeur. Il reprit le pouvoir sur les émirs Merinides, au commencement du mois de rebiâ premier 760 (février 1359), et c'est neuf mois après cette reprise de possession, qu'il fit la fondation pieuse, dont l'inscription que nous venons de rapporter a transmis le souvenir à la postérité. Abou-H'ammou était un roi généreux, libéral, bienfaisant. Il aimait les arts et les lettres et protégait ceux qui s'y adonnaient; c'est par ce côté surtout qu'il se distingua, et qu'il a mérité d'échapper à l'oubli. Il attirait les savants de renom dans sa capitale, témoin Ibn-Khaldoun qui eut part à ses largesses, il les comblait de faveurs, et les encourageait autant qu'il les flattait en assistant à leurs leçons. Il fonda un vaste collège (*la Medresa-Tachfinïa*) qui subsiste encore aujourd'hui, dans le voisinage de la grande mosquée (1). Mais c'est principalement envers les poëtes qu'Abou-H'ammou se montrait libéral et magnifique. Lui-même s'adonnait avec succès à la poésie, et le recueil de ses œuvres littéraires, connu sous le nom de *Divan d'Abou-H'ammou*, est un livre fort vanté, même des lettrés musulmans de nos jours. Il avait composé, pour son fils Abou-Tachfin, un ouvrage intitulé *Chapelet de perles* ou *Traité de l'art de régner* (2). Le royal héritier fit peu de cas des leçons paternelles, à en juger par l'esprit de révolte qui l'anima toute sa vie. Ce fut en combattant à la tête de son armée contre ce fils indigne, devenu son compétiteur, qu'Abou-H'ammou périt dans le mois de dou-l-h'idja 791 (novembre 1389). Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait régné trente.

Les deux inscriptions que nous venons de rapporter sont les

---

(1) Cette *Medresa* n'avait pas changé de destination jusqu'à l'époque où nous nous sommes emparés de Tlemcen. Depuis lors, l'administration militaire l'a convertie en magasin aux vins.

(2) Mohammed-et-Tenessy. — Trad. Bargès. P. 72.

seules que l'on trouve dans l'intérieur de la grande mosquée. Il en est une troisième, que l'on peut lire extérieurement (1) au-dessus de la porte, aujourd'hui condamnée, qui s'ouvrait autrefois du côté du midi, à gauche du Meh'rab. Elle est peinte sur bois et abritée par un auvent décoré de rosaces sculptées. Le caractère Maugrebin, et un peu maniéré, se dessine en blanc sur fond rouge. Cette inscription peut dater de deux siècles; elle ne présente d'ailleurs aucun intérêt historique et elle a été composée dans un esprit exclusivement religieux. C'est une simple citation des versets 37 et 38 de la vingt-quatrième sourate du *Koran*. Nous n'en croyons pas moins devoir la reproduire ici :

عوذ بالله من الشيطان الرجيم بسم الله الرحمان الرحيم صلى الله
وسلم على سيدنا ومولانا محمد وعلى اله المصطفى الكريم *
رجل لا تلهيهم تجارة ولا بيع عن ذكر الله وإقام الصلاة وايتاء
الزكاة يخافون يوما تتقلب فيه * القلوب والابصار ليجزيهم
الله احسن ما عملوا ويزيدهم من فضله والله يرزق من يشاء
بغير حساب

TRADUCTION.

« Dieu me garde contre Satan le Lapidé! Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu accorde ses grâces et le salut à notre Seigneur et notre Maître Mohammed et à sa famille. Il est l'Élu, le Généreux.

» Les hommes que le commerce et le soin de leurs affaires ne détournent pas du souvenir de Dieu, ni de la pratique de la prière et de l'aumône, et qui redoutent le jour où les cœurs et les yeux seront bouleversés, Dieu les récompensera suivant le mérite de leurs œuvres, et les comblera de ses faveurs. Dieu dispense ses bienfaits à qui il lui plait, et sans compter. »

(1) Mohammed Et-Tenessy. Trad. Bargès, p. 72.

II.

TOMBEAU DE SIDI-AH'MED-BELH'ACEN EL-R'OMARI.

On ne saurait quitter la grande mosquée, sans visiter tout à côté un petit oratoire qui a le privilége d'attirer, depuis quatre siècles, la vénération de tous les musulmans. Nous voulons parler du tombeau de Sidi-Ah'med-Belh'acen-el-R'omari. Ce saint personnage, originaire de la tribu Berbère des R'omara, vivait dans le neuvième siècle de l'hégire. Il ne passait pas pour un savant docteur, mais il était considéré comme un homme juste servant Dieu. Dès sa jeunesse, il avait renoncé au monde et à ses plaisirs; il fuyait la société, ne se montrait jamais en plein jour, et passait toutes ses nuits dans l'intérieur des mosquées, veillant et priant. Sidi-Ah'med-Belh'acen avait fait deux fois le pèlerinage, et s'était fait initier, en Orient, aux doctrines ascétiques des Soufis. Il les pratiqua toujours rigoureusement, vivant dans l'humilité, la pauvreté, l'abstinence et la chasteté. On admirait ses grandes vertus, et on lui attribua le don des miracles et la prescience de l'avenir. Mais les rigides austérités auxquelles il se livrait sans relâche, abrégèrent ses jours. Un matin, on le trouva mort dans la grande mosquée; il avait conservé l'attitude de l'homme qui prie. Son corps fut déposé dans une des galeries extérieures de cet édifice, auprès d'une petite maison que l'humble hermite s'était choisie pour retraite. La dévotion des fidèles lui éleva un tombeau, et le bruit s'accrédita que Dieu, voulant honorer et récompenser en sa personne le modèle de ses serviteurs, lui avait accordé, après sa mort, le pouvoir de soulager et même de guérir toutes sortes d'infirmités physiques et morales. On juge avec quelle facilité ce bruit se propagea et prit créance. Bientôt l'oratoire de Sidi-Ah'med-Belh'acen devint le rendez-vous de tous les affligés. C'est sans doute à cette croyance populaire qu'un poëte du temps faisait allusion dans le quatrain suivant, que nous trouvons gravé au-dessus de la porte qui donne entrée dans ce lieu vénéré :

سطعت فضائل ذا المقام كمثل ما *
* سطع الصباح او استنار الفرقد
فاذا عرتك ملمة فدواؤها *
* شمس السيادة والمعارف احمد

TRADUCTION.

« Elles se répandent les vertus de ce santuaire,
» Pareilles à la lumière de l'aurore ou à l'éclat des astres.
» A vous que de grands maux affligent, celui qui doit les guérir,
» C'est ce soleil de noblesse et de science, Ah'med ! »

L'inscription est gravée en relief sur un madrier de cèdre qui forme imposte, et mesure 1m 60 de longueur sur une hauteur de 25 centimètres. Le caractère est africain, et d'un beau modèle; chaque vers est encadré de rosaces et de fleurs sculptées avec un art remarquable.

Nous devons à l'auteur du *Bostan* de connaître d'une manière précise la date de la mort de Sidi-Ah'med-Belh'acen (1). Cet événement arriva le douzième jour du mois de chaoual 870 (mai 1466), sous le règne du sultan Abou-Abdallah-Moh'ammed-el-Motanekkel, le vingtième prince de la dynastie Abd-el-Ouadite qui se fût assis sur le trône d'Yar'moracen,

CHARLES BROSSELARD.

(A suivre.)

(1) *El-Bostan fi dzeker el-aoulia ou el-oulama bi Telimsan*, est une histoire des marabouts savants auxquels Tlemcen s'honore d'avoir donné le jour. L'auteur de cet ouvrage est Sidi-Moh'ammed-ben-Moh'ammed, surnommé Ibn-Meriem, qui vivait vers le milieu du seizième siècle de notre ère.

LES RUINES D'OPPIDUM NOVUM

A DUPERRÉ, LA *Khadra* DU DOCTEUR SHAW,

(Vallée du Chelif.)

Sur la route qui conduit de Miliana à Orléansville, on trouve — après le défilé qui serpente en aval du pont d'Omar Pacha — un village européen qui a reçu le nom de *Duperré*, en commémoration de l'illustre amiral dont la flotte amena notre armée à la conquête de l'Algérie. A cet endroit, la vallée du Chelif, resserrée un instant par le montagnes de Doui et d'Arib, reprend de majestueuses dimensions et développe largement ses beaux terrains à céréales, entre deux rangées de coteaux qui rappellent la Bourgogne et font désirer les futurs vignerons destinés à les couvrir un jour de pampres verdoyants.

Les indigènes, peu soucieux de nos gloires terrestres ou maritimes, continuent à appeler cette localité *Aïn-Defla*, la source aux lauriers-roses. Tout auprès, coule une autre fontaine — *Aïn-Khadra* — au milieu d'une végétation luxuriante qui justifie parfaitement son nom. Ses eaux pures et abondantes étaient jadis recueillies dans un ancien acqueduc dont on suit encore les traces, et qui descendait vers une colline allongée du Sud au Nord. Des ruines assez considérables recouvrent celle-ci presque en entier; le Chelif baigne sa base argileuse au Nord, à l'Ouest et à l'Est, et en fait une sorte de presqu'île du sommet de laquelle on voit, au milieu même du fleuve, la pile d'un pont romain dont une culée subsiste encore sur une des rives.

Le docteur Shaw nous a laissé une courte description de ces ruines, qu'il désigne par le nom de *Khadra* (V. t. 1er, p. 75 et 76). Ce savant anglais donne, dans sa 1re édition (1738) — celle qui a été suivie pour la traduction française (1) — les deux sy-

(1) Il est dit dans la préface de la réimpression anglaise de 1808 que le Dr Shaw avait communiqué quelques notes et corrections à l'auteur de la traduction française des *Voyages*. « They were translated (his *Travels*) » into french and printed in-4°, in 1743, with several notes and emenda- » tions communicated by the author (préface, p. IV). »

3e Année. N° 15. Février 1859.

Revue africaine



LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

III.

MOSQUÉE ABOU L-H'ACEN, OU BEL-H'ACEN.

Lorsqu'on entre à Tlemcen du côté Nord, par la porte d'Oran, la vue est attirée par un petit édifice d'un aspect si modeste qu'il se distinguerait à peine des habitations voisines, s'il n'était surmonté d'un minaret où le temps a imprimé sa noire empreinte, et dont les quatre faces sont ornées de colonnettes et de capricieux reliefs en mosaïque. Cet édifice est la mosquée ou *Mesdjed d'Abou l-H'acen*. Si le touriste est assez bien inspiré pour ne pas céder à l'impression défavorable produite par ces humbles dehors, et qu'il prenne la peine de pénétrer dans l'intérieur du monument, il en sera amplement dédommagé par tout ce qu'il y trouvera d'intéressant au point de vue de l'art. La disposition générale est simple, et remarquable seulement par l'harmonieuse régularité des proportions. C'est un carré de cent mètres de superficie, dans lequel six colonnes de marbre, onyx translucide, dont deux colonnes engagées, supportent autant d'arcades à large courbure, et forment trois travées ou nefs parallèles. Mais l'attention doit se porter plus particulièrement sur les détails. C'est là que le talent inspiré de l'artiste s'est déployé dans tout son éclat. Rien n'est plus fin, plus exquis que le revêtement d'arabesques qui décore les parois, et ces mille dessins qui courent, se replient et s'enlacent, affectant

les formes les plus variées, défient l'œil charmé qui se fatigue à les suivre. Malheureusement, cette partie de l'ornementation a été fort dégradée par le temps, et peut-être encore plus par la main des hommes (1). On doit le regretter, en voyant ce qu'il en reste ; mais il semble que les siècles aient voulu respecter ce qui était le plus digne d'être admiré, et la partie du monument où la fantaisie du décorateur avait mis en œuvre ses plus ingénieuses ressources, est demeurée à peu près intacte. Le *Meh'rab* est, dans son genre, un morceau achevé. La finesse et la pureté des lignes, le gracieux enchevêtrement des figures, l'harmonie des contours, la variété des ornements, l'ingénieux assemblage du dessin et de la calligraphie orientale, enfin, l'idée poétique de la composition ; tout concourt à faire de cette splendide guipure de plâtre une œuvre d'art digne du crayon d'un grand maître. Le *Meh'rab* de la grande mosquée est plus riche et plus grandiose ; mais celui-ci, dans des proportions moindres, se distingue peut-être par un fini plus parfait et une plus rare délicatesse d'exécution. Il ne faudrait pas quitter le mesdjed d'Abou l-H'acen, sans jeter un coup-d'œil sur ses plafonds en cèdre sculpté, qui ont en partie échappé aux ravages du temps, ni sans rechercher dans le creux de ses arabesques les vestiges de cette peinture polychrome qui les décorait autrefois et en rendait plus saisissants tous les merveilleux détails. Il convient enfin de s'arrêter un instant devant un marbre épigraphique, encastré dans la muraille au milieu de la troisième travée, à droite du Meh'rab. Nous devons à cette inscription, que nous allons reproduire ici, de connaître l'époque à laquelle remonte la fondation de la mosquée, ainsi que les ressources, dont son fondateur l'avait dotée. La pierre, onyx translucide, mesure un mètre de hauteur ; elle est large de cinquante-cinq centimètres. Les caractères, d'un beau type africain, sont gravés en relief :

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا محمد وعلى
اله وصحبه وسلم تسليما * بنى هاذا المسجد للامير ابي عامر

(1) Après la prise de Tlemcen, cette mosquée avait été convertie par l'administration militaire en magasin à fourrages. Remise à l'administration civile, elle est devenue, depuis cinq ans, l'école arabe-française. Elle a été très-intelligemment restaurée par le service des bâtiments civils, sous l'habile direction de M. Viala de Sorbier, architecte en chef du département d'Oran.

ابرهيم ابن السلطان * ابي يحيى يغمراسن بن زيان في سنة ستة وتسعين وستماية من بعد وفاته رحمه الله * وحبس لهذا المسجد عشرون حانوتا منها بحايط قبلته اربعة عشر وامامها ستة ابوابها تنظر للجوفي ومصرية بغربي المسجد على باب الدرب وداران ثنتان بغربيه الواحدة لسكنا امامه والثانية لسكنا المؤذن القيم بخدمته واذانه تحبيسا تاما مؤبدا احتسابا لوجه الله العظيم ورجاءوا به الجسيم لا اله الا هو الغفور الرحيم

TRADUCTION.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut ! — Cette mosquée a été bâtie en l'honneur de l'Emir Abou Amer Ibrahim, fils du sultan Abou Yah'ya Yar'moracen ben Zeiyan, en l'année six cent quatre-vingt-seize, après son décès, que Dieu l'ait en sa miséricorde ! — Et il a été donné en h'abous à cette mosquée vingt boutiques, dont quatorze adossées au mur de l'édifice, au midi, et six situées du côté opposé, leurs portes regardant le Nord ; de plus, une chambre dite *Mesri'a*, située du côté occidental de la mosquée, à l'entrée de l'impasse ; et, en outre, deux maisons sises du même côté, l'une pour servir d'habitation à l'Imam, et la seconde pour loger le Mouedden chargé du service intérieur de la mosquée en même temps que de l'appel à la prière. Ce Habous est complet et constitué à perpétuité, en vue d'être agréable à Dieu, et dans l'espérance de sa récompense magnifique. Il n'y a de Dieu que lui, le Dieu qui pardonne, le Dieu miséricordieux ! »

La date de 696 de l'hégire nous reporte à l'année 1296-97 de notre ère. Tlemcen était alors gouverné par le sultan Abou-Sâid Othman, fils aîné d'Yar'moracen, et qui lui avait succédé à la fin du mois de Dou l-Kâda 681 (février-mars 1283). Othman garda le pouvoir vingt-deux ans ; il mourut en 703 (1303-04). Ce prince avait hérité des qualités guerrières de son père ; les

expéditions heureuses qu'il dirigea contre les tribus alors toutes puissantes des Toudjin et des Maghraoua, et contre la ville de Bougie, lui permirent d'étendre et de consolider l'influence de la dynastie Abdelouadite. Il eut de grands démêlés avec les Emirs Mérinides du Maroc, qu'il battit dans quatre campagnes successives. Mais ceux-ci devaient prendre, à leur tour, une revanche éclatante; et, la dix-septième année du règne d'Othman, dans le mois de Châban 698 (mai 1299), Youçof Ibn YaK'oub el-Mérini, après avoir enlevé à son ennemi toutes ses places fortes, vint camper avec une armée formidable sous les murs de Tlemcen. Il entreprit alors contre cette ville ce fameux siège qui ne devait être levé qu'au bout de sept ans. Il faut lire dans Ibn-Khaldoun les émouvantes péripéties de ce siège presque unique dans l'histoire. La capitale des Beni Zeiyan eut à souffrir de telles extrémités, qu'il y mourut, des suites de la guerre et de la famine, cent vingt mille personnes (1).

L'Emir Abou Amer Ibrahim, en l'honneur de qui fut élevée la mosquée d'Abou l-H'acen, était frère puîné d'Abou Saïd Othman. Ce prince a laissé peu de traces dans l'histoire ; il n'y est fait mention de lui que dans les circonstances suivantes, rapportées par Ibn Khaldoun, dont nous empruntons le récit. » En l'an 681 (1282-3), dit cet historien, Yar'moracen envahit le pays des Maghraoua, soumit les campagnes et les villes de cette contrée, et envoya de là au khalife Abou Ish'ak, sultan de Tunis, une députation composée de son fils Abou Amer Ibrahim (ou Berhoum, en langue Zénatienne) et de plusieurs chefs Abdelouadites. L'objet de cette mission était d'obtenir l'accomplissement du mariage déjà projeté entre son fils Othman et la fille de l'Émir Hafside, et de consolider ainsi l'union des deux familles. Une réception des plus gracieuses les attendait, et une forte allocation d'argent leur fut accordée pour leurs frais journaliers. Ibrahim eut alors l'occasion d'attirer tous les regards par la bravoure qu'il déploya dans la guerre contre Ibn Omara, et de montrer qu'il appartenait à une famille dépositaire de toutes les nobles qualités de la race Zénatienne. Comblé de dons et de faveurs, il partit enfin avec la princesse. Yar'moracen venait de se faire livrer la ville de Tenès. Ayant alors appris que son fils

(1) Ibn-Khal. tom. III de la trad. p. 575 et suiv. — Mohammed et-Tenessi. p. 28 et suiv.

approchait avec la fille du sultan Abou Ish'ak, il s'avança à leur rencontre, et s'arrêta en dehors de Miliana pour attendre leur arrivée. S'étant ensuite remis en marche avec eux pour Tlemcen, il tomba malade, et parvenu au Chediouïa (1), il rendit le dernier soupir. Abou Amer cacha cet évènement avec soin et fit porter le corps de son père dans une litière fermée par des rideaux, annonçant que le sultan n'était qu'indisposé. Arrivé à Sig, après avoir traversé le pays des Maghraoua, il cessa de garder le secret, et hâta sa marche vers Tlemcen. Son frère Othman, héritier du trône, vint au-devant de lui à la tête de sa maison, et accueillit les hommages de tous les assistants. Rentré ensuite dans sa capitale, il reçut des grands et du peuple le serment de fidélité. Il épousa la fille du sultan Abou Ish'ak, et procura de cette manière à son palais un trésor inestimable, à son empire un sujet de gloire, à lui même et sa famille une haute illustration. »

Ailleurs, l'historien ajoute :

« Abou Amer Ibrahim avait amassé une large fortune, dont une partie se composait de cadeaux reçus des divers souverains auprès desquels il avait rempli des missions diplomatiques. Le reste provenait de certains fiefs (*ik'tâ*) que son père et son frère lui avaient concédés. Il mourut en l'an 696 (1296-97). Son frère Othman, auquel il avait recommandé ses fils, se chargea de leur avenir ; et en attendant qu'ils fussent arrivés à l'âge de discrétion, il déposa leur héritage dans son trésor. » (2). — Plus tard, l'histoire fait mention d'un de ces fils d'Abou Amer, l'Emir Masoud, prince brillant, qui sous le règne de son cousin Abou H'ammou Mouça premier, se distingua par sa valeur et son intelligence au siège de Bougie. Ses hautes qualités et la faveur dont il jouissait auprès du sultan Abou H'ammou lui avaient attiré la jalousie et la haine de l'héritier présomptif du trône, Abou Tachfin ; ce méchant prince se défit le même jour, par le poignard, et de son propre père et de son rival Masoud. (Djoumada 718, juillet 1318).

La destinée de l'Émir Abou Amer Ibrahim avait été brillante, mais courte. Son père le Sultan Othman lui était très attaché.

(1) Il s'agit sans doute ici de l'oued *Djediouïa* affluent méridional qui se jette dans le Chélif, à 40 kilomètres au-dessus de l'embouchure de ce dernier cours d'eau. La route de l'Ouest, que Yar'moracen suivait alors coupe en effet le Djediouïa. — *N. de la R.*

(2) Ibn. Khald. tom. III de la trad. p. 366 et 368; 398, 399 et 400.

Il avait trouvé en lui un auxiliaire actif et intelligent dans toutes ses guerres, et il lui avait dû plusieurs négociations heureuses. Aussi, nul doute que ce ne soit à ce prince, désireux d'honorer et de perpétuer la mémoire de son frère, qu'il faille attribuer la fondation pieuse dont l'inscription rapportée plus haut nous a conservé le souvenir. Abou Amer ne fut pas enterré, comme l'on parait le croire, dans la mosquée Abou l-H'acen ; ses restes furent déposés au vieux château *(el-K'asr el-K'edim)*, sépulture commune de la famille d'Yar'moracen. Quoi qu'il en soit, on a peine à s'xpliquer que la mosquée érigée en son honneur n'ait pas gardé son nom. On se demande en même temps d'où lui vient celui d'Abou l-H'acen, sous lequel nous la connaissons et qu'elle parait avoir toujours porté. A défaut de l'histoire, qui est muette à cet égard, nous avons interrogé la tradition. Au dire des musulmans les plus compétents, cette mosquée se serait appelée Abou l-H'acen du nom d'un célèbre jurisconsulte, qui, après avoir professé avec éclat dans ce Mesdjed, aurait été enterré dans le petit cimetière qui en dépendait à l'origine. Nous avons étendu nos recherches d'après cette donnée, et peut-être serons-nous dans le vrai, en émettant l'opinion qu'il s'agit ici du savant Abou l-H'acen Ibn Iakhlef et-Tenessi, originaire de Tenès, ainsi que l'indique son nom, lequel vint se fixer à Tlemcen au commencement du règne d'Abou Saïd Othman.

Il y avait été précédé par son frère Abou Ish'ak Ibrahim, autre docteur d'un grand renom, que Yar'moracen avait comblé de biens et d'honneurs. Abou-l-H'acen, après la mort de son frère, hérita de la faveur royale et de la place éminente qu'Abou Ish'ak avait occupée à la tête des professeurs et des jurisconsultes. Il mourut vers la même époque que l'Émir Abou Amer, entouré de la vénération publique (1). Nous nous gardons bien de rien affirmer, et nous produisons cette opinion sous toute réserve ; mais ne semble-t-il pas que l'on peut, avec une grande probabilité, faire remonter à ce savant docteur l'origine d'une appellation qu'il serait peut-être difficile d'expliquer autrement ?

(1) Mohammed et-Tenessi parle avec éloges de ces deux savants, ses compatriotes. V. Hist. des Beni Zeiyan. trad. Bargès p. 25 et suiv.

IV.

MOSQUÉE OULAD EL-IMAM.

Dans la partie de la ville de Tlemcen orientée à l'Ouest, et non loin de la porte que les arabes appellent *Bab el-Guechout* et que nous avons nommée Porte de Fez, s'élève un minaret rectangulaire, haut d'environ cinquante pieds, dont les encadrements de mosaïque ont conservé assez de fraîcheur et d'éclat pour attirer l'attention curieuse du touriste. C'est le minaret de la mosquée appelée *Mesdjed oulad el-Imam*, seule partie de l'édifice qui mérite, au reste, d'être remarquée. L'oratoire en lui même est construit dans des proportions mesquines et irrégulières ; on n'y aperçoit pas d'autres ornements que quelques versets du Koran maigrement sculptés dans le pourtour ogival du meh'rab. Évidemment, l'art n'a rien à y rechercher. Mais cette mosquée se recommande à d'autres titres. Son origine, qui remonte à cinq siècles et demi, et les circonstances particulières dans lesquelles elle fut fondée, en font un monument historique, devant lequel il est permis de s'arrêter avec intérêt.

A la fin du mois de choual de l'an 707 (avril 1308), Abou H'ammou Mouça, premier du nom, fils d'Abou Saïd Othman, succéda à son frère Abou Zeiyan sur le trône des Abdelouadites. Au dire d'Ibn Khaldoun, c'était un prince remarquable par la sagacité de son esprit ; il aimait les lettres et les sciences, et se sentait porté vers les hommes distingués par leur réputation et leur esprit. Il y parut par ses actes, car un de ses premiers soins, en arrivant au pouvoir, fut d'appeler à Tlemcen, pour leur confier d'éminentes fonctions, deux personnages étrangers, qui n'avaient d'autre titre à cette royale faveur que la renommée de leur mérite. Ces deux savants étaient l'alfakih Abou Zeïd Abderrah'man et son frère Abou Aïssa, surnommés tous deux les *Fils de l'Imam (Oulad el-Imam)*, parce que leur père avait été Imam de Brekche (1), leur

(1) Brekche, ancienne ville indigène aujourd'hui ruinée, dont les restes, mêlés à ceux de *Gunugus*, colonie romaine, se rencontrent sur la route de Ténès par le littoral, à une trentaine de kilomètres à l'Ouest de Cherchel. Brekche est plus connu sous le nom de Sidi Brahim el-akouas. — *A. de la R.*

ville natale. Ces deux frères s'étaient vus obligés, dans leur jeunesse, après la mort de leur père, tombé dans un guet-à-pens, de s'expatrier eux-mêmes pour se soustraire à la persécution qui les attendait dans leur pays. Ils s'étaient d'abord réfugiés à Tunis, où ils avaient achevé leurs études ; de là ils avaient passé en Orient, avaient parcouru la Syrie, le Hedjaz et l'Egypte, où ils avaient acquis une certaine célébrité ; mais, poussés par l'amour de la patrie, ils avaient abandonné ces contrées lointaines, étaient revenus à Alger, et s'étaient enfin fixés à Miliana, où ils avaient été élevés aux fonctions de kadis. Leur réputation de savoir et d'habileté était parvenue jusqu'à Abou Hammou, avant qu'il ne fût investi de la souveraineté. C'est ce qui l'engagea, une fois maître du pouvoir, à les mander à sa cour. Abou Zeïd et son frère Abou Mouça se rendirent aux instances du sultan. Arrivés à Tlemcen, ils furent comblés d'honneurs, reçurent avec le titre de muftis et de conseillers royaux, des fiefs considérables, et se virent bientôt investis d'une influence qu'ils surent toujours habilement conserver. Abou Hammou leur confia, à plusieurs reprises, des missions diplomatiques importantes. Enfin, comme la plus haute marque de faveur qu'il pût leur accorder, et pour honorer publiquement en eux les plus éminents interprètes de la science, il leur fit bâtir un collége ou *medersa* avec des logements particuliers pour eux et leurs familles, et de vastes salles destinées à recevoir les auditeurs de leurs doctes leçons. Il annexa ensuite à la medersa un mesdjed pour la prière, et une zaouïa pour les Tolbas étrangers. Cette fondation d'Abou Hammou paraît avoir été faite en 711 (1310), la quatrième année de son règne. Après la mort violente de leur bienfaiteur, arrivée au mois de djoumada premier de l'an 718 (juillet 1318), Abou Zeïd et Abou Mouça surent se maintenir, en politiques habiles, dans tous les hauts emplois qui leur avaient été conférés. La faveur dont ils avaient joui auprès d'Abou Hammou, leur fut continuée par son successeur Abou Tachfin Ier. Nous retrouvons encore les deux frères à la tête des personnages les plus considérables de Tlemcen, à l'époque où elle tomba au pouvoir des émirs Mérinides du Maroc. Lorsque le sultan Abou 'l-H'acen Ali, après avoir pris la ville d'assaut, le 27 de ramadan 737 (1er mai 1337), y eut fait son entrée triomphale, il se rendit avec sa suite à la

grande mosquée. Là, il manda devant lui les deux muftis Abou Zeïd et Abou Mouça; ceux-ci firent d'abord quelques difficultés, mais ayant fini par obéir, ils comparurent devant le vainqueur ; et, dans une allocution solennelle, ils lui dépeignirent les maux de toute espèce qui accablaient les habitants de la ville, en ce moment livrée au pillage. Abou 'l-H'acen, touché de leurs remontrances, sortit à cheval, et fit cesser le désordre, ordonnant à ses soldats d'épargner le peuple et de mettre un terme aux actes de violence (1). Les fils de l'Imam restèrent, sous la nouvelle dynastie, en possession de leur fortune, de leurs honneurs et de leurs fonctions. L'auteur du *Bostan*, qui a raconté leur vie, nous apprend qu'Abou Zeïd mourut en 743 (1342-43), et Abou Mouça en 747 (1346-47).

De la fondation faite par Abou Hammou Ier., en l'honneur de ces deux personnages célèbres, il ne reste plus que la mosquée et son minaret. La medersa a disparu. En creusant, il y a quelques années, dans ses ruines, on découvrit deux plaques de marbre d'onyx translucide, portant, chacune, une inscription. Ces deux plaques, dont l'une se trouvait dans un bon état de conservation et l'autre était brisée aux trois quarts, dans le sens de sa longueur, furent d'abord déposées dans la grande mosquée; mais, depuis, elles ont été transportées à la Mairie pour y être conservées parmi les objets d'art et d'antiquité recueillis par nos soins. Elles sont toutes deux d'égale dimension, et mesurent un demi-mètre de hauteur sur une largeur de quarante-trois centimètres. Chacune contenait quinze lignes, mais non une inscription distincte; la seconde est simplement la continuation de la première. Ce document épigraphique a pour objet la constitution de biens habous en faveur de la zaouïa, de la mosquée et de la medersa. Par un heureux hasard, le nom du donateur et la date de la donation n'ont pas souffert des atteintes du temps, et se lisent dans les fragments demeurés intacts. Ce monument a donc conservé pour nous toute sa valeur, et nous reproduirons intégralement ci-après ce qui en reste :

* امير المسلمين المتوكل على رب العلمين ابو حمو ابن مولانا

(1) Ibn Khald., tome III., p. 386 et 412 ; et tome IV., p. 225.

الامير ابى يعقوب ابن الامير ابى زيد ابن مولانا الامير ابى زكريا
ابن مولانا امير المسلمين ابي يحيا يغمراسن بن زيان وصلى
الله مفاخره وخلد اثار الكريمة وماثره على هاذه الزاوية المباركة
المقام على ضريح والد المذكور برد الله ضريحه فمن ذالك
ما بداخل تلمسن المحروسة جميع الطاحونة الملاصقة للزاوية
والثلاثون حانوتا المعروفة بالصاغة القديمة والكوشة التى بمنشر
الجلد وحمام الطبول وفرن مقسم الما وفندق العاليه وبخارج
البلاد المذكور جميع الرحا السفلى بقلعه بنى معلى والنصف
شايعا فى روض الهنية الكاينة بالرميل وزيتون تيهدا وارض
الزيتون المذكور ثم معصرته ورحاها وجميع المحبس *
ملكه وشهرة الجميع تغنى على التحديد تحبيسا تاما مطلقا
عاما ووقفا ثابتا ابديا ليصرف ما يستفاد من الحبس المذكور
على معلمين العلم وطالبه وامام ومـــــــــوذن *
عام ثلاثة وستين وسبع ماية * .... عام خمسة وستين

TRADUCTION.

Première plaque : *(une ligne a été brisée)*, *suit ;*

« L'Emir des musulmans, qui met sa confiance dans le Maître de l'Univers, Abou H'ammou, fils de notre maître l'émir Abou Yakoub, fils de l'émir Abou Zeïd, fils de notre maître l'émir Abou Zékéria, fils de notre maître l'émir des Musulmans Abou Yah'hia Yar'moracen ben Zeiyan, (que Dieu bénisse ses actions glorieuses, et éternise ses traces bienfaisantes !) *a donné* à cette zaouïa bénie, où s'élève le tombeau de son père (Dieu rafraichisse sa sépulture !), à savoir dans l'intérieur de Tlemcen la Bien-Gardée, la totalité du moulin attenant à la zaouïa ; les trente boutiques connues sous le nom de *S'ar'a el-K'edima (vieille rue des Orfèvres)* ; de plus, le

four à pains situé à *Mencher* (1) *el-djeld;* le bain dit *H'ammam et-t'eboul;* le four de *Mek'sem el-ma (l'endroit où se répartissaient les eaux);* et le fondouk d'El-Alïa. En dehors de la dite ville, la totalité du moulin-à-eau situé dans la partie inférieure du quartier *Kelaât beni Maâla;* la moitié indivise du jardin d'*El-Menia* sis au quartier *er-Remaïl;* de plus, les oliviers de *Tifda*, ainsi que le terrain où les dits oliviers sont plantés, avec le pressoir et le moulin à huile qui en dépendent. »

Deuxième plaque : « La totalité des biens dont est fait donation sont la propriété *(Melk)* du donateur, et la notoriété publique en indique suffisamment les limites. Ce habous est sans restriction, général, définitif, et constitué à perpétuité, dans le but de pourvoir aux dépenses nécessaires des professeurs, des étudiants, de l'imam et du mouedden. »

Les douze lignes brisées qui viennent ensuite n'offrent plus qu'un sens tronqué et incomplet qui rend toute traduction impossible; on remarque seulement que les mots medersa et mesdjed sont mentionnés plusieurs fois, ce qui indique que ces deux établissements devaient participer, avec la zaouïa, à la dotation royale; enfin, on lit, dans les fragments conservés des deux dernières lignes, les dates suivantes :

« Année sept cent-soixante-trois (763) et sept cent soixante-cinq (765). »

Ces dates correspondent, la première 763 à 1361-62 et la seconde 765 à 1363-64 de notre ère. On voit par là que l'auteur de la donation est Abou H'ammou Mouça II, parvenu au pouvoir en 760, et qu'il ne faut pas confondre avec le sultan du même nom, à qui était dûe la fondation primitive. Nous avons déjà eu l'occasion de parler d'Abou H'ammou Mouça II, à propos de l'ancienne bibliothèque de la grande mosquée. C'était, nous l'avons dit, d'après l'histoire et la tradition populaire, un prince éminemment libéral, ami des sciences et des lettres et leur protecteur intelligent. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait voulu ajouter aux largesses de celui de ses prédécesseurs qui sous ce rapport lui ressemblait le plus, et qu'il ait tenu à honneur de contribuer à la prospérité d'un établissement dont la

(1) Ce nom, qui se présente assez souvent dans le vocabulaire topographique indigène, paraît s'appliquer aux endroits où l'on *étale* pour sécher soit des peaux, — comme dans le cas actuel, — soit du linge. — *N. de la R.*

renommée attirait dans sa capitale beaucoup d'étrangers. Nous apprenons d'ailleurs par l'inscription rapportée ci-dessus que les restes de son père avaient été déposés dans la Zaouïa ; il y avait là, sans doute, pour le prince, un puissant motif de donner à cet établissement religieux des marques toutes particulières de sa libérale protection. Mouley Abou Yak'oub Youçof fils d'Abou Zeid Aderrah'man, père du sultan Abou Hammou Mouça II, était, au rapport d'Ibn Khaldoun « un prince ennemi du faste et » fuyant les grandeurs. Il menait une vie retirée et s'adonnait » aux œuvres de piété à l'instar des hommes de bien. (1). »

L'historien et-Tenessi nous apprend, de son côté, qu'Abou Yak'oub avait passé plusieurs années en Espagne et qu'il s'y était distingué par plusieurs faits d'armes éclatants, en combattant contre les armées chrétiennes. C'est même dans ce pays qu'Abou Hammou était né l'an 723 (1323). Le même auteur ajoute qu'Abou Yak'oub mourut à Alger dans le mois de Châban 763 (août 1362), qu'il fut transporté à Tlemcen et enseveli d'abord dans la mosquée *Bab Ylan,* que, peu de temps après, le sultan ayant fait exhumer le corps de son père le déposa à côté des deux frères du défunt, les Émirs Abou Saïd et Abou Tsabet, et, qu'enfin, la même année, il fit définitivement transporter les dépouilles mortelles de ces trois princes dans la Medersa, à laquelle il assigna des revenus considérables (2). On voit que ce récit concorde parfaitement avec les précieux renseignements que nous offre l'inscription elle même. Ce sont deux autorités qui se corroborent l'une par l'autre.

Ch. Brosselard.

(*La suite au prochain numéro*)

---

(1) Hist. des berb. tom. III. p. 436.
(2) Hist. des Beni Zeiyan, p. 71 et 79.

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ET SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE DE LA GUERRE,
DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU MINISTRE DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES
ET DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

« La Société historique algérienne entend le mot » *histoire* dans son acception la plus large, y com- » prenant, avec l'étude des personnes, des faits et » des monuments, celle du sol même auquel ils se » rapportent. Elle s'occupe donc de l'histoire pro- » prement dite, de la géographie, des langues, des » arts et des sciences de *toute* l'Afrique septentrio- » nale. » (*Extrait des* STATUTS)

TOME QUATRIÈME. — ANNÉE 1859-1860.

ALGER

CHEZ BASTIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PLACE DU GOUVERNEMENT

CONSTANTINE	PARIS
ALESSI ET ARNOLET, LIBRAIRES	CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
Rue du Palais	30, Rue des Boulangers

1860



Office des Publications
Universitaires - Alger

COMPOSITION

DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

D'APRÈS LES ÉLECTIONS FAITES

AU MOIS DE JANVIER 1861.

M. BERBRUGGER (O. ✱), Conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Alger, *Président*. Elu pour la 5e fois.

M. BRESNIER (✱), Professeur à la Chaire d'Arabe d'Alger, 1er *vice-Président*. Ex-secrétaire.

M. SOLVET (✱), Conseiller à la Cour Impériale, 2e *vice-Président*. Réélu.

M. VAYSSETTES, Professeur au Collége impérial Arabe, *Secrétaire*. Ex-secrétaire-adjoint.

M. COQUEREL, ancien membre du Conseil général d'Alger, *Secrétaire-adjoint*.

M. VOITURIER (✱), Dessinateur à la section topographique de l'état-major général de l'armée d'Afrique, *Trésorier-archiviste*. Réélu.

4e Année. N° 19. Octobre 1859.

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

X.

MAUSOLÉE DU CHEIKH EL-OUALI SIDI BOUMEDIN.

Choaïb ibn-Hoceïn el-Andaloci, surnommé Abou Median, et, dans le langage populaire, *Sidi Boumedin*, naquit à Séville, dans l'Andalousie, vers l'année 520 de l'hégire (1126 de notre ère), sous le règne du sultan almoravide Ali ibn-Youçof ibn-Tachfin, le même qui fit bâtir la Grande-Mosquée de Tlemcen.

Choaïb fut destiné de bonne heure, par sa famille, à la profession des armes ; mais une vocation irrésistible l'entraînait vers la science.

« Dans mon enfance, a-t-il écrit lui-même, chaque fois que je passais devant une mosquée ou une école, mon cœur palpitait d'émotion : je ne savais pas encore ce que c'était que lire et prier ; mais je brûlais de l'apprendre. Je m'échappais donc, chaque jour, de la maison paternelle pour aller entendre les professeurs en vogue. Mon frère, qui épiait mes démarches, vint à me surprendre. Il entra, pour lors, dans une grande colère, et me dit : « Choaïb, » tu ne recommenceras plus, ou je te tuerai » En même temps,

joignant le geste à la menace, il tira son épée du fourreau ; mais son épée se brisa entre ses mains. Il demeura tout interdit, puis il me dit : « Eh bien ! Dieu le veut, fais ce qu'il te plaira ! »

Libre, dès-lors, de s'adonner à son goût pour l'étude, le jeune Choaïb, après avoir suivi pendant quelque temps les écoles de Séville, prit congé de sa famille et passa à Fez, dans le Maghreb, avec l'intention de s'y livrer aux hautes études théologiques. Il trouva dans cette ville, qui passait alors pour un foyer de lumières, des maîtres d'un grand renom. Il s'attacha de préférence au cheikh *H'irzihim* et au célèbre légiste *Abou 'l-H'acen ben R'aleb*. Il fit à leur école des progrès rapides. Sa véritable vocation ne tarda pas à se révéler aux yeux clairvoyants de ses professeurs : déjà le marabout perçait sous l'étudiant, on s'empressait de lui présager de hautes destinées. Sidi Boumedin a raconté lui-même, dans un de ses écrits, ses débuts dans la carrière qu'il venait d'embrasser avec résolution, et les premières impressions qu'il ressentit dans ces moments de ferveur juvénile, où son âme avait peine à contenir ses ardentes aspirations vers un idéal encore enveloppé de nuages. Déjà le surnaturel, déjà le merveilleux se fait jour et se glisse dans cette vie qui doit relever plus tard du domaine de la légende. Mais il est intéressant de l'entendre, à cet égard, parler lui-même. Ces confidences d'un futur grand homme qui se cherche encore, ne laissent pas que d'être curieuses et instructives.

« Dans les premiers temps, dit-il, c'est-à-dire à l'époque où j'étudiais chez mes professeurs, quand il m'arrivait de comprendre l'explication d'un verset du Koran, ou quand je saisissais le sens d'un passage des Hadits, mon ambition était satisfaite. Je m'éloignais, me retirant dans un endroit solitaire, en dehors des portes de Fez, afin de pouvoir m'abandonner à l'inspiration divine et me livrer, sans témoins, au recueillement, ainsi qu'à la pratique des actes de ma religion. Lorsque j'étais dans mon lieu de retraite, une gazelle venait ordinairement m'y rejoindre et me tenir compagnie ; et, de même, toutes les fois que je m'y rendais, je rencontrais sur mon chemin des chiens appartenant aux douars voisins. Ces animaux, à mon approche, accouraient, faisaient cercle autour de moi et semblaient m'accueillir par des signes de joie. Un jour, comme je revenais de Fez, une personne que j'avais connue en Andalousie m'aborda et me salua par les compliments d'usage. Je me

dis à moi-même : Je dois reconnaître cette politesse et offrir à cet étranger les présents de l'hospitalité. Je m'empressai, dans ce but, de vendre un de mes vêtements moyennant dix dirhems. Je courus ensuite après l'étranger, pour lui remettre cette somme ; mais il me fut impossible de le retrouver : il avait disparu. Je gardai donc l'argent avec moi, et le lendemain, selon ma coutume quotidienne, je me dirigeai vers mon lieu de retraite. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque j'approchai du premier douar qui se trouvait sur ma route, de voir les chiens s'élancer furieux contre moi et m'empêcher d'avancer. Il fallut qu'une personne du village vînt à mon aide, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à éloigner de moi ces animaux en fureur. Arrivé, peu de temps après, à l'endroit où j'avais coutume de me recueillir dans la méditation, ma chère gazelle vint à moi, comme toujours ; mais, dès qu'elle m'eût flairé, elle s'enfuit précipitamment, comme si je lui étais inconnu. Mon étonnement redoubla ; mais, après avoir réfléchi, je me dis : Certainement, une telle aventure ne m'arrive que parce que j'ai gardé avec moi cet argent, dont la destination était sacrée. Je me hâtai de le jeter au loin. Aussitôt, je vis la gazelle revenir, me flairer amicalement ; puis, elle se coucha à mes pieds et me tint compagnie, ainsi qu'elle le faisait auparavant.

» De retour à Fez, j'y rencontrai de nouveau le même Andaloux, et je lui remis les dix dirhems. Depuis lors, dans mes courses de chaque jour, les chiens que je rencontrais sur ma route me firent le même accueil joyeux que par le passé, et ma gazelle me demeura fidèle pendant tout le temps que je continuai le même genre de vie.

» La réputation du fameux *Abou Yaza*, dont les miracles se répétaient de bouche en bouche, vint jusqu'à moi. Je me sentis, d'instinct, porté à l'aimer. Je conçus donc le projet d'aller lui rendre visite, en compagnie de Fakirs. Ce projet fut promptement mis à exécution.

» Abou Yaza accueillit avec une grande cordialité les personnes qui étaient venues avec moi ; mais il ne montra pas les mêmes prévenances à mon égard. Je fus très-peiné de la froideur de son accueil. On servit le repas, et il me défendit d'y toucher. La même défense se renouvela trois jours durant. La faim épuisait mes forces ; j'étais anéanti ; je ne comprenais rien à ce que je voyais. Je me dis : Lorsque le cheikh Abou Yaza se lèvera de son siége pour nous quitter, je roulerai mon front dans la poussière. Le cheikh ayant enfin abandonné sa place, je mis à exécution mon dessein. Je

me levai ensuite, mais je ne distinguais plus aucun objet. Je passai la nuit à verser des larmes. Le lendemain, le cheikh m'appela, me fit approcher auprès de lui et m'interrogea avec bonté. « Je suis » devenu aveugle, lui dis-je avec vivacité, je ne vois plus rien. » Il posa alors ses doigts sur mes yeux ; incontinent, je recouvrai la vue. Il promena également sa main sur ma poitrine, et tout aussitôt s'évanouirent les lugubres pensées qui oppressaient mon esprit ; ma faim aussi disparut. J'en rendis grâces à Dieu, le Maître de l'univers, et je m'inclinai devant le pouvoir merveilleux et la science incomparable du cheikh Abou Yaza. Je fus encore témoin de bien des choses surnaturelles qu'il avait le don de faire, à cause de sa grande sainteté. Entre autres faits extraordinaires, je puis raconter le suivant : Après avoir séjourné quelque temps auprès de sa personne, je le priai de m'autoriser à me séparer de lui pour accomplir le pèlerinage. Il acceda de bonne grâce à ma demande, et me dit : « Partez, mon enfant. Voici que vous rencontrerez un lion » sur votre route ; mais n'en ayez point de peur. S'il vous arrivait, » cependant, d'éprouver quelque crainte, prononcez ces paroles : » *Par le respect qui s'attache à celui qui fait jaillir la lumière, je* » *t'ordonne de t'éloigner*. » Or, l'événement arriva précisément comme il l'avait prédit. »

Cette citation est extraite de l'ouvrage intitulé : البُسْتَانْ فِي ذِكر الاولياء والعلماء بتِلِمْسَانْ (*El-Bostan fi-dzeker el-Aoulia*, ou *el-Eulama bi-Tilimsan*.) « Le Jardin des Récits, touchant les savants et saints personnages qui ont vécu à Tlemcen. »

L'auteur de cet ouvrage, que nous avons déjà cité précédemment, est Mohammed ibn-Mohammed ibn-Ahmed, plus connu sous le nom d'Ibn-Meriem ech-Cherif, originaire de Meleta. Il écrivait son livre vers l'année 680 de l'hégire (de J.-C. 1475-76). Il avait recueilli à Tlemcen, son pays d'adoption, une foule de documents précieux sur les hommes célèbres dont il voulait perpétuer le souvenir en retraçant leur vie et en rappelant leurs titres au respect et à l'estime de leurs concitoyens (1). Comme on le pense bien, la

(1) Cet ouvrage, peu répandu, même à Tlemcen, doit être fort rare ailleurs Il présente de l'intérêt et de curieux rapprochements historiques. Il mérite d'être traduit en français, sinon en totalité, au moins par extraits. M. Gabalde de Casamajor

vie de Sidi Boumedin est complaisamment décrite dans ce recueil biographique. C'est pour nous un guide excellent. Nous en citerons donc encore plus d'un passage, sans négliger, toutefois, de nous inspirer de la tradition locale, qui a un prix inestimable lorsqu'il s'agit d'un personnage presque légendaire.

A l'époque où Sidi Boumedin se sépara du cheikh Abou Yaza pour prendre le chemin de l'Orient, il se trouvait passé maître dans la plupart des sciences alors cultivées dans les écoles musulmanes ; il s'était acquis déjà le renom de théologien consommé. La première grande ville qu'il aborda, après son départ de Fez, ce fut Tlemcen. L'accueil qu'il y reçut, à son arrivée, ne fut pas de nature à lui inspirer une favorable idée de l'hospitalité de ses habitants. Une députation de ceux-ci vint au-devant de la caravane et lui dit : « Il n'y a pas de place pour vous dans nos murs ; la ville regorge de monde, nous ne pouvons vous permettre d'y entrer. » En même temps, le chef de la députation, comme pour appuyer ses paroles, fit apporter une jatte de lait pleine jusqu'aux bords, et dit : « Voilà l'image de Tlemcen. — Qu'à cela ne tienne, répondit Sidi Boumedin, en s'avançant à la tête de ses compagnons, vous n'en êtes pas moins de braves gens. » Puis, tirant de la poche de son vêtement une rose fraîchement épanouie, bien que la saison de ces fleurs fût depuis longtemps passée, il la déposa silencieusement dans la jatte de lait. C'était son premier miracle. La foule demeura interdite. A la première surprise succédèrent l'admiration et le respect, et chacun alors de lui crier à l'envi : « Vous êtes notre Seigneur, vous êtes notre maître ; entrez, et soyez le bien-venu parmi nous ! » Sidi Boumedin, suivi de ses compagnons de voyage, pénétra dans la ville ; mais comme il recherchait la solitude, il se retira sur la montagne, au-dessus d'El-Eubbad, et alla se mettre en oraison auprès du tombeau de l'ouali *Sidi Abdallah ben Ali* (1). Le peuple vint l'y rejoindre. On voulait

secrétaire de la sous-préfecture de Tlemcen, membre de la Société Asiatique et correspondant de la Société historique Algérienne, a entrepris ce travail, dont nous souhaitons qu'il enrichisse prochainement la *Revue africaine*.

(1) Sidi Abdallah ben Ali n'a pas cessé d'être en grande vénération à Tlemcen. Son tombeau est souvent visité. Il est entouré d'un bouquet d'oliviers sauvages (*zebboudj*) dont les fruits passent pour avoir la vertu de guérir les maux d'yeux. Il faut, pour cela, les avaler comme on avale des pillules. La recette m'a été donnée

entendre sa parole. Lui s'assit au pied d'un olivier qui abritait le tombeau sous son ombre, et se mit à discourir. Pour lors, une feuille de l'olivier vint à tomber à ses pieds; Sidi Boumedin la ramassa et la fit voir aux gens qui l'entouraient. Les plus lettrés distinguèrent sur cette feuille des caractères tracés par une main invisible et qui signifiaient : « Tlemcen, que de tristesse dans ton sein, » et que de deuil ! En vérité, si Dieu daigne encore te protéger, ce » sera à cause de Sidi ed-Daoudi (1). »

Sidi Boumedin dut enfin se soustraire aux instances de ses hôtes, qui mettaient tout en œuvre pour le retenir. Après des prédications qui avaient excité l'enthousiasme général, il dit adieu à Tlemcen, qu'il ne devait plus revoir qu'une fois, longtemps après, et pour y mourir. Il continua son voyage vers l'Orient, s'arrêtant dans toutes les villes importantes qui se trouvaient sur sa route, et y recrutant de nombreux disciples. Arrivé à la Mecque, il y fit la connaissance du fameux cheikh *Sidi Abdelkader el-Djilani*, dont le nom est si populaire en Algérie. L'amitié unit ces deux hommes si bien faits pour s'entendre, et qui, tous les deux, étaient appelés à exercer une influence si grande sur leurs coreligionnaires. Le cheikh AbouYaza avait initié Sidi Boumedin aux secrets du soufisme. Sidi Abdelkader, l'un des plus grands apôtres de cette doctrine, et fondateur d'un ordre religieux destiné à la propager, compléta son instruction sur ce point et fit de lui son disciple bien-aimé. « A la mort de son maître, dit le biographe, Sidi Boumedin

comme infaillible par des gens du pays qui prétendaient, pour leur compte, s'en être fort bien trouvés. Il est superflu d'ajouter que c'est aux mérites du marabout que ces fruits, bénis entre tous, doivent leurs propriétés thérapeutiques. — Sidi Abdallah ben Ali mourut vers l'an 470 de l'hégire (de J.-C. 1077).

(1) Les commentateurs ont cherché à fixer le sens de ces mystérieuses paroles. Les plus accrédités d'entre eux prétendent qu'elles faisaient allusion à l'état de guerre et de divisions intestines qui désolait Tlemcen à cette époque, où deux dynasties rivales, les Almoravides et les Almohades, s'en disputaient la possession. — Le fameux marabout Sidi ed-Daoudi Ibn Nacer, qui seul pouvait sauver sa patrie par son intercession toute puissante, était considéré comme le patron de Tlemcen avant que Sidi Boumedin lui-même l'eût détrôné. Sidi ed-Daoudi vivait au commencement du 5ᵉ siècle de l'hégire. Il mourut vers l'an 430 (de J.-C. 1038-39), dans le temps où Tlemcen était le plus agité par les prétentions des émirs qui aspiraient au pouvoir. Le tombeau de Sidi ed-Daoudi est situé un peu au-dessous de la porte d'Agadir (*Bab el-Akbd*). C'est un petit monument du style le plus gracieux, encadré dans un paysage ravissant. Tous les touristes vont le visiter. M. Moulin l'a reproduit par la photographie (*L'Algérie photographiée*.)

devint le plus célèbre de tous les cheikhs que cet ouali avait formés à son école. » A partir de cette époque, Sidi Boumedin n'eut plus de rivaux dans l'enseignement de la nouvelle science (*el-h'akika*). Nul ne pratiqua plus que lui le renoncement au monde, ne s'abîma davantage dans la contemplation des mystères divins et ne pénétra plus avant dans la recherche des secrets du spiritualisme. C'était un soufi parfait, et comme à la science profonde des doctrines mystiques il joignait, disent ses sectateurs, une éloquence rare, il en fut, sa vie durant, un des propagateurs les plus autorisés.

L'humilité dont il faisait profession ne l'empêchait pas de se poser en apôtre et de s'affirmer lui-même comme un des maîtres de la révélation, de manière à dérouter les contradicteurs et les incrédules qui pouvaient douter de sa mission. « La règle du soufisme que nous professons, disait-il, nous a été enseignée par Abou Yaza, qui l'avait apprise d'El-Djoneidi, qui la tenait lui-même d'Abou 'l-H'ocein Seri Sakti. Celui-ci avait été instruit par El-H'abib el-Adjmi, qui avait suivi la voie tracée par H'acen el-Bosri, et ce dernier avait hérité des doctrines professées par Ali (que Dieu soit satisfait de lui et perpétue sa gloire par le monde !) (1). » Il ajoutait : « Dieu (loué soit son nom !) me tint en sa présence et me parla ainsi : « Choaïb, les actes d'humilité que tu as accomplis ont doublé ton mérite à mes yeux, et je te pardonne tes » fautes. Heureux l'homme qui t'aura vu ou qui connaîtra celui » qui t'aura vu. »

Un jour, comme quelqu'un l'interrogeait sur le rôle que Dieu lui avait attribué dans le monde, il répondit : « Je n'en ai pas d'autre que celui de faire preuve d'humilité constante dans la pratique de la vie, d'aimer Dieu, de l'adorer, de le bénir et d'invoquer sans cesse son saint nom. » Puis, il ajoutait encore : « Le sentiment de la grandeur et de la toute-puissance divines exalte mon âme, s'empare de tout mon être, préside à mes pensées les plus intimes, de même qu'aux actes que j'accomplis au grand jour et aux yeux du monde. Ma science et ma piété s'illuminent de l'éclat des lumières d'en haut. Quel est celui sur qui se répand l'amour de Dieu ? C'est celui qui le connaît et qui le recherche partout, et encore celui dont le cœur est droit, et qui se résigne entièrement à la volonté de

(1) Cf. sur les personnages dont il est ici question, de même que sur la doctrine des soufis, les remarquables documents et textes originaux publiés et traduits par Sylv. de Sacy dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*.

Dieu. Sachez-le bien, celui-là seul s'élève, dont tout l'être s'absorbe dans la contemplation du Très-Haut. Dieu n'exauce point la prière si son nom n'est pas invoqué. Le cœur de celui qui le contemple repose en paix dans un monde invisible. C'est de lui qu'on peut dire : *Tu verras les montagnes, que tu crois solidement fixées, marcher comme marchent les nuages. Ce sera l'ouvrage de Dieu, qui dispose savamment toutes choses* (1). »

On le questionna un jour touchant l'amour divin, et il répondit : « Le principe de l'amour divin, c'est d'invoquer constamment, et en toute circonstance, le nom de Dieu, d'employer toutes les forces de son âme à le connaître, et de n'avoir jamais en vue que lui seul. »

Un des plus fervents sectateurs du soufisme, un illuminé, le cheikh *Abou 'l-Abbas el-Moursi*, racontait que, se promenant dans le monde des esprits, il avait aperçu Sidi Boumedin, debout auprès du trône de Dieu. Il lui avait apparu comme un homme de grande taille, ayant les cheveux roux, le teint clair et les yeux bleus. Il lui avait dit : « Combien de sciences possédez-vous ? Quel degré occupez-vous dans l'échelle de la vie spirituelle ? » Sidi Boumedin avait répondu : « Je possède soixante-dix sciences ; je viens immédiatement après les quatre khalifes, et je prends rang après les sept *Abdal*. »

Au dire des docteurs musulmans les plus versés dans ces matières, Dieu a partagé la terre en sept climats et il a choisi sept personnes d'entre ses serviteurs, auxquels il a donné le nom d'*Abdal* (الابدال), qui sont chargés de présider chacun à la destinée d'un de ces sept climats. En même temps, chacune de ces sept personnes correspond à l'un des prophètes : L'Abdal du premier climat correspond à Abraham ; celui du second climat, à Moïse ; celui du troisième, à Aaron ; du quatrième, à Idris ; du cinquième, à Joseph ; du sixième, à Jésus, et enfin celui du septième correspond à Adam (2). D'où l'on voit que la place que Sidi Boumedin s'était choisie dans cet Empyrée n'était pas des moins enviables, et que ses vœux de renoncement n'allaient pas jusqu'à diminuer ses prérogatives dans le monde invisible des esprits.

Un saint placé aussi avant dans les bonnes grâces du Très-Haut

(1) Koran, sour. 27, vers. 90

(2) Voy. *Vies des Soufis*, d'après Djami, traduct. de Sylv. de Sacy ; loc. cit

devait posséder le don de faire des miracles. Il y parut bien par une foule d'actes surnaturels qui firent grand bruit dans ce temps-là, et dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Nous ne saurions les rapporter tous, tant le nombre en est grand ; mais nous en citerons quelques-uns des plus authentiques, qui se trouvent consignés dans le *Bostan*.

« Un jour, Sidi Boumedin, passant dans une ville du Maghreb el-Aksa (il importe peu laquelle), aperçut un lion qui dévorait un âne. Pendant ce temps-là, le propriétaire du baudet, qui était un pauvre diable, se tenait à l'écart, contemplant cette scène lugubre, pleurait, se lamentait et se déchirait le visage. Sidi Boumedin s'avançant résolument vers le lion, le saisit par la crinière et l'amène à notre homme désolé. « Prends-le, lui dit-il, il est à toi. Tu l'emploieras désormais à ton service, à la place de l'âne que tu as perdu. » Etonnement du pauvre homme. « Je n'en veux pas, réplique-t-il ; il m'inspire trop de frayeur. — N'aie aucune crainte, reprend Sidi Boumedin ; car, je te le dis en vérité, il est dans l'impuissance de te nuire. » L'ânier, à demi-rassuré, mais confondu par le ton magistral de celui qui lui parlait ainsi, se décide à obéir. Il prend le lion par la crinière et l'emmène. L'animal se laisse conduire avec la docilité du chien levrier. La foule qui s'était rassemblée fait entendre des cris d'admiration. Mais il arriva que, sur le soir, l'homme au lion revint trouver Sidi Boumedin et lui dit : « Maître, vous avez un grand pouvoir. Ce lion que vous avez rendu si docile me suit partout où je vais ; mais, véritablement j'en ai toujours grand peur ; je ne puis continuer de le garder en ma compagnie ; reprenez-le, je vous en prie. » A quoi Sidi Boumedin répartit : « Qu'il soit donc fait, ô homme sans foi et sans courage, ainsi que vous le voulez. » Puis, apostrophant directement le lion : « Eloigne-toi, dit-il, et ne reviens plus. Mais s'il arrive qu'un de tes pareils porte préjudice à une créature humaine, je donnerai à cette créature le pouvoir de se rendre maître de toi. »

Ce fut le cheikh *Mohammed Abderrezzak*, l'ascétique, un des disciples de Sidi Boumedin, qui, le premier, divulgua ce miracle. L'auteur du livre intitulé *Er-Roud* rapporta l'aventure d'après lui et c'est à ce dernier que l'auteur du *Bostan* prétend l'avoir empruntée.

Voici une autre histoire qui ne mérite pas moins de créance

« Certain thaleb, que sa femme avait mécontenté certaine nuit, et qui, à raison de ce cas, méditait de s'en séparer, sortit, de bon matin, pour aller consulter Sidi Boumedin sur le parti qu'il devait prendre. Il était à peine entré dans la salle où se tenait le cheikh, que celui-ci, élevant la voix et apostrophant son disciple : « *Garde ta femme, et crains Dieu*, » lui dit-il. Cette citation du Koran (1) répondait si à propos aux préoccupations du mari offensé, que la surprise le cloua sur place. « Et comment avez-vous su la cause de ma démarche? se hasarda à dire le thaleb ; car, j'en jure Dieu, je n'en avais parlé à âme qui vive. — Lorsque vous êtes entré, répartit Sidi Boumedin, j'ai lu distinctement ces paroles du livre sur votre burnous, et j'ai deviné vos intentions. »

Il est inutile d'ajouter que le thaleb garda sa femme; mais l'histoire ne dit pas si, depuis, ils firent meilleur ménage.

Terminons par le récit d'un autre de ses miracles les plus connus :

« Sidi Boumedin se promenait, un jour, sur le rivage de la mer. Des infidèles le firent prisonnier et le transportèrent sur leur navire, où se trouvaient déjà plusieurs captifs musulmans. Aussitôt qu'il eut mis le pied à bord du navire, le patron donna l'ordre de mettre à la voile. Il ventait frais en ce moment-là, et le bâtiment devait fournir une course rapide. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction du patron et de tout l'équipage! Toute la voilure était déployée, et le navire n'avançait pas. Alors, un des infidèles s'écria : « Descendez à terre ce musulman. Les siens le vénèrent comme un saint, et peut-être est-il de ceux qui tiennent rang auprès de leur Dieu. Qui sait si sa présence ne nous porte pas malheur? » Cet avis est trouvé raisonnable. Le patron fait signe à Sidi Boumedin de débarquer. « Je n'en ferai rien, dit celui-ci, à moins que vous ne mettiez aussi en liberté tous les captifs qui sont à votre bord. » Le patron, frappé du grand air de Sidi Boumedin et de la dignité qui préside à son langage, accède sur-le-champ à sa demande. Tous les captifs sont délivrés et transportés à terre. Alors, le navire reprit sa marche avec une rapidité inaccoutumée (2). »

(1) Koran, sour. 33 vers. 37.

(2) Le même miracle a été attribué à d'autres marabouts célèbres, notamment à *Sidi Feredj*, le patron de la plage où notre armée débarqua en 1830. Voy l'excellent ouvrage de M. le baron Baude, *l'Algérie* (Paris 1841), tom. 1er, note B p. 385.

Sidi Boumedin voyageait beaucoup. Comme sa réputation était considérable, toutes les villes importantes se le disputaient. Il professa successivement à Bagdad, à Séville, à Cordoue, à Bougie. Il s'établit définitivement dans cette dernière ville, où la science était alors en grand honneur, et que, pour cette raison, il préférait à toute autre. « Son séjour est enchanteur, disait-il, et contribue à nous faire rechercher les jouissances des choses licites. » Des savants de tous les pays venaient le voir et le consulter dans cette résidence. « Il se plaisait, dit son biographe, à leur dévoiler les mystères de l'avenir. » Ses connaissances en jurisprudence n'étaient pas moins approfondies que celles qu'il possédait en théologie. Il était capable de résoudre immédiatement les questions de droit les plus ardues et les plus subtiles ; ses décisions faisaient loi. On raconte, par exemple, que les légistes de Bougie étaient partagés d'opinion sur la signification à donner à ce passage des Hadits. « Lorsqu'un croyant meurt, la moitié du Paradis lui est accordée. » Cela voulait-il dire, « lorsque deux croyants meurent tout le Paradis leur est accordé. » La majorité des docteurs opinait pour cette interprétation On convint d'en référer à Sidi Boumedin et de s'en rapporter à sa décision. Le cheikh leur indiqua immédiatement le véritable sens qu'il fallait donner à ces paroles, il leur dit : « Dieu accorde la moitié du Paradis au croyant, c'est-à-dire, qu'il lui réserve sur cette moitié la place qu'il lui est nécessaire, pour qu'il puisse jouir des bienfaits célestes, et que son âme éprouve une satisfaction complète. Quant à l'autre moitié, Dieu la tient en réserve pour le jour du jugement dernier. » Les docteurs eussent pu ajouter : Que fera-t-il de cette moitié au jour du jugement? Mais ils se tinrent pour satisfaits, et s'inclinèrent devant le génie divinateur du maître.

Cependant, Sidi Boumedin avait des jaloux, des détracteurs, des ennemis, en un mot, quel grand homme n'a pas les siens? Des savants, envieux de sa renommée, se présentaient quelquefois devant lui à l'improviste, tâchaient de l'embarrasser par leurs questions et cherchaient à le prendre en défaut. C'est dans cette intention malveillante que certain esprit-fort se rendit, un jour, à une de ses leçons. Il se confondit parmi les autres assistants qui étaient très-nombreux. L'élève, chargé de lire à haute voix les passages du Koran qui devaient être commentés, entreprit sa lecture, sans se préoccuper du nouveau venu. Mais Sidi Boumedin l'interrompit aussitôt et se retournant vers cet auditeur inconnu il lui demanda poliment quel était le but de sa visite. « Je n'en ai pas d'autre

répliqua celui-ci, que de profiter de vos lumières. — Quel livre portez-vous sous votre bernous ? ajouta Sidi Boumedin. — Un exemplaire du Koran, répondit l'étranger. — Fort bien, fit le cheikh, ouvrez-le donc, et à l'endroit où vous aurez ouvert, lisez à partir du commencement de la première ligne ; vous aurez ainsi l'explication de ce que vous cherchez. » L'étranger obéit, et il lut : *Ceux qui traitèrent Choaïb d'imposteur disparurent comme s'ils n'avaient jamais habité ce pays là ; ceux qui traitèrent Choaïb d'imposteur sont perdus* (1). « Cela ne vous suffit-il pas ? ajouta Sidi Boumedin. » L'individu, honteux et confus, s'excusa de l'indiscrétion qu'il avait commise. Il proclama Sidi Boumedin le maître des maîtres, et devint un de ses plus dévoués disciples. — Une autre fois, c'était dans la grande mosquée de Séville. Sidi-Boumedin y expliquait, commentait et paraphrasait un passage du *Kitab el-Ah'ia*, un livre qu'il passait pour avoir approfondi mieux qu'aucun docteur de son temps. Un rabbin juif se glissa dans l'assemblée, déguisé en musulman. Il se disposait à interpeller le cheikh sur des points difficiles, et comptait rire de son embarras. Mais Sidi Boumedin, bien qu'il ne l'eût vu de sa vie, le devina sous son déguisement et pénétra le fond de sa pensée. L'apostrophant alors par son nom : « Un tel, s'écria-t-il, je sais qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous voulez. Je rends grâces à Dieu qui vous a amené ici, et qui a décidé que vous seriez des nôtres. Avancez donc et prenez votre place. » Qui fut confondu ? ce fut notre rabbin. On raconte que plein d'admiration et de repentir il se jeta aux genoux de celui qu'il avait eu l'intention d'offenser, et lui demanda pardon devant toute l'assemblée. Le lendemain, on ne parlait dans tout Séville que de la conversion du rabbin, qui s'était fait musulman ; et le chroniqueur ajoute que dans la même journée, soixante autres juifs suivirent cet exemple.

Ibn-S'âd de Tlemcen, dans son livre intitulé *En-Nedjem-et-Tsâ-*

(1) Koran, sour. VII, vers. 90. — Choaïb est le nom donné dans le Koran au Prophète envoyé par Dieu au peuple de *Madian* pour le retirer de l'idolâtrie et le rappeler au monothéisme. De cette similitude de nom dûe au hasard entre ce prophète et Sidi Boumedin, les amis de ce dernier en vinrent à conclure que tous les deux avaient reçu une mission analogue, ou peut être même que le premier revivait dans le second. De là l'origine du nom d'*Abou-Median* qu'ils lui attribuèrent, et que la voix publique confirma, quand ses prédications et ses miracles l'eurent rendu célèbre.

k'ib, cité par l'auteur du Bostan, a tracé de Sidi Boumedin le portrait suivant. « C'était un homme supérieur, unique, que Dieu avait gratifié des dons de l'intelligence les plus précieux. A la connaissance approfondie des dogmes de l'Islamisme, il joignait celle des lois morales ; mais ce qui le distinguait de tous les autres savants de son siècle à un degré éminent, c'était *la perspicacité merveilleuse avec laquelle il avait sondé les mystères de la vie spirituelle. Rien n'était caché pour lui des choses du monde invisible.* Il en pénétrait tous les secrets, et certainement, Dieu en le créant principalement pour être le soutien de la doctrine contemplative, lui avait donné la mission d'appeler les hommes à le suivre dans cette voie. Il s'attachait à méditer sur l'appui que l'on trouve en Dieu. Il avait la conscience d'être toujours observé par son Créateur, et c'était vers lui que se reportaient sans cesse toutes ses pensées. Il avait une éloquence qui charmait et qui paraissait tenir du prodige, comme toutes ses actions. Lorsqu'il prêchait, on venait de tous les côtés pour l'entendre. *Les oiseaux même qui volaient au-dessus de la foule pressée pour l'écouter, suspendaient leur vol, comme s'ils eussent été charmés de sa parole. Ceux-là aussi étaient à leur manière des amants de la Divinité.* Il avait écrit plusieurs traités de doctrine spiritualiste (التَّصَوُّف) et il se plaisait à composer des poésies allégoriques dont le sens profond ne peut être saisi que par un petit nombre d'esprits d'élite (1). Lorsqu'il sortait, on se pressait sur ses pas ! c'était à qui pourrait le voir, l'approcher, entendre le son de sa voix, ou baiser les pans de ses vêtements. C'est bien avec toute raison qu'il fut surnommé le *Cheikh des cheikhs*, et que l'admiration aussi bien que le respect pour sa sainteté lui ont fait décerner le titre d'*Ouali*, et ceux plus glorieux encore de *K'otb* et de *R'outs*. »

L'Ouali (الوَلِي) est l'ami, l'élu de Dieu, le *saint*. Suivant l'explication donnée par Djami, Dieu a voulu rendre permanente la

(1) Les poésies mystiques et allégoriques de Sidi Boumedin ne sont comprises que par un petit nombre d'initiés. Leur sens mystérieux fait les délices des commentateurs ; le texte est enseveli sous la glose, *et, moins on le comprend plus on est enchanté*. Nous possédons un précieux recueil de ces poésies intraduisibles. Il existe à la louange de Sidi Boumedin une foule de chants populaires, religieusement conservés dans la mémoire des rapsodes tlemcéniens. Ces chants, quand le *Bendaïr* les accompagne de ses cadences sévères et monotones, ne sont pas sans charme ; ils font rêver

preuve de la mission donnée au prophète Mahomet, et a destiné les *Ouali* à servir d'instruments à la manifestation de cette preuve. Il a mis aux mains des *Ouali* le véritable gouvernement du monde, parce qu'ils se sont consacrés exclusivement à l'observation des traditions laissées par le Prophète, et qu'ils ont renoncé entièrement à suivre leur propre inclination. *C'est par la bénédiction de leurs pieds que la pluie tombe du Ciel* (1), et c'est par un effet de la pureté de leur état extatique que les plantes germent au sein de la terre. *C'est enfin par leur intercession que les Musulmans remportent la victoire sur les infidèles.* Ils sont au nombre de quatre mille, tous cachés et ne se connaissant ni les uns ni les autres. Ils ne connaissent pas davantage l'excellence de leur état ; ils sont cachés pour eux-mêmes. Il y des traditions sûres qui établissent ces faits, que confirment d'ailleurs les assertions des *Ouali*. Parmi eux, ceux qui jouissent du plus grand pouvoir, et qui sont comme *les premiers officiers de la cour de Dieu*, sont au nombre de trois-cents, appelés *Akhiyar* ; ce sont les *Ouali de choix, les élus de premier ordre.*

Le *K'otb* (الـقُـطـب) signifie littéralement *le pôle*. Dans le langage mystique du Soufisme, l'être privilégié auquel ce titre est décerné, est le *saint par excellence*, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain avec toutes ses créatures, toutes ses grandeurs, toutes ses vertus, toutes ses sciences, et aussi tous ses vices, toutes ses petitesses, accomplit son éternelle et immuable évolution. C'est le *pôle* qui répand l'esprit de vie sur la nature supérieure et inférieure. Dans ses mains est la *balance de l'émanation générale.*

Le *R'outs* (الـغَـوْث) est également un *être unique*, et qui occupe un degré plus élevé encore dans l'échelle mystique. Ainsi que l'indique son nom significatif, il est le *recours suprême des affligés, le sauveur*, si l'on aime mieux traduire par un seul mot, qui rend peut

---

(1) Cette croyance est tellement accréditée parmi les Musulmans, que dans les temps de grande sécheresse, et alors que la pluie est indispensable pour assurer l'avenir des récoltes, le peuple se met en quête de tous les *Ouali* ou *Marabouts*, comme nous les appelons vulgairement, et oblige ces malheureux à se jeter à l'eau, les noie même quelquefois, pour attirer sur la terre la *pluie bénite* (*En-niçan*). Toutes les personnes qui habitent depuis longtemps l'Algérie, ont pu être témoins de quelqu'une de ces cérémonies d'immersion, qui seraient ridicules, si elles n'étaient barbares.

être plus exactement la pensée (de la racine غاث *opem tulit*). Dieu lui a fait don du *grand talisman*. Il se répand dans toute la nature, dans toutes ses substances, et leur donne la vie, de même que l'esprit anime le corps (1).

C'est sans contredit un grand et puissant personnage, celui que la commune croyance investit d'aussi hautes attributions. L'influence de Sidi Boumedin est donc immense, incontestable sur l'opinion, qui est, comme chacun sait, la *reine du monde*. Cette influence, il la dut, moins à ses talents qu'on ne saurait nier, qu'à l'esprit même de la doctrine qu'il professait. Le Soufisme cadre admirablement avec le génie musulman. Contemplation, mysticisme s'allient volontiers avec le caractère des sectateurs du Koran. Dans ce livre, le dogme de la fatalité est en germe, dogme qui tue le libre-arbitre, et asservit la volonté humaine aux immuables décrets de l'Être-Suprême. De ce dogme est né le Soufisme, qui l'a développé, agrandi, étendu jusqu'à ses plus extrêmes limites, et en a tiré d'effroyables conséquences. Puisque tout est réglé, disposé et ordonné, de toute éternité, dans le sein de Dieu même; puisque rien ne se fait et rien n'arrive qui n'ait été prévu et arrêté par sa volonté infinie, laquelle ne peut ni varier, ni changer, ni se modifier, l'homme n'est plus qu'un être passif. La pensée, la réflexion, l'activité, les lumières de l'intelligence, les efforts de la raison, ne sont qu'un édifice bâti par l'orgueil humain sur le sable. A quoi tout cela est-il bon ? Dieu tient entre ses mains éternelles le livre immense de nos destinées. Mais qui pourra lire dans ce livre ? c'est là le monde invisible (الباطن). Qui pourra en sonder les mystères impénétrables ? Impénétrables, oui pour les esprits vulgaires et que Dieu n'a pas touchés de sa grâce. Mais pour l'*Ouali*, c'est autre chose. Les secrets de la *vraie science* qui s'appelle la *H'akika* (الحـقـيـقـة) dans le langage mystique, lui ont été révélés ; il y voit clair, et il ne tient qu'à vous de le suivre dans les espaces du spiritualisme. Vous qui marchez à la conquête de la *H'ak'ika*, elle vous enseignera à faire abnégation de vous-même, de vos facultés, de votre intelligence, de vos aspirations, de tout ce qui vous faisait homme jusque là. Pour être Soufi, il faut se renoncer, s'abdiquer, destituer son propre être, pour ainsi

---

(1) Cf. pour l'explication de ces attributions mystiques, *les vies des Soufis* par *Djami*, et l'ouvrage de *Sidi Djordjani*, sur les doctrines du Soufisme. Traduct. de Sylv. de Sacy, dans le recueil déjà cité.

dire ; il faut abêtir son âme : le mot n'est pas trop fort. Ce n'est pas tout. Le soufi se réfugiera dans l'intuition ; il s'absorbera dans la contemplation d'un idéal, qui n'est autre que Dieu lui-même, Dieu pénétrant tout de son essence, Dieu étant, voulant et agissant partout, pour tout et en tout, Dieu réglant les phénomènes de la conscience et du for intérieur, aussi bien que les faits visibles et palpables du monde extérieur. Comment caractériser une pareille doctrine ? c'est le panthéisme ou peut s'en faut. Spinosa n'inventa rien de plus absolu. Qu'on ne s'y méprenne pas : le Soufisme n'est pas seulement un sytème, c'est à lui seul une religion. A vrai dire, dans l'islamisme, c'est une hérésie, bien que l'islamisme en ait singulièrement favorisé l'essor. Hérésie marquée du sceau de l'antique Orient ! N'est-ce pas, en effet, la résurrection de ces vieilles rêveries ? Qui ne reconnaîtrait à des marques certaines, dans l'ensemble de ces doctrines, l'alliance du mysticisme néoplatonicien et du gnosticisme égyptien ? Quelle analogie frappante entre le *Gnôsis* (la vraie science) et la *H'ak'ika* ; entre le *K'otb* et le *Demiourgos* ; entre le *Sôter* et le *R'outs* ! Le Soufisme est un plagiat flagrant. Mais il n'en a pas moins fait son chemin dans le monde islamique qui est comme l'antipode de la vie active, et qui semble créé tout exprès pour la contemplation, le quiétisme et l'extase ! Un Sidi Boumedin, un Sidi Abdelkader el-Djilani et d'autres chefs de secte leurs émules ressemblent, à s'y méprendre, à un Simon-le-Magicien ou à un Philon-le-Juif, à ces hérésiarques mystiques qui apparurent, effrayants météores, dans les premiers âges du Christianisme. Illuminés, hérétiques ! L'orthodoxie musulmane les anathêmatise et les proscrit de son sein. Oui, mais il vous a manqué, ô Musulmans, un Origène, ou un Tertullien, ou un Saint-Augustin, pour combattre ces doctrines et les réduire en poussière ! Le Soufisme, d'ailleurs, a été habile et rusé, il a été politique. Il n'a jamais lutté ouvertement contre les canons orthodoxes ; il a fait ses prosélytes dans l'ombre, avec une apparence de respect pour les idées reçues et les principes établis. Il s'est constitué, dès son origine, en sociétés, ayant un but avouable et avoué, qui est la pratique exclusive et assidue des pures doctrines de l'Islam, dans les retraites de la vie monastique. Mais en même temps, il créait pour les initiés, une règle, des préceptes et des formules, dont l'observation implique le dévouement et le secret le plus absolus. Grâces à ce secret même, et à la puissante initiative des hommes qui dirigeaient l'institution, le Soufisme gagnait du terrain, et s'étendait de proche en proche.

De l'Orient, son berceau, il se ramifia successivement dans tous les pays de croyance islamique. Il jeta partout de profondes racines. Des associations, ou *ordres religieux soufiques* ont fini par couvrir toutes les régions de l'Asie et de l'Afrique mahométanes. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'ils y constituent aujourd'hui la religion dominante. En Orient, sous le nom de Fakirs (*El-Fok'ra*), en Algérie et dans les états Barbaresques, sous le nom de *Khouans*, les sectateurs du Soufisme règnent en maîtres, et nul ne songe à les troubler dans la jouissance de leurs prérogatives prétendues religieuses, j'entends ceux même à qui elles devraient porter le plus d'ombrage (1).

Le lecteur nous pardonnera cette digression dans le domaine de la philosophie religieuse. Elle était nécessaire pour faire apprécier, comme il le mérite, le rôle joué, de son vivant, par Sidi Boumedin, qui a été certainement un des plus éminents représentants de la doctrine soufique, et pour permettre, en même temps, de se rendre un compte exact de l'influence qu'il a exercée même après sa mort, influence qui a traversé les âges, et que sept siècles n'ont pas amoindrie.

CH. BROSSELARD.



(1) V. le travail que nous avons publié sur *la constitution de ces ordres religieux* dans le journal l'*Akhbar*, n°s des 27, 28, 30 août et 1er septembre 1859. Il en a été fait un tirage à part.

de l'Algérie, en 1830 et en 1835, et fondateur de la bibliothèque d'Alger. Ces deux précieux souvenirs africains avaient leur place marquée dans l'établissement où ils sont aujourd'hui. Restaurés convenablement par les soins du conservateur, ils offrent aux regards des visiteurs les traits d'un grand capitaine qui donna la première impulsion à la colonisation algérienne et sut aussi protéger la science :

Lodi. — M. le Dr Maillefer, nous écrit de Médéa, à la date du 27 septembre dernier :

« Je vous envoie cette transcription de l'épigraphe que l'on voyait jadis à Lodi et qui est brisée aujourd'hui. Comme la lecture de cette dédicace très fruste était fort difficile, il va sans dire que ma copie présentera des doutes et des lacunes ; néanmoins, la voici telle quelle : »

IMP. CAESAR L. SEVERVS
PERTINAX AVG...... CIS
..I..INICVS IARI...... IO
....
....TIIV..............
....PROCOS II..........
PROCOS........... .....
....

« La pierre est longue de 1m75, large de 0m55 et épaisse de 0m32, les lettres ont de 5 à 6 centimètres de hauteur, environ. Je dis *environ* ayant omis par malheur de mesurer ces caractères ainsi que de compter les lignes, tant celles qui sont absolument frustes que celles qui demeurent plus ou moins lisibles. »

Pour la Chronique et les articles non signés,

Le Président,

A. BERBRUGGER.

4e Année. N° 20. Décembre 1859.

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES DE TLEMCEN.

X.

MAUSOLÉE DU CHEIKH EL-OUALI SIDI BOUMEDIN.

Nous avons laissé Sidi Boumedin retiré à Bougie, y professant avec éclat et entouré de la vénération publique.

Il avait, avec l'âge, perdu le goût des voyages. Sa réputation était, d'ailleurs, universelle ; il était rassasié de célébrité, et il avait résolu de finir sa carrière dans sa ville de prédilection. Il comptait sans ses ennemis qui avaient décidé autrement de son sort. Un savant, le biographe dit « un faux-savant, » qui vivait à la cour du fameux sultan Almohadi Yak'oub el-Mansour (*Almanzor*), cherchait depuis longtemps à nuire à son glorieux rival. L'occasion se présenta de mettre à exécution ses mauvais desseins. Il dit, un jour, au sultan : « Ce Boumedin est un homme redoutable. Il ressemble, dit-on, à » l'Iman Mehedi, et il veut en jouer le rôle. Il a des disciples et » des amis dans tous les pays. Prince, si vous tenez à conserver » votre empire, défaites-vous de ce compétiteur dangereux. »

El-Mansour prêta l'oreille aux discours de son courtisan ; il s'effraya de l'importance du rôle que Sidi Boumedin s'était attribué. Il résolut, en conséquence, de le faire venir en sa présence

pour le voir et l'interroger lui-même, et il lui dépêcha dans ce but des messagers sur la fidélité desquels il pouvait compter. En même temps, le Gouverneur de Bougie reçut l'ordre de faciliter son départ, tout en le traitant avec beaucoup d'égards et de distinction. A la nouvelle qu'ils en eurent, ses disciples furent alarmés ; ils lui exposèrent leurs craintes au sujet de ce voyage, et l'engagèrent à demeurer. Mais lui chercha à les rassurer, et il leur dit : « Ma » dernière heure est proche, et il est écrit que je ne dois pas » mourir ici. Tel est le décret de Dieu, et je ne puis m'y soustraire. » Je suis faible et d'un âge avancé. A peine ai-je la force néces- » saire pour me mouvoir. Le Très-Haut (que son nom soit béni !) » m'a envoyé ceux qui doivent me conduire à ma dernière de- » meure avec tous les ménagements que mon état exige. Mais » sachez-le bien, je ne verrai pas le Sultan, et il ne me verra pas. » Ses disciples se turent par respect ; mais leurs cœurs étaient remplis d'inquiétude. La petite caravane partit, et poursuivit sa route sans encombre, jusqu'à une certaine distance de Tlemcen. Lorsqu'on fut arrivé au sommet de la montagne, d'où l'on commence à apercevoir les blancs minarets de cette ville, Sidi Boumedin indiqua du doigt à ses compagnons le Ribat d'El-Eubbad, puis il s'écria comme inspiré : « Combien ce lieu est propice pour y » dormir en paix de l'éternel sommeil ! » (1) Il fut atteint, pour ainsi dire, au même instant, du mal qui devait causer sa mort. Arrivé à l'Oued-Isser, son état empira. On lui fit alors mettre pied à terre, sa dernière heure était venue. Il se recueillit quelques moments, fit signe à ceux qui l'entouraient de s'approcher, leva les yeux au ciel, et rendit témoignage ; puis il ajouta d'une voix éteinte :

(1) L'endroit dont il est ici question s'appelle *Aïn-Tak'balet* : il est situé à une dizaine de lieues environ au N. de Tlemcen, et de cette distance l'on découvre la ville elle-même et le village d'El-Eubbad, qui semblent se confondre en un point blanc, sur lequel se détachent, dans une pénombre fantastique, les flèches élancées des minarets. On voit au sommet d'Aïn-Tak'balet, une fontaine construite, il y a quelques années, par les soins de l'autorité française. C'est une bonne rencontre pour les voyageurs, qui sont sûrs d'y trouver une eau toujours fraîche et limpide. On a gravé sur cette fontaine une inscription arabe qui consacre le souvenir de la halte que fit en ce lieu Sidi Boumedin, il y a 700 ans. La pensée de cette inscription commémorative fut due, m'a-t-on dit, au général Cavaignac, que Tlemcen s'honore d'avoi[illegible]ur commandant-supérieur.

« *Dieu est la vérité suprême !* » A ce moment, il expira (1). Cet événement arriva dans le courant de l'année 594, (de J.-C. 1197-98) Sidi Boumedin avait environ soixante-quinze ans. — Son corps fut transporté à El-Eubbad, et enterré dans un endroit où se trouvaient déjà déposés les restes de plusieurs Oualis de distinction. Tout Tlemcen assista à ses funérailles. Le Sultan qui, méconnaissant la sainteté de cet *ami de Dieu*, n'avait pas craint de l'attirer dans un piège, fut puni de sa perfidie. El-Mansour mourut, l'année suivante, d'une cruelle maladie (2).

Son successeur, l'émir Mohammed en-Nacer, donna l'ordre d'élever à la mémoire de Sidi Boumedin, un magnifique mausolée. L'opinion publique commandait cette réparation. C'est ce monument, embelli depuis par Yar'moracen ben-Zeiyan et par le sultan Merinide, Abou-'l-H'acen-Ali, qui subsiste encore aujourd'hui à El-Eubbad ; et il est juste de reconnaître qu'il se recommande à l'attention de toutes les personnes curieuses d'étudier les procédés de l'architecture arabe, au temps où elle avait pris son plus bel essor. A ce titre, en dehors des préoccupations religieuses des vrais croyants, qui y cherchent tout autre chose, le tombeau de Sidi Boumedin attirera toujours de nombreux visiteurs. L'entrée s'ouvre sur la même galerie qui donne accès à la Mosquée, en face du portail de ce dernier édifice. On descend, par plusieurs marches, dans une petite cour rectangulaire, sur les quatre faces de laquelle règne une galerie, soutenue par des colonnes de marbre que couronnent des chapiteaux d'onyx-translucide, sculptés avec un goût fort remarquable. Deux de ces chapiteaux sont frères jumeaux de celui que nous avons eu occasion de décrire dans le chapitre VII de cet ouvrage, et qui provenait des ruines du palais d'Abou-'l-H'acen, à El-Mansoura (3). En effet, tous les trois portent la même inscription, et, quant aux ornements de la sculpture, ils sont identiques. Même pensée, même composition, même ciseau : on ne saurait douter,

(1) Le *Bostan* rapporte ainsi ses dernières paroles :

وكان ءاخر كلامه الله الحق وتوفي رحمه الله تعالى

(2) *Abou-Youçof-Yak'oub El-Mansour*, quatrième sultan Almohade, et le plus illustre de sa dynastie, mourut vers la fin du mois de Rebiâ 1er de l'an 595 (de J.-C. janvier 1198), selon Ibn-Khaldoun. Il avait régné environ quatorze ans (V. *Hist. des Berbers*, tom. II de la trad., p 125.)

(3) *Revue Africaine*, liv. du mois de juin 1859

par conséquent, de leur origine commune. Toutefois, il est impossible de déterminer l'époque où les deux chapiteaux retrouvés à El-Eubbad y ont été transportés. En tout cas, il y a longtemps de cela; car les arceaux de la galerie accusent, par des indices certains, une construction elle-même fort ancienne. La cour où nous sommes peut être considérée comme le vestibule الصحن du tombeau. Elle est carrelée en petits carreaux de faïence blancs et noirs, qui forment damier. A l'angle de la galerie de droite est un puits dont l'eau fraîche et limpide est réputée pour sa merveilleuse saveur, et passe pour être salutaire entre toutes. Il s'agit de l'opinion des musulmans, on le croira sans peine ; le doigt de Sidi Boumedin n'est-il pas là ? La margelle de ce puits est en marbre, et les curieux y remarquent avec intérêt les entailles profondes creusées par le frottement de la chaîne de fer qui sert, depuis un temps immémorial, à y puiser le breuvage sanctifié. De ce vestibule, qui est comme la salle d'attente, où les visiteurs ont l'habitude de se reposer avant de pénétrer dans le sanctuaire, on entre de plain-pied dans la crypte, où se dresse majestueusement le cénotaphe en bois sculpté, sous lequel reposent les restes de l'Ouali. De riches étoffes de brocart d'or et d'argent recouvrent de leurs draperies chatoyantes ce monument funéraire ; cent bannières de soie, aux couleurs islamiques, chargées d'inscriptions commémoratives, l'abritent sous leurs plis flottants. La muraille est tout à l'entour tapissée d'étoffes luxueuses ou mesquines, de cierges coloriés grands et petits, d'œufs d'autruche barriolés, et de tableaux peints par des mains dévotes, qui représentent, sans trop de respect pour les règles de la perspective, la Kâba de la Mecque. Ce sont des âmes souffrantes ou reconnaissantes, des riches et des pauvres, des Hadjis, au retour du pèlerinage, qui ont déposé là ces pieux *ex voto*.

La Crypte est monumentale. Carrée à sa base, elle mesure quatre mètres de côté. Une coupole sphérique en forme le couronnement. Le jour n'y pénètre que par d'étroites ouvertures cintrées, à travers des vitraux de couleur qui tamisent la lumière, et en rendent les reflets plus doux à l'œil. Nul lieu ne prête d'avantage au recueillement. Les parois, de la base au faîte, sont entièrement refouillées. C'est une étonnante profusion d'arabesques du style le plus pur, le plus correct, le plus gracieux. L'ornementation polychrôme elle-même a conservé son éclat. Tel est l'ensemble de ce monument, qui séduit l'œil le moins exercé. Mais si un goût fin et délicat, amoureux des détails, cherche à pénétrer plus avant dans les mille secrets de cette

splendide décoration architecturale, il y découvrira un art si varié, si ingénieusement nuancé, tant d'originalité dans la composition, tant d'habileté fantaisiste dans l'agencement des lignes, un tour si imprévu dans la forme, une désinvolture si capricieuse, une broderie si rare et si exquise, qu'il sera frappé de la difficulté d'analyser, et bien plus encore, de décrire une œuvre aussi éblouissante. Il faudrait y renoncer ; mieux vaut la voir, la sentir et l'admirer. On peut affirmer, sans appréhender de contradiction, que le mausolée de Sidi Boumedin est le plus remarquable édifice de ce genre qui existe dans notre Algérie. Celui de l'Ouali Sidi Abder-rahman-et-Tsâlebi, à Alger, a du mérite, il est vrai ; on le cite souvent, et il est digne d'être visité ; mais, outre qu'il est d'une date plus récente, on voit trop qu'il appartient à un art mesquin et en décadence : toute comparaison serait déplacée. La même réflexion peut s'appliquer, sans trop d'injustice, aux divers monuments que la ville de Constantine, si riche, d'ailleurs, de son propre fonds, a consacrés à la mémoire de ses plus fameux Oualis.

Le mausolée de Sidi Boumedin est donc sans rival. Depuis sept cents ans, il est le but de pieux pèlerinages, qui amènent à El-Eubbad une foule d'étrangers de tous les pays musulmans, historiens ou voyageurs. Tous ceux qui ont écrit sur l'Afrique septentrionale lui donnent une place dans leurs récits. Le célèbre Ibn-Batouta, revenant d'un voyage en Orient, dans l'année 750, (de J.-C. 1349-50), passa par Tlemcen, et sa première visite s'adressa au tombeau de Sidi Boumedin. « Que Dieu, dit-il, soit satisfait de lui, » et nous fasse grâce par son intermédiaire ! » (1).

Environ un demi-siècle auparavant, Abou-Mohammed-el-Abdery, se rendant du Maroc à la Mecque, s'arrête à Tlemcen, et il écrit dans le récit de son voyage (الرحلة المغربية) : « Rien » n'égale l'amabilité des habitants de Tlemcen. Hors de la ville, et » sur le versant supérieur de la montagne, se trouve El-Eubbad ; » c'est le cimetière où sont enterrés les hommes vertueux et les » marabouts. On y fait de fréquents pèlerinages. Le plus beau et » le plus vénéré des mausolées qui y figurent, *est celui du pieux, » du saint Abou-Medien, l'unique* de son temps. A côté, s'élève un » cloître (mosquée) d'une architecture remarquable, et qui est sou-

(1) *Voyages d'Ibn-Batouta*, publiés par la Société Asiatique, traduct. de MM. C. Defreméry et le Dr Sanguinetti. Tom. IV p. 332. Paris, 1858.

» vent visité » (1). En l'année 770 (de J.-C. 1368-69), Ibn-Khaldoun, pour échapper aux soucis et aux tracas de la politique, s'était modestement retiré dans le monde tranquille de la science. Il vivait au milieu des étudiants qu'il faisait profiter de ses doctes leçons, dans la Medersa d'El-Eubbad, et il se rendait souvent dans l'oratoire de Sidi Boumedin ; peut-être fut ce dans ce lieu si propice au recueillement, qu'il médita ses grandes compositions historiques (2). Jean-Léon l'Africain et Luis de Marmol, au XVIe siècle, ont fait mention de ce tombeau, comme étant l'objet de la vénération de tous les musulmans, et le but d'un grand nombre de pèlerinages. Dans son *Africa Illustrata*, publiée en 1622, J.-B. Gramaye écrivait : « A une lieue environ de Tlemcen, est la vieille ville
» d'*Huebbed*, bâtie sur une colline. Elle est moins renommée pour
» l'industrie de ses habitants, qui sont presque tous tisserands et
» teinturiers, voire même pour son Collége et sa Mosquée, dont
» la fondation remonte aux rois de Fès, de la dynastie des Beni-
» Merin, *que pour le mausolée souterrain du célèbre marabout Sidi*
» *Boumedin* » (3).

Nous pourrions multiplier les citations, mais celles qui précèdent suffisent pour témoigner de la grande célébrité qui s'est, de tout temps, attachée à la mémoire de l'Ouali Sidi Boumedin, le patron de Tlemcen.

Des diverses restaurations qu'eut à subir le mausolée élevé en l'honneur de cet homme illustre, la plus récente (j'entends avant l'occupation française) fut ordonnée par le bey d'Oran, Mohammed-el-Kebir. Elle consista en une réparation, d'un travail d'exé-

(1) *Voyage à travers l'Afrique septentrionale*, par Abou-Mohammed-el-Abdery. traduct. d'Aug. Cherbonneau, le savant professeur à la chaire d'arabe de Constantine, dans le journal de la Société Asiatique, ann. 1854. L'édifice religieux dont parle El-Abdery comme touchant au tombeau de Sidi-Boumedin, est certainement l'ancien cloître ou *Ribat'*, aujourd'hui en ruines, que nous avons mentionné au commencement du chap. VIII de cet ouvrage. (V. *Revue Africaine*, livraison d'août 1859.) Il ne peut être question, en effet, dans le récit d'El-Abdery, qui écrivait vers l'année 690 de l'hégire, de la magnifique mosquée qui ne fut construite qu'en 739, sous le règne du sultan Merinide Abou-'l-H'accen.

(2) V. L'Introduction à l'*Hist. des Berbers*, d'Ibn-Kaldoun, par M. le baron de Slane, tom. I, p. 48.

(3) V. In *Africa illustrata*, *regnum Argelense*, lib. X. de *Telensino Regno*. Tournay, 1622.

cution fort médiocre, faite à la porte d'entrée du Mausolée, à la suite d'un commencement d'incendie, qui n'eut d'autre effet fâcheux que de consumer cette porte ainsi que les étoffes qui tapissaient le sanctuaire. Cette restauration, dirigée par un architecte turc, fait peu honneur au goût de l'époque, et l'on y sent l'impuissance de l'art moderne (il s'agit, bien entendu, d'un artiste musulman), à imiter, même de loin, l'art ancien. Au-dessus de l'entrée restaurée, on lit une inscription moulée dans le plâtre, et encadrée d'arabesques à fond de couleur. Elle s'exprime comme il suit :

الحمد لله * امر بتنميق هذه * الروضة المباركة المشتملة على
ضريح * الشيخ سيدي ابي مدين ادركنا الله برضاه * الامير
عبد الله * السيد محمد باي ايده الله ونصره وجعل * الجنة منزلة
عام ثمانية ومايتين والف * انظر الى الدر الانيف * تراه في
جيد شريف * نظمه فتى عشيق * الهاشمي بن صرمشيف *

« Louange à Dieu ! Celui qui a ordonné l'embellissement de ce
» monument béni, consacré à la sépulture du Cheikh Sidi Abou-
» Medin (puissions-nous, avec la grâce de Dieu, nous le rendre
» favorable !), est le prince serviteur de Dieu, le seigneur Moham-
» med-Bey. Que Dieu fortifie son pouvoir, lui accorde son aide
» protectrice, et lui donne le paradis pour demeure éternelle ! année
» mil deux cent-huit. (1208.)
» Arrête ton regard sur ces perles rares et précieuses,
» Que tu vois briller autour d'un cou charmant (1).
» Celui qui en a formé un collier, est un jeune amoureux ;
» Son nom : El-Hachmi-Ben-Sara-Machick (2). »

Les arabesques sculptées par le ciseau du jeune artiste Turc, et qu'il a lui-même la vanité de comparer à des perles de la plus belle

(1) Il y a un jeu de mots d'assez mauvais goût, et en tout cas, impossible à rendre en français, les deux mots : جيد شريف sont employés avec un double sens, et seraient une allusion à la Porte *Orientale*, appelée *Bab-el-Djiad*, par laquelle on sort de Tlemcen pour aller au tombeau de Sidi Boumedin. On sait que les Arabes aiment beaucoup à jouer avec et sur les mots. Leur poésie est pleine de ces phrases à double entente : c'est le bonheur des commentateurs.

(2) Voir, pour ce nom, le n° 19 de la *Revue africaine*, p. 46.

eau (الدّر) ne sont pas d'un beaucoup meilleur style que sa prose rimée. Mais n'est-ce pas une preuve d'habileté, que d'avoir glissé son nom à la postérité ? Les grands artistes de l'Alhambra n'ont eu ni cette adresse, ni ce bonheur.

L'année 1208 de l'hégire musulmane correspond à cette date néfaste de notre histoire, 1793 ! A cette époque, il y avait treize années que le Bey Mohammed-ben Osman, surnommé l'*Ekh'al* (le noir), administrait, au nom du pacha d'Alger, la province de l'Ouest. Trois évènements, restés fameux dans la mémoire des gens du pays, avaient déjà marqué l'existence politique de ce bey. Ce fut une horrible famine, d'abord, qui vint le surprendre à son avènement, en l'année 1195 (de J.-C. 1780-81), et qui réduisit ses sujets à manger de la chair humaine. Puis, la peste suivit, à deux reprises différentes, et dépeupla son beylik : ce fut dans les années 1200 et 1208 (de J.-C. 1785 et 1793), que sévit ce cruel fléau. On dit que le Bey déploya, pour le combattre, autant de courage que d'intelligence. Enfin le troisième grand évènement qui avait jusque-là signalé son gouvernement, ce fut la reprise de la place d'Oran, sur les espagnols, au mois de janvier 1792. Les embarras politiques de l'Espagne, et l'affreuse catastrophe du 9 octobre 1790, qui avait fait de la ville un amas de ruines, contribuèrent, à la vérité, plus que le canon turc, à la reddition de la place ; mais l'intelligence qui avait présidé aux négociations acquit au bey Mohammed un grand renom de diplomatie. Plus tard, une expédition plus hardie qu'heureuse, dirigée contre les contrées du sud-algérien, termina la carrière politique et militaire de ce prince, à qui ses contemporains décernèrent le titre un peu ambitieux d'*El-Kebir* (le grand). Mohammed-bey-el-Kebir mourut dans le courant de l'année 1213 (de J.-C. 1798-99). Il était resté au pouvoir durant dix-huit ans, chose rare pour un bey ; et c'est peut-être de tous les actes de son gouvernement, celui qui fit le plus d'honneur à son habileté. Mohammed-bey, pendant la longue durée de son commandement, parcourut plusieurs fois tout le pays soumis à son autorité. (1) C'est

(1) V. pour l'histoire du Bey-Mohammed-El-Kebir, l'ouvrage intéressant mais souvent inexact de Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger* (Paris, 1840) — Le livre consciencieux de M. Henri-Léon Fey, *Histoire d'Oran avant, pendant et après la domination Espagnole* (Oran, 1858 — L'excellent travail publié dans la *Revue africaine* (1857-58-59) par M. Gorguos, d'après des documents arabes inédits.

dans une de ces tournées officielles, qu'il accomplissait toujours avec une grande pompe, qu'il fit exécuter au monument de Sidi Boumedin la restauration, dont la date a été conservée par l'inscription rapportée plus haut. Le fait nous a été confirmé par de respectables vieillards, qui, dans leur jeunesse, en avaient été eux-mêmes les témoins.

L'inscription du Bey Mohammed est le seul document épigraphique qui se rattache à l'histoire du mausolée de Sidi Boumedin. Il n'est pas douteux, cependant, qu'il n'ait existé, à l'origine, une pierre tumulaire (الروضة) et, sur cette pierre, une épitaphe. Il n'en reste plus nul vestige. Nous aurions mauvaise grâce à ne pas regretter cette perte, car c'est pour notre Recueil une précieuse inscription de moins ; mais qu'y eussions-nous trouvé, après tout ? Un nom, une date, et des louanges en l'honneur du défunt. Elle ne nous eût donc rien appris que nous ne sachions : l'histoire elle-même a pris soin de consacrer ce nom, cette date et ces louanges. Notre regret est moins vif, par conséquent ; il n'y a réellement de perdu qu'une curiosité paléographique.

De tout temps, El Eubbad a été considéré comme un lieu saint, comme une terre bénie, où les Oualis fameux et quelques rares personnages de distinction avaient seuls le privilége d'être inhumés. Sidi Abd-Allah-ben-Ali et Sidi Abbad, dont les tombeaux subsistent encore, y reposaient déjà avant Sidi Boumedin, au milieu d'autres marabouts dont les noms ont été ensevelis dans l'oubli.

Après que la dépouille de Sidi Boumedin y eut été transportée, l'endroit acquit encore une plus haute célébrité et devint plus honoré. En 646 (de J.-C. 1248), Yar'moracen-ben-Zeiyan, vainqueur à Temzezlekt, de l'émir Almohade Es-Saïd, et voulant donner à la famille de ce prince infortuné une marque de sa royale estime, fit faire de pompeuses funérailles à son ennemi mort dans le combat. Il ordonna, en même temps, que son corps fût déposé dans le cimetière du cheikh Boumedin. (1) On peut voir encore aujourd'hui la place où les restes de ce sultan du Maghreb furent enterrés. Dans l'intérieur même du mausolée, un cénotaphe splendidement orné, qui s'élève à côté de celui de Sidi Boumedin, marque la sépulture de Sidi-Abdesselam-et-Tounsi, un des disciples aimés du cheikh, qui vint finir ses jours auprès de son tombeau. (2) On admira ce dé-

(1) V. ce fait rapporté par Ibn-Khaldoun ; hist. des Berbers, tom. III p. 350.
(2) Mentionné dans le *Bostan*, qui a omis d'indiquer la date de sa mort.

vouement filial, et on voulut que maître et disciple fussent réunis après leur mort, comme ils l'avaient été pendant leur vie. Les monuments élevés à la mémoire de cheikhs illustres dans le pays, un Sidi-Braham, un Sidi-bel-Eûla, un Sidi-Ali-ben-Miguim, un Abou-Ishak, un Sidi-el-Medjaci, et d'autres moins renommés, sont disséminés dans un petit rayon autour du grand mausolée. Au dire des indigènes, « ce sont autant d'astres qui gravitent autour du soleil. » Dans ce même espace, « où la terre est sanctifiée » Sidi Abdel-kader-el-Djilani le contemporain, de Sidi Boumedin, son maître et son ami, et un autre Ouali célèbre, mais moins ancien, Sidi-el-Haouari, le patron de la ville d'Oran, qui possède ses restes, ont obtenu de la piété publique, qu'elle plaçât sous leur invocation de petits oratoires privilégiés, où de nombreux dévots viennent chaque jour honorer leur mémoire.

En descendant les degrés qui conduisent à la crypte de Sidi Boumedin, on remarque à droite et à gauche un certain nombre de tombes qui chancellent sur leurs bases. Il y avait là jadis un petit cimetière réservé, où les familles les plus distinguées de Tlemcen obtenaient, seules, comme faveur insigne, de faire enterrer leurs membres. Parmi ces tombeaux, dont les épitaphes plus ou moins frustes attestent l'ancienneté, nous avons été frappé de l'élégance d'un petit monument en marbre onyx décoré d'arabesques assez habilement sculptées. L'inscription tumulaire porte la date hégirienne 1202 (1787-88), avec la mention suivante : « Louanges à Dieu. » Ici gît le cavalier très-illustre, le Cid Kaid Sliman, fils de feu » Mohammed le Kourde Dieu l'ait en sa miséricorde ! » Or, c'est une mémoire fort en estime à Tlemcen, que celle du Kaïd Sliman, lieutenant du bey Mohammed-el-Kebir ; il y commanda durant plusieurs années, avec la réputation d'un homme juste et énergique, deux qualités qui s'excluaient d'ordinaire plutôt qu'elles ne s'alliaient chez un fonctionnaire turc. Il eut à combattre la grande famine de 1780, que les indigènes ont appelée de son nom : *El-Djoud-n tà Kaïd-Sliman*. Il se conduisit, dit-on, en homme de cœur. Mais il n'échappa lui-même à ce fléau, que pour succomber à un autre non moins terrible : il fut emporté par la peste. Il avait amassé une grande fortune, dont les débris échappés au désastre de deux invasions forment le patrimoine de l'honorable Mohammed-ben-el-Sliman, son petit-fils. Sa maison, une des plus vastes de Tlemcen, servit de résidence princière à l'émir El-Hadj-Abdel-kader, en 1838.

Il semble que nous n'ayons plus rien à dire du monument qui fait l'objet de cet article, et quelques-unes des pages qui précèdent pourraient elles-mêmes paraître un hors d'œuvre. Nous passons volontiers condamnation ; mais nous osons compter sur l'indulgence du lecteur, en raison de l'extrême désir qui nous porte à lui présenter les résultats d'une exploration complète. Qu'il veuille bien nous permettre de terminer, en lui soumettant une dernière inscription, d'un caractère tellement moderne qu'elle nous avait paru d'abord devoir être exclue de ce travail, mais que nous nous décidons à publier, ne fût-ce que pour donner une idée du style lapidaire actuel chez les arabes. Il est certain, d'ailleurs, qu'un grand intérêt s'attachera bien longtemps encore au triste épisode que ce document épigraphique rappelle aux visiteurs du tombeau de Sidi Boumedin. Ne peut-on pas dire que c'est déjà de l'histoire ? A ce compte, nous ne sortirions pas du domaine que nous nous sommes choisi.

Dans l'intérieur de la crypte, à quelques pas en avant du cénotaphe du saint Ouali, une pierre modeste, de forme ovale, sur laquelle s'alignent, à intervalles inégaux, et sans beaucoup de respect pour la ligne droite, des caractères maugrebins gravés en creux, porte la longue épitaphe qu'on va lire :

بسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله على سيدنا محمد وءاله وصحبه
وسلم تسليما الحمد لله (1) رب العالمين والعقبة للمتقين قل يا
عبادي الذين اسرفوا على انفسهم لا تقنطوا من رحمة الله ان الله
يغفر الذنوب جميعا انه هو الغفور الرحيم يا نفسي لا تقنطي من
زلة عظيمة * ان الكبائر في الغفران كاللمم * اما بعد
فهاذا قبر الفقيه البركة الشريف المنيف المرحوم بكرم الله
تعالى السيد محمد بن عبد الله بن على بن عبد الله بن الولي الصالح
البركة السيد الجيلاني بن يحيى الحسني قد مات قتيلا قرب
فجر يوم الجمعة في ثاني عشر محرم الحرام فاتح ثلاثة وسبعين
ومايتين والــــــــــــــف

(1) Le nom de *Mohammed* est inscrit au centre de l'espèce d'étoile appelée *Sceau de Salomon*, au-dessus du mot précédent, dans l'interligne. — N. de la R.

TRADUCTION.

« Louange à Dieu le clément, le miséricordieux ! que Dieu ré-
» pande ses grâces sur notre seigneur Mohammed, sa famille et ses
» compagnons, et qu'il leur accorde le salut ! Gloire à Dieu maître
» de l'univers ! une fin heureuse est réservée à ceux qui le crai-
» gnent.

» Dis : ô mes serviteurs, vous qui avez corrompu vos âmes par
» le péché; ne désespérez pas cependant de la miséricorde divine ;
» car Dieu pardonne toutes les fautes, parce qu'il est l'indulgent,
» le miséricordieux (1).

» O mon âme, ne désespère pas à cause de tes fautes, si énormes
» qu'elles soient ; car aux yeux de celui qui pardonne, les plus
» grandes sont comme les plus petites (2).

» C'est ici le tombeau du sage et vénéré chérif, de l'homme émi-
» nent, qui repose dans le sein de la miséricorde du Dieu très-haut,
» le Cid-Mohammed, fils d'Abdallah, fils d'Ali, fils d'Abdallah ; fils
» du saint ami de Dieu, le juste, le bienheureux le Cid El-Djilani-
» ben-Yah'ya-el-H'açani.

» Il est mort assassiné, environ l'heure du Fedjer, le vendredi,
» douze du mois de Moh'arrem-el-h'aram, le premier de l'année
» mil deux cent soixante-treize (1273.) »

Le lecteur comprend sans peine qu'il s'agit ici de l'infortuné Agha Mohammed-ben-Abdallah, assassiné sur la route de Tlemcen, à Oran, dans la nuit du 11 au 12 septembre 1856. Les émouvantes et douloureuses péripéties du procès fameux auquel cet évènement a donné lieu, sont encore aujourd'hui dans toutes les mémoires. Ce n'est pas à nous à les raviver, et le cercle de notre travail ne comporte aucune réflexion sur un pareil sujet. Nous ferons, toutefois, remarquer que Mohammed-ben-Abdallah n'était pas de chétive extraction, ainsi qu'on l'a pu croire sur la foi de personnes intéressées à ternir sa mémoire : cela est prouvé par sa généalogie. Il appartenait, au contraire, à une famille très-considérée de marabouts ; un de ses ancêtres, Sidi-Yah'ya, dont la mémoire est en grand honneur dans certaines régions du sud, est un Ouali d'un renom très-accrédité. Son tombeau, pieusement conservé dans la tribu des Oulad-Nahr, y est le but de nombreux pèlerinages.

(1) Extr. du Koran, sour. 39, vers. 54.
(2) Extr. du Borda, poème en l'honneur de Mahomet

Mohammed-ben-Abdallah était, en outre, considéré comme chérif, et nul ne songeait à lui contester ce titre. Nous l'avons particulièrement connu, et s'il ne nous appartient pas de juger le personnage politique, nous rendrons, du moins, en passant, cette justice à sa mémoire, que c'était au demeurant un homme généreux, hospitalier, affable et bienveillant, avec un extérieur plein de noblesse, qui commandait le respect, et des allures franches, qui devaient exclure tout soupçon sur la loyauté du caractère. De son vivant, Mohammed-ben-Abdallah avait souvent exprimé le vœu d'être enterré dans le monument de Sidi Boumedin. Sa famille obtint de l'autorité, par faveur spéciale, que ce vœu fût exaucé. C'est par cette circonstance particulière que nous avons été amené incidemment à nous arrêter devant cette tombe à peine fermée, et devant cette épitaphe, qui consacre le souvenir d'une grande existence brisée.

N'avons-nous pas eu raison de dire que c'était déjà de l'histoire ?

Ch. Brosselard.

(La suite au prochain numéro).

éprouver de nouveau le regret de ne pas avoir sous les yeux une épreuve d'estampage qui mettrait sans doute fin à toute incertitude.

M. le lieutenant Boucheseiche nous a fait voir une cinquantaine de médailles qu'il a recueillies dans les fouilles qui ont amené la découverte des dix épigraphes; celles en bronze sont de tous les modules et appartiennent chronologiquement au haut et au bas Empire; nous y avons remarqué un petit bronze de Juba II, ayant un éléphant au revers.

Pour tous les articles non signés.

Le Président,

A. Berbrugger.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT :

ÉTUDES CRITIQUES

SUR LA

DOMINATION TURQUE EN ALGÉRIE.

1re Partie : *Le Pegnon d'Alger.*
2e Partie : *La Jenina.*
3e Partie : *La Casba.*

Par M. A. Berbrugger.

La première partie, dont les dernières feuilles sont sous presse, sera mise en vente très-prochainement.

Alger. — Typ. Bastide.

4e Année. N° 21. Février 1860

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

XI

MOSQUÉE ET TOMBEAU DE SIDI EL-HALOUI

Nous avons encore affaire à un ouali. Mais il y a des degrés dans l'échelle de sainteté : n'atteint pas le sommet qui veut ! Un Sidi Bou Medin est comme un de ces diamants rares qui éclipsent la lumière même par leur éclat. Ce n'est pas sans raison qu'il a été appelé l'Unique, l'Incomparable, tant d'autres oualis sont auprès de lui comme s'ils n'étaient pas !

Semblables à des astres errants qui s'illuminent des reflets d'une lumière étrangère, ils gravitent incessamment dans l'orbite de ce soleil éblouissant qui resplendit au sommet du Pôle ; le R'outs les domine tous d'une hauteur que l'œil humain ne peut mesurer. Ce sont les musulmans qui disent cela. Et cependant, quels qu'ils soient, l'opinion publique en fait des êtres rares et privilégiés, les amis de Dieu, ses élus et les confidents de ses desseins. L'ouali est toujours une nature d'exception, une créature mystérieuse et marquée du sceau divin, — aux yeux de

tout bon sectateur de l'islam, s'entend ; — car, pour l'observateur impartial et désintéressé, il peut se dire : A côté de quelques hommes sages, vertueux ou savants, dont la reconnaissance publique honore justement la mémoire, que de fous. et surtout que de charlatans! illuminés, voyants, derviches et soufis en guenilles ; devins, sorciers, idiots ; chérifs sans ancêtres ; faux mehdis ; prétendus maîtres de l'heure : voilà les grands hommes qui accaparent le respect et l'admiration de la foule ! Tels sont les saints de haute volée devant lesquels se prosterne un peuple ignorant, superstitieux et aveugle !

C'est à cette catégorie secondaire d'oualis qu'appartient celui dont le nom se présente aujourd'hui sous notre plume. Toutefois, son histoire n'est pas tellement dénuée d'intérêt, que le lecteur ne nous passe la fantaisie de la lui raconter, telle que nous l'a transmise un grave biographe, sans négliger cependant de cueillir, chemin faisant, quelques fleurs dans le champ parfumé de la légende.

Abou Abd Allah ech-Choudi, plus connu sous le surnom populaire d'El-H'aloui, était un véritable Andaloux de Séville. On ne sait rien de son enfance. ni de sa jeunesse, ni même de ses débuts dans le monde, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme ; et, en vérité, c'est une lacune à jamais regrettable dans une telle vie. Mais il est permis de supposer qu'il avait étudié, et qu'il était même devenu maître et profès ès sciences koraniques : nous le voyons, en effet, exercer les fonctions de cadi dans sa ville natale. Que lui advint-il, un beau jour? quelle transformation subite s'opéra en lui? Nul ne nous a mis dans le secret, mais nous penchons à croire que les livres de la *vraie science* lui avaient tourné la cervelle: toujours est-il qu'il prend un grand parti. Le voilà, tout d'un coup, qui dit adieu à Séville, abandonne patrie, fortune, parents, amis, et le sceau de la justice, et son grimoire, et ses livres avec leurs gloses, tout ce qu'il a aimé jusqu'ici et tout ce qui l'attachait au monde ! Autres visées, autres espérances. Il vend son bien, et il en distribue l'argent aux pauvres, dépose le caftan de drap fin et le haïk de soie, se couvre le corps de haillons, prend le bâton, la besace et le chapelet du pèlerin, et passe la mer, sans verser une larme de regret sur ce beau rivage de l'Andalousie qu'il quitte pour toujours. Où va-t-il porter ses pas errants, ce Don Quichotte du soufisme? Où Dieu le conduira. Dieu et son étoile

le conduisirent à Tlemcen. C'est là qu'il arriva, un beau matin, dans son accoutrement bizarre, et sans un sou vaillant. On le prend d'abord pour un fou, et on le hue ; mais, lui, impassible, laisse s'ameuter et crier la foule. N'a-t-il pas la conscience de ce qu'il vaut? Passer pour un fou, pour un pauvre esprit que le doigt de Dieu a touché, pour un inspiré, il ne veut pas autre chose. Il sait son monde. Aujourd'hui, on le raille, demain, on l'applaudira : le fou de la veille deviendra un saint, et voilà sa fortune faite dans ce monde et dans l'autre ! Combien d'oualis, et des mieux posés dans l'admiration de la multitude, n'ont pas commencé autrement ! Il n'est pas sans esprit, ni sans savoir : il a de la ruse, de la finesse, de l'audace, toute la science voulue pour bien jouer le rôle que le hasard lui offre. « Je te tiens, ô foule crédule ! Tu crois te jouer de » moi, et c'est moi, le pauvre insensé, qui te joue ! Ris donc ; » vois, je m'en vais par les rues, chantant et dansant. Ah ! ah ! » le bouffon ! — Je t'amuse, n'est-ce pas ? Je me fais humble » et petit jusqu'à vendre des bonbons aux enfants ? Mais, pa- » tience ! j'aurai mon jour et mon heure viendra ! vil trou- » peau, je sais bien le secret de te mener et de te tondre à » ma fantaisie. Je te ferai ployer les genoux devant moi. Va, » je ne suis pas un fou, ni un idiot, bien qu'il importe que » je passe pour tel à tes yeux. Non, je suis un charlatan ! » Mais, doucement : pour toi, je serai un envoyé de Dieu, un de » ses élus, un saint ! Tu m'admireras pendant ma vie, et, bien » que j'aie l'air de vouloir rester pauvre, tu me feras riche par » tes présents. Après ma mort, tes fils, tes petits-fils, et leurs » arrières-neveux, et toute leur postérité jureront par mon nom, chanteront mes louanges, brûleront de l'encens et des cierges » en mon honneur, et feront de l'insensé leur intercesseur au- » près du Dieu très-haut ! Ce rôle est à ma taille ; il me con- » vient de le jouer. Que ta volonté soit faite, celle de Dieu » et la mienne aussi ! »

Personne ne nous a confié que le héros de cette histoire ait jamais tenu ce langage ; mais il nous semble qu'il ne dut pas se parler autrement à lui-même, le jour où il entrevit la possibilité de devenir grand homme, et de se faire canoniser grâce à l'imbécille crédulité de ses coreligionnaires. Et bien lui en prit de raisonner ainsi : il avait trouvé le vrai chemin de la gloire, beaucoup plus sûrement que s'il eût épuisé ses

forces et fatigué son esprit à commenter ses livres de jurisprudence. Car, voyez : le nom de Sidi el-H'aloui, l'ouali, a déjà traversé six siècles, victorieux de l'indifférence des hommes : trente générations ont fléchi le genou sur le marbre de ce tombeau, et combien d'autres viendront s'y prosterner encore ! Mais qui se souviendrait du nom d'Ech-Choudi le légiste, d'Ech-Choudi, le cadi de Séville ? Il y a six cents ans que ce nom-là dormirait dans l'oubli !

Heu vanas hominum mentes, heu pectora cœca.

Donc, ce réfugié de l'Andalousie était un habile homme, et ce qui le prouve sans réplique, c'est que, dès qu'il eut conçu le dessein d'exploiter le profane vulgaire et de se faire un piédestal de sa sottise, il commença par quitter son pays. Eh, qui sait ? il n'eût peut-être pas eu beau jeu à Séville ? Car, ainsi que le dit très-excellemment certain proverbe arabe : « Le savant, dans son pays natal, est comme l'or que l'on n'a pas encore extrait de la mine, » ce qui revient à ceci : Nul n'est prophète en son pays. Voilà donc Ech-Choudi, l'Andaloux, arrivé à Tlemcen, frais et dispos sous ses guenilles, et contrefaisant l'insensé. Cela se passait, au dire du biographe, vers le temps où la puissance des Beni Abd el-Moumen, en d'autres termes, les Almohades, commençait à décliner en Espagne. Mettons que c'était vers l'an 665 de l'hégire, soit 1266 de notre ère, c'est-à-dire sous le règne du grand Yar'moracen ben Zeiyan.] Ech-Choudi, qui veut avoir ses coudées franches sur la place publique, afin de mieux jouer son rôle, a une véritable inspiration de génie : il se fait marchand de bonbons, de pâtes sucrées (h'alaouat). Dès son début, il se montre comédien consommé. Voyez-le : il danse, il gesticule, il chante, il mime à ravir, pour attirer la pratique. Ecoutez-le : il crie sa marchandise, la fait valoir et la débite, avec l'aplomb du marchand le plus expert : le ton, le geste, la pose sont si naturels, que l'on jurerait qu'il n'a fait de sa vie d'autre métier. Aussi, les enfants d'accourir, de l'entourer, de rire, de danser et de chanter à l'unisson. Ils en vinrent à raffoler de lui, au moins autant que de ses sucreries : ils ne l'appelaient plus que *Baba el-H'aloui*, comme qui dirait *Papa-Gâteau*, si bien que ce sobriquet lui demeura et devint, dans la suite, son nom de saint. Cependant, que faisait El-H'aloui ? Lorsqu'il voyait la foule amassée autour de lui, car on s'y pressait pour rire de ses folles saillies, jugeait-il le moment favorable, il changeait tout à coup de ton et de langage, posait à terre son plateau de bonbons, et il se mettait tout aussitôt à discourir sur le dogme religieux, sur la morale, sur la destinée de l'homme, sur la vie à venir, sur tous les points les plus élevés de la science, sur ses problèmes les plus ardus et les plus obscurs. Il le faisait en controversiste consommé et avec une éloquence qui charmait tous ses auditeurs. Quand il abordait les mystères de la vie contemplative et qu'il se mettait à discourir sur la *vraie science*, on eût dit un soufi initié, de longue main, à tous les secrets de la doctrine. La foule se retirait confondue et pleine d'admiration.

D'où venait ce profond savoir à cet insensé, à ce mendiant ? Evidemment, Dieu l'inspirait ; c'était un de ses élus sur la terre ; car la Providence fait souvent de ces coups : elle choisit le plus pauvre, le plus humble et le dernier des hommes pour en faire un de ses apôtres. Certainement, celui-là était marqué du sceau des prophètes ! Ce manége habile se renouvelait chaque jour et toujours avec le même succès. Aussi, il ne se passa pas longtemps, et Baba el-H'aloui fut considéré par tout Tlemcen comme un oracle. Il se forma, autour de lui, quand il daignait disserter et prêcher, un cercle assidu d'auditeurs, qui devinrent des disciples et proclamèrent bien haut les mérites de leur maître. Le but était atteint : Ech-Choudi fut salué ouali, et la multitude, aux mille voix, de ratifier ce titre de béatification décerné par les juges les plus compétents au réfugié de Séville. Cependant, sa renommée alla en grandissant, et il n'était plus question, en ce temps-là, que de ses miracles.

C'est ici le lieu de laisser parler l'historien. Nous avertissons le lecteur que c'est un passage du *Bostan* qu'il va lire, et que toute son attention est indispensable en si grave matière.

« L'imam Abou Ish'ak Ibrahim Ibn Youçof a raconté ce qui suit : J'étais venu, dit-il, de Murcie à Tlemcen, pour rendre visite à une de mes tantes qui y demeurait. Me promenant par la ville, le jour de mon arrivée, je rencontrai le cheikh Sidi el-H'aloui, tenant dans ses mains un plateau de bois sur lequel étaient étalées des sucreries. Des enfants se pressaient à ses côtés, riaient aux éclats et faisaient claquer leurs doigts pour l'accompagner toutes les fois qu'il dansait et qu'il chantait des fragments de poésie sur l'amour divin.

» L'idée me vint à l'instant même que c'était un homme pieux

Je le vis ensuite échanger une partie de ses sucreries contre un morceau de pain blanc d'égale valeur, dont il s'empressa de faire l'aumône à un orphelin. Je me dis aussitôt : C'est un ouali qui accomplit un acte de charité.

» Nous étions alors dans le mois du Ramadan. Lorsque la rupture du jeûne arriva, j'achetai de la farine et du miel, et je priai ma tante de m'en faire un gâteau (mechhèda), lui annonçant qu'une personne pieuse viendrait rompre le jeûne dans notre maison. Elle fit ce que je lui demandais.

» Le jour de la fête, à l'issue de la prière, je m'informai du cheikh El-H'aloui auprès de diverses personnes : on ne put me dire où il était, et il me fut impossible de le trouver. Je m'écriai alors : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! » puis, je dis mentalement : « Mon Dieu, à cause de sa sainteté, » daigne me réunir à lui en ce moment. » Je le vis paraître incontinent à côté de moi. — Votre tante, me dit-il, a préparé une mechhèda. Sur ma réponse affirmative, il ajouta : — Venez avec moi, je vais vous conduire dans un endroit où vous mangerez une mechhèda faite exprès pour vous ; nous irons ensuite chez votre tante.

» Je le suivis donc jusqu'en dehors de la ville. Arrivé dans un endroit frais et ombragé, à côté d'un clair ruisseau, il m'invita à m'asseoir par terre. Il tira alors de dessous son vêtement une mechhèda qui n'eut jamais sa pareille au monde : elle exhalait un parfum exquis. Après l'avoir mangée ensemble, et nous être désaltérés à l'onde pure qui coulait à nos pieds, nous prîmes le chemin de la maison de ma tante. Celle-ci nous servit un mechhèda préparée par ses soins. Mais qu'elle était loin de valoir la première ! J'y touchai à peine, tant elle me parut fade auprès de celle que nous avions goûtée un instant auparavant.

» Au moment de nous quitter, il m'interpella ainsi : — Quelle est votre profession ? — A quoi je répondis : Celle d'enseigner. — Eh ! bien, voulez-vous, ajouta-t-il, suivre mes leçons ? — O cheikh, lui dis-je, pouvez-vous en douter ! — Il continua : Venez donc me trouver demain, à la mosquée d'El-K's'our, près la porte d'El-K'ermadi (1) ; vous apprendrez là

(1) La porte appelée Bab el-K'ermadi (باب الفرمادي) ou, selon d'autres, (باب الفرماديين) ce qui signifierait *Porte des Tuiliers*, est située au N.-O

ce que vous voulez savoir, s'il plaît à Dieu. — Le lendemain, je sortis pour aller au rendez-vous convenu. Je trouvai le cheikh dans la mosquée : il m'attendait, fidèle à sa promesse de la veille. Je le saluai, et m'ayant fait asseoir, il me dit : — Quel est l'ouvrage dont vous désirez la lecture ? — Celui, répondis-je, dont la lecture vous sera inspirée par Dieu. — Alors, nous prendrons le texte du *Koran*, reprit-il ; car c'est sans contredit le livre le plus digne d'être médité. — Je me mis, en ce moment, à prononcer les mots : « Que Dieu soit mon refuge contre Satan, » le lapidé ! » Et puis, je débutai ainsi : « Au nom de Dieu » clément et miséricordieux ! » — Le cheikh commença aussitôt ce jour-là, et continua, pendant dix jours de suite, une dissertation sur l'excellence du *Koran* : il était sublime à entendre. Je suivis également ses leçons sur les Hadits du Prophète — Sur lui soient la grâce et la bénédiction divines ! — Et je l'entendis discourir, avec autant de savoir que d'éloquence, sur la grammaire et la littérature.

» Je retirai un très-grand fruit de ces leçons. Sidi el-H'aloui observait un jeûne continuel et se livrait constamment à la méditation et à la prière. Certainement, il sera compté au nombre des serviteurs les plus illustres de Dieu. — Que son intercession auprès de lui nous soit favorable ! »

A ce récit, plein d'une dévote admiration, l'auteur du *Bostan* ajoute que Sidi el-H'aloui, l'imam des contemplatifs, le seigneur des ascètes, le diadème des oualis, comme il l'appelle, mourut à Tlemcen, dans un âge avancé, et qu'il fut enterré hors de la porte appelée Bab Ali (1). Il ne précise pas la date de cette mort. En supposant qu'il eût quitté son pays natal pour venir à Tlemcen, vers l'âge de trente ans, et qu'ensuite il ait vécu

de la ville. Elle était flanquée de deux tours rondes, dont on voit encore les imposants débris, condamnés à disparaître prochainement, par suite des exigences de la nouvelle fortification. Cette porte est fameuse dans l'histoire de Tlemcen. Elle soutint, à diverses reprises, plusieurs assauts, dont le dernier fut celui des Espagnols, en 1518. — Aïn el-K's'our est la source qui arrose la plaine connue actuellement des Indigènes sous le nom de K'as'r ech-Châra, dont nous avons fait, en le francisant, Kirchera. La mosquée dont il est ici question a disparu depuis longtemps ; il n'en reste aucun vestige.

(1) Cette porte, qui s'ouvre au Nord de Tlemcen et qui domine le petit plateau où s'élève le tombeau de Sidi el-H'aloui, s'appelle aujourd'hui Bab ez-Ziri, du nom d'une petite mosquée située dans son voisinage

encore quarante ans, Sidi el-H'aloui serait mort dans le courant de l'année 705 (de notre ère 1305,06), sous le règne du sultan Abou Zeyan, Mohammed, fils d'Othman et petit fils d'Yar'moracen, peu de temps avant la levée du fameux siége de sept ans.

Avouons-le : elle est bien sèche et bien tronquée la narration de l'historien-biographe. Elle ne vaut pas, à beaucoup près, la légende populaire, qui a conservé encore aujourd'hui, chez les musulmans de Tlemcen, sa saveur native. Je vais la dire, conteur fidèle, telle que les récits traditionnels me l'ont apprise. C'est un article de foi, qu'on y songe bien : le doute serait déplacé ici, et l'incrédulité n'est pas de saison.

Or, m'y voici :

Il advint donc que Sidi el-H'aloui était en possession de la faveur publique : il n'était bruit que de l'étendue de sa science dans les choses divines et humaines. On disait en parlant de lui. Dieu lui a révélé tous les secrets des mondes visibles et invibles; il a les génies pour serviteurs, et, si ce n'est pas un apôtre, c'est tout au moins un prophète ! Sa renommée était solidement établie parmi le peuple, et elle parvint bientôt jusqu'à la cour. Un jour, le sultan dit a son premier vizir : — Il n'est pas que je ne voie cet homme extraordinaire ; qu'on me l'amène sur l'heure. — Aussitôt, les officiers du palais se mettent en quête de l'ouali ; il est amené au Mechouar et introduit dans le salon du prince. Le chef des croyants l'invite gracieusement à prendre place devant lui, et le fait disserter, une heure durant, sur toutes les belles choses qu'il sait : le sultan est ravi de cette science profonde. — Allez, lui dit-il, je ne veux pas que l'éducation des princes, mes enfants, soit confiée à d'autres qu'à vous ; je vous ai choisi : à partir de ce jour, je remets entre vos mains ce dépôt précieux ; vous serez chargé de les instruire. — Sidi el-H'aloui est modeste comme tout bon ouali. Il balbutie une excuse : la mission est difficile et délicate, bien au-dessus de ses forces ; il n'est qu'un humble serviteur de Dieu, le dernier, le plus indigne ; comment se charger d'un si lourd fardeau ? Mais, devant la volonté d'un roi qui n'entendait pas facilement raison, il fallut céder. Voilà donc l'ouali devenu, malgré lui, précepteur en titre de deux jeunes émirs. Sidi el-H'aloui avait mis pour condition qu'il ne résiderait pas au palais, les jeunes princes devraient venir

le trouver dans sa modeste demeure : le sultan avait accédé à cette demande insolite, tant sa confiance était grande, et puis Dieu l'avait touché à son insu, et il n'était déjà plus le maître de sa volonté. Sidi el-H'aloui commença ses leçons : c'est merveille comme il y réussit ! Ces enfants, tout princes qu'ils étaient, mais en enfants gâtés par les flatteurs de la cour, n'avaient rien appris jusque là. Tout à coup, leurs yeux se dessillent, leur intelligence s'illumine, et rapidement ils deviennent de petits prodiges. Le sultan, leur père, qui suit attentivement leurs progrès, est étonné et ravi. Il se félicite du parti qu'il a pris, et témoigne hautement devant ses vizirs sa royale satisfaction. Mais Satan est aux écoutes, Satan le lapidé ; l'occasion se présente belle pour lui de nuire à un ami de Dieu. Le rusé se glisse dans l'esprit des vizirs, et il infiltre goutte à goutte dans leurs cœurs le venin de l'envie. Tout allait bien pourtant, lorsqu'un certain soir, le sultan s'étant assis au milieu de ses enfants, pour partager leur repas, crut s'apercevoir qu'ils étaient soucieux et ne mangeaient pas ; les mets les plus exquis, leur étaient présentés, et ils n'y touchaient pas même du bout des doigts. — Qu'est-ce à dire ? fit le sultan tout étonné, qu'avez-vous donc, mes enfants, que les choses les plus rares que l'on serve à la table royale, ne trouvent pas grâce devant vous ? — C'est... que... sire, nous n'avons plus faim, répondirent timidement les jeunes princes. — Et comme le père insiste pour qu'on lui explique ce mystère : — Sachez donc, seigneur, répond l'aîné des enfants, que nous prenons chez notre maître une nourriture merveilleuse qui flatte notre goût, autant qu'elle satisfait notre appétit. Aussi, quand nous rentrons, le soir, au palais, n'avons-nous plus le moindre désir de toucher aux mets que votre bonté nous fait servir. Oh ! notre maître, allez, a un bien grand pouvoir ! car il lui suffit de gratter la muraille avec le bout de son ongle : les miettes de plâtre qu'il recueille ainsi deviennent, en passant par le creux de sa main, un aliment exquis. Voilà ce qu'il nous fait manger, seigneur, lorsqu'il est content de nous, et c'est bien le mets le plus délicieux que nous ayons jamais goûté : il a la saveur du miel le plus sucré, le plus délicat ; il rassasie vite notre faim et nous donne chaque fois de nouvelles forces et une ardeur nouvelle pour le travail. De notre vie, sire, nous ne voudrions d'autre nourriture s'il nous était permis de choisir. — Ebahissement du sultan, triom-

phe des vizirs. — Vous le voyez, sire, s'exclama le hadjeb, ou grand chambellan : je l'avais bien dit à votre majesté ; cet homme n'est qu'un sorcier, un magicien, un ami de Satan, un faux ouali, un infâme corrupteur de la jeunesse ; il vous trompe, il abuse indignement de la confiance de votre majesté : le châtiment doit être proportionné à l'outrage fait à la personne royale. — C'est bien dit, repartit le sultan ; j'ai été dupe de cet extravagant et méchant homme, messeigneurs ! La vengeance doit être prompte comme le ressentiment ; qu'on l'emmène hors des murs et qu'on le décapite à l'instant ? — L'ordre fut vite exécuté, comme bien l'on pense. Traîné à l'endroit où s'est élevé depuis son tombeau, Sidi el-H'aloui eut la tête tranchée, et son corps fut abandonné, sans sepulture, à la voracité des bêtes fauves et des oiseaux de proie.

L'orgueil du sultan était vengé et la haine du grand vizir était satisfaite. Dieu seul n'était pas content. Le peuple aussi faisait entendre des murmures et des plaintes. Or, voici que le soir qui suivit cette terribie exécution, à l'heure d'el-Eucha, le *Bouwab*, ou gardien des portes, fit, comme à l'ordinaire, sa tournée dans la ville, et il criait : la porte ! la porte ! afin que les retardaires qui se trouvaient encore dehors à cette heure indue, se hâtassent de rentrer et de regagner leurs logis. Tout était calme et silencieux. Pas une âme vivante n'avait enfreint la consigne ; déjà les portes roulaient sur leurs gonds, quand tout à coup une voix lugubre retentit au milieu du silence de la nuit : « Gardien, ferme ta porte ! va dormir, gardien ! il n'y « a plus personne dehors, excepté El-H'aloui l'opprimé ! » Le gardien est saisi d'étonnement et de terreur, mais il se tait. Le lendemain, le surlendemain, et pendant sept jours de suite, la même scène miraculeuse se renouvelle. Le peuple a vent de ce qui se passe, et murmure tout haut. Pour le coup, le Bouwab n'y tient plus. Après avoir passé une nuit agitée, il se rend au Mechouar, de grand matin, et demande à parler à la personne même du sultan. Cette insigne faveur lui est accordée. — Sire, dit, en tremblant, ce fidèle serviteur au prince, son maître, un miracle ! Que votre majesté daigne m'entendre ! je me jette à ses genoux Un miracle, sire, un miracle ! — Et notre homme de lui conter l'affaire de point en point. Le roi est soucieux ; il roule dans sa tête de sinistres projets. Puis, tout d'un coup, apostrophant le gardien — Relève-toi, dit-il, et retourne à tes affaires. Mais trouve-toi, ce soir, à l'heure d'el-Eucha, auprès de Bab Ali ; je m'y transporterai en personne avec le premier chambellan : je suis bien aise de m'assurer par moi-même du fait extraordinaire que tu viens de me raconter. — Le soir même, le sultan n'a garde de manquer au rendez-vous. Le vizir qui l'accompagne est plus mort que vif. A peine la voix sonore et cadencée du mouedden s'était-elle fait entendre, pour appeler les fidèles à la dernière prière, que le gardien des portes, sur un signe du sultan, fit retentir son cri de chaque soir : la porte ! la porte ! Alors, au milieu du calme solennel qui régnait à cette heure, la même voix gémissante psalmodia ces paroles : « Gardien, ferme » ta porte ! va dormir, gardien ! il n'y a plus personne dehors, » excepté El-H'aloui, l'opprimé ! » — Le sultan ne pouvait se refuser à l'évidence. — J'ai voulu voir, j'ai vu. — Il était juste comme l'est tout sultan des légendes. Il remercia le Bouwab et lui fit présent d'une bague en diamant d'un très-grand prix ; puis, se tournant vers son grand chambellan : — C'est toi, traître, qui m'as trompé, lui dit-il, toi et les tiens ; tu es un enfant de Satan ; à ton tour, tu mourras. — L'aurore du lendemain éclairait le supplice du grand vizir ; affreux supplice, supplice raffiné, qui dut terrifier tous les courtisans, et faire frissonner d'horreur toutes les méchantes langues du palais. Le sultan faisait réparer en ce moment les remparts de la ville. Il ordonna que son premier ministre fût enseveli vivant dans un bloc de pisé que l'on posa justement vis à-vis de l'endroit où le pauvre ouali avait été décapité et où son corps gisait sans sépulture. Pour que la réparation fût complète, la volonté royale décida qu'un tombeau digne de la sainteté de la victime lui serait élevé ; on y déposa pieusement ses restes. Qui battit des mains ? ce fut le peuple entier. Le sultan fut acclamé, d'une voix unanime, le plus juste et le plus généreux des sultans présents et passés. — O légende, pourquoi ne nous as-tu pas conservé son nom ?

Telle fut véritablement la fin de Sidi el-H'aloui ; on n'en saurait douter après des témoignages si authentiques, et nous ne pourrions, sans injustice, récuser toutes les vieilles barbes blanches de Tlemcen, qui en savent plus long que nous sur ce point. Et puis n'y a-t-il pas aussi la complainte du Meddah, la complainte du cheikh Ibn Emsaib ? Qui ne la connaît ?

Tout le monde la chante, jusqu'aux plus petits enfants ! Voilà encore une preuve ! Lisez-la plutôt, bien qu'il y ait peut-être plus de charme à l'entendre chanter qu'à la lire ; mais soyez plus indulgent pour le style et la versification de l'auteur. C'est une complainte, la poésie du peuple : elle parle son langage. Serait-on bien venu à demander à la complainte plus qu'elle ne promet et plus qu'en bonne conscience, elle ne doit donner ?

Donc, El-Hadj Mohammed ibn Emsaïb, le meddah, a dit :

وينْ سيدي الحلوي المتهومْ ٭
٭ مَن تكلّمْ لارباب القومْ
جهّر بعد قطيعْ الحلقومْ ٭
٭ جاوب البوّاب او سمعوه
قال للبوّاب اقزمْ قومْ ٭
٭ اغلقْ الباب او روحْ تنوم
ما بقى لا الحلوي المظلومْ ٭
٭ في الخلا مذبوحْ او صلبود

« Là, c'est Sidi el-H'alou, la victime de la calomnie !
» Lui, qui a parlé aux grands du goum royal !
» Oui sa voix retentit même après qu'on lui eut coupé la gorge.
» Il répondit au gardien des portes, et tout le monde l'a entendu.
» Il lui dit : Gardien, à l'œuvre, fais ton office
» Ferme la porte et va-t'en dormir
Il ne reste plus dehors qu'El-H'alou l'opprimé !

» Son corps décapité gît à la belle étoile !
» Ils l'ont étendu en croix dans la poussière ! (1) »

Je me souviens bien d'avoir entendu, dans le cours de mes pérégrinations, raconter une histoire semblable à cette mort tragique de Sidi el-H'alou. Les Kabiles ont leur Sidi Ali el-Med'loum, et Bougie a son célèbre ouali, Abd el-H'ack, dont on m'a fait jadis les mêmes récits (2). Ce dernier a aussi sa complainte, je me rappelle le lugubre refrain :

اغلق بابك يا بوّاب وروح
خلّى باب ربّى مبتوح
ما بقى احد الّا عبد الحق
الذى مات على الحق

« Ferme ta porte, gardien, et va-t'en ;
» Ne t'en déplaise, la porte de Dieu est toujours ouverte !
» Va-t'en, il n'y a plus personne dehors, excepté Abd el-H'ack,
» Lui qui est mort pour la cause de la vérité ! »

Mais qu'il y ait eu, en maint endroit de ce monde, des victimes de la calomnie, de l'injustice et de l'oppression, quoi de rare et de singulier à cela ? Et que les mêmes miracles se soient reproduits dans des circonstances identiques, pourquoi non ? Et s'il fut donné à un saint ouali de parler, de gémir,

---

(1) L'auteur de cette complainte populaire, El-Hadj Mohammed ibn Emsaïb, de Tlemcen, vivait il y a plus d'un siècle. Il est mort en 1170 de l'hégire (1756-57). On voit son tombeau dans le petit cimetière privilégié qui entoure la kobba de Sidi es-Senouci. Il a laissé une grande réputation dans sa ville natalé. Dans sa jeunesse, il faisait des chansons quelque peu licencieuses ; il se fit dévot sur le déclin de l'âge, et composa, dans la dernière période de sa vie, des cantiques et des complaintes du genre de celle dont nous avons cité deux couplets. Il a rimé dans ce style l'histoire de tous les grands oualis. Les chansons, œuvre de sa jeunesse, sont toujours fort goûtées de ses compatriotes : il n'y a pas de Tlemcénien qui ne sache par cœur quelque *k'ouzi* d'Emsaïb.

(2) Le tombeau vénéré de Sidi Ali el-Medloum se voit dans la tribu des Beni bou Messâoud. Celui de Sidi Abd el-H'ack s'élevait autrefois à Bougie, à l'entrée de la plaine qui s'étend au-delà de la porte Fouka. Une petite mosquée, aujourd'hui détruite, était consacrée à la mémoire de cet ouali.

de faire trembler ses bourreaux après sa mort, pourquoi d'autres saints n'auraient-ils pas joui du même privilége? C'est la justice de Dieu, et voilà précisément ce qui m'en plait. J'y aperçois un mémorable enseignement pour les puissants de la terre, et un grand sujet de consolation pour les petits, les faibles et les opprimés. *Et nunc reges intelligite*. La légende, je l'avoue, est donc tout à fait à mon gré; et si elle est naïve, je l'aime pour sa naïveté même ; mais elle est véridique aussi, et je me fais fort de le prouver. Notez d'abord que la tradition est l'histoire vivante, animée, et qu'elle se pique, avec beaucoup de raison, de tout savoir et de ne rien oublier. Mais est-il quelqu'un qui doute? je le mènerai sur le chemin qui conduit au tombeau de l'ouali; je lui dirai : levez les yeux et voyez. Et quand il verra ce que moi-même j'ai vu, à côté d'un figuier chargé de ses larges feuilles et qui plonge ses racines dans la muraille, la tombe, oui, la tombe, du grand vizir, toute béante dans son bloc de pisé, que de récents travaux ont mis à découvert : il faudra bien qu'il s'avoue vaincu et reconnaisse le néant de tous ses beaux raisonnements. Il n'y a pas d'esprit fort qui ne désarme devant une preuve aussi palpable, aussi authentique (1).

(*La suite au prochain numéro.*) Ch. Brosselard.

---

(1) Le miracle opéré après la mort de sidi Haloui est attribué ici à sidi Ali Zouaoui dont la la Koubba ombragée d'un figuier se voit encore à l'endroit où la rampe Rovigo rencontre la rue d'Isly. Mais comme ce dernier santon est mort vers le milieu du 16e siècle, il est évident que s'il y a plagiat il ne faut pas le chercher dans la légende de sidi Haloui, qui parait, de beaucoup, la plus ancienne. *(N. de la R).*

EXPÉDITION DE CHELLALA.

Par le bey d'Oran, Mohammed el-Kebir,

Le texte de ce récit, daté du mois de rebi 1er de l'année 1255 (mai 1839) est écrit par un homme peu habitué à transmettre la pensée, comme la plupart des Arabes. Le style est entièrement décousu : les phrases affectent toutes la même forme de construction; les remarques sont d'une naïveté primitive, et l'enchaînement des faits n'est pas très-rigoureux. L'orthographe, complètement négligée, vient ajouter les irrégularités les plus bizarres aux autres obstacles que le défaut de talent et d'instruction de l'écrivain apporte à l'intelligence de sa narration.

Néanmoins, l'habitude de ces altérations, si fréquentes dans la pratique usuelle de l'arabe, et un examen attentif, permettent de comprendre la pensée de l'auteur et de reproduire en notre langue un récit de quelqu'importance historique, et qui semble avoir été fait par un homme séjournant sur le lieu des événements, mais sans y avoir pris une part active, par prudence, sans doute; ce qui ne l'empêche pas d'appeler les récompenses divines sur les braves défenseurs de son pays, et de fulminer d'effroyables malédictions contre ceux qui se sont mis à l'écart.

Le vague résultant de l'incorrection du texte, m'a obligé à me renfermer dans les étroites limites d'une traduction presque littérale, pour ne pas attribuer à la pensée de l'auteur plus de portée ou d'extension qu'elle n'en a réellement.

L.-J. B.

Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et sur sa famille !

HISTOIRE DU BEY MOHAMMED,

Contenant le détail des combats qu'il eut à soutenir contre les habitants de la Chellala Dahrâniya (Chellala septentrionale). Que Dieu couvre de gloire la face de ceux qui y assistèrent ! Amen.

De temps immémorial, les habitants de la Chellala — Que Dieu fasse briller leurs visages de l'éclat de la gloire ! — reconnaissaient l'autorité du sultan du Maroc, l'un des nobles descen-

M. Hervin, après avoir été pendant quelques mois employé auxiliaire de la Bibliothèque d'Alger, se sentant attiré vers l'état militaire, avait contracté un engagement dans le 1er régiment de Zouaves. Blessé et fait prisonnier à l'affaire du Mamelon vert, devant Sébastopol, il avait été interné dans la ville d'Odessa, puis rendu à la paix. Passé plus tard dans le 1er régiment de Tirailleurs indigènes, il était arrivé promptement au grade de sous-officier, lorsqu'une mort prématurée vint l'arracher à une carrière qui était de son choix et pour laquelle il possédait des qualités spéciales.

M. Hervin, un des anciens et bons élèves du collége d'Alger, avait un goût marqué pour les études archéologiques : partout où ses devoirs militaires l'appelaient en Algérie il recueillait avec soin et intelligence tous les monuments de l'Afrique ancienne qui s'offraient à ses regards. Il n'y a pas bien longtemps que, dans cette *Revue*, nous avions occasion de le citer avec éloge, à propos des documents pleins d'intérêt qu'il avait communiqués sur les ruines de Sour Djouab, l'antique Rapidi.

Sa mort inattendue prive la Société d'un correspondant instruit et zélé.

AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS.

La *Revue africaine* remonte au mois d'octobre 1856 ; de sorte que chacun de ses volumes, composé de 6 numéros, paraissant de deux en deux mois, avait l'inconvénient de chevaucher sur deux années différentes. Pour obvier à cet inconvénient, la *Société historique algérienne* a décidé, dans sa dernière séance, que la publication des numéros de son journal serait calculée en 1860 de manière à faire concorder à partir de 1861, chaque volume avec une seule et même année. Par ces motifs les numéros 22, 23 et 24, qui complètent la quatrième année de la *Revue*, paraîtront en mai, août et novembre 1860. A partir du mois de janvier 1861, les cahiers seront, comme par le passé, publiés tous les deux mois. MM. les souscripteurs ne devront donc pas s'étonner du mode exceptionnel de publication adopté cette année et dont nous venons de faire connaître les motifs.

Pour tous les articles non signés.

Le président, A. BERBRUGGER.

Alger. — Typ. Bastide.

4e Année. N° 22. Mai 1860.

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

XII.

MOSQUÉE DU MÉCHOUAR.

Au nombre des monuments épigraphiques qui ont été déposés par nos soins au Musée de Tlemcen, se trouve un fût de colonne, mesurant 2 m. 18 en hauteur, et dont la circonférence égale 1 m. 52. La matière est un beau marbre-onyx veiné de rose; sur un des côtés de cette colonne, et dans sa partie supérieure, un cartouche, à figure d'écusson, sert d'encadrement à une inscription où l'on reconnaît le type andaloux un peu dégénéré. Les caractères gravés en relief sont assez frustes pour offrir, de prime-abord, quelques difficultés à la lecture. Cette inscription, composée en tout de seize lignes fort serrées, forme avec sa bordure, un petit tableau de 0 m. 38 de haut, sur 0 m. 28 de large. Nous l'avons lue de la manière suivante :

لا اله الا الله محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم تسليما كثيرا *

الواثق بالملك الرحمن الفقير الى الله يحيى بن عبد الله رحمه

الله بتاريخ خمسة وسبعين وتسعماية عام اشهد كاتبه بيده وهو عبد
الرحمن بن محمد بن فونزع انه صرف لهذا المسجد المبارك
دينار ذهبا ونصف في كل عام يمر عليه ياخذ العدد المذكور من
التربعة المتحملة على بندف واندوري كل ذلك لاجل الصلاة
على النبي صلى الله عليه وسلم دبر كل صلاة فمن بدل وغير فالله
حسيبه * وجه الله العظيم والله لا يضيع اجر من احسن عملا
بتاريخ عام ستة وسبعين وتسعة مايـــــــــــــــــــة

TRADUCTION.

« Il n'y a de Dieu que Dieu : Mohammed est son apôtre. Que Dieu répande sur lui sa grâce. et lui accorde la plénitude du salut !

« Celui qui espère en l'appui du Roi de la miséricorde, le pauvre devant Dieu, Yah'ya, fils d'Abdallah, —Dieu ait pitié de son âme — à la date de l'an neuf-cent-soixante-quinze (975), a pris à témoin l'écrivain de ses dernières volontés, qui est Abderrahman-ben-Mohammed-ben-Kounzâ, qu'il léguait (lui Yah'ya) à cette mosquée bénie, une rente annuelle d'un dinar et demi d'or ; ladite rente à prélever, en fin de chaque année, sur le prix de location de l'atelier de tisserand établi au premier étage du fondouk Ouandouri. Par ce legs, le donateur a en vue de participer aux indulgences attachées à la récitation de la prière en l'honneur du Prophète ; — sur lui soit la bénédiction de Dieu et le salut — laquelle se dit à l'issue de chaque prière légale. Quiconque viendrait à changer et simplement à altérer la destination de ce legs, aurait à en rendre compte à Dieu ; car il est institué dans le but de complaire à ce Dieu tout-puissant, *qui ne laisse pas périr la récompense de celui qui a accompli les meilleures œuvres.* (1).

« Ecrit à la date de l'année neuf-cent-soixante-seize. (976) »

(1) Cette citation est extraite du vingt-neuvième verset de la sourate XVIII du Koran.

Les deux millésimes hégiriens que nous lisons sur ce monument, nous reportent aux années 1567 et 1568 de l'ère chrétienne.

Pour bien saisir le sens de la pieuse donation que l'inscription consacre, il ne faut pas perdre de vue que, suivant les croyances musulmanes, il y a des indulgences d'un prix inestimable, attachées à la récitation en commun de la prière en l'honneur du fondateur de l'Islamisme, laquelle, selon les prescriptions du rituel, est répétée par l'Imam et par l'assistance trois fois de suite, à la fin de chacune des cinq prières quotidiennes. La formule de cette invocation religieuse est celle-ci :

اللهم صلى على سيدنا محمد وعلى آله وصحبه وسلـــــــــم

« O Dieu, répandez votre bénédiction sur notre-seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons, et accordez-lui le salut ! » — L'acte de dévotion qui porte un vrai croyant à prendre part à cette prière, est considéré comme une œuvre tellement méritoire, qu'elle lui vaut dix indulgences pour chaque fois qu'il la récite avec le recueillement nécessaire et en toute pureté d'intention. Donc, un musulman sincèrement attaché à ses devoirs religieux, qui, assistant aux cinq prières de chaque jour, y récite avec onction la triple invocation qui doit attirer sur son prophète la grâce divine, peut s'endormir, le soir, avec la consolante pensée qu'il n'a pas perdu sa journée : il a gagné cent-cinquante indulgences. Que, s'il continue de cheminer dans la vie avec la même ferveur de dévotion, il en recueille le fruit par quatre-mille-cinq-cents indulgences gagnées au bout de l'année ; et, à supposer qu'il vive de cette façon cinquante ans, persévérant dans l'accomplissement d'un devoir quotidien, si facile et si fructueux, il meurt en possession, tout compte fait, de deux-millions-sept-cent-mille indulgences. Voilà qui est clair. Ce dévot personnage, dont la vie a été si bien remplie, peut comparaître, en toute assurance, devant son souverain juge. Le passage si redouté du *Sirath*, ce pont fantastique jeté sur les abîmes de l'enfer, il le franchira d'un bond ; la *Djenna*, le jardin des délices, le reçoit sous ses ombrages frais ; il y devient *l'hôte de Dieu*, et le compagnon de ces *vierges pures*, mollement étendues au bord des ruisseaux de lait et de miel qui coulent éternellement. Oh, l'homme heureux et bien avisé ! Que de fautes n'a-t'il pas rachetées ! Car Dieu est souverainement miséricordieux, et cette parole du Koran est vraiment digne du divin Evangile :

« Quiconque a fait une bonne œuvre, en recevra la récompense » décuple : Celui, au contraire, qui a commis une mauvaise action, » n'en recevra qu'une punition équivalente. » (1) C'est comme corollaire de cette promesse solennelle, inscrite dans le livre qui sert de guide à leur foi, que les maîtres de la théologie musulmane ont établi que l'acte de dévotion qui reporte, plusieurs fois par jour, la pensée du fidèle sur le père de l'Islamisme, serait mis au premier rang de ces bonnes œuvres, de ces actes méritoires auxquels, de par la volonté divine, une récompense décuple est assurée. Telle est l'explication des dix indulgences attachées à chaque récitation de la formule religieuse que nous avons citée plus haut.

Le donateur, dont notre inscription a conservé le nom qui, sans cette circonstance, serait à jamais oublié, était, sans doute, consciencieusement pénétré de cet article de sa foi. Loin de nous la pensée que ce dernier acte de sa vie lui eût été inspiré par des remords tardifs, et par un douloureux retour sur des fautes passées! Non, nous aimons mieux nous représenter cet Yah'ya ben Abdallah comme un excellent homme, sincèrement religieux et attaché à ses devoirs sociaux, scrupuleux à l'excès, sévère pour lui-même, surtout au moment où la mort venait l'avertir qu'il avait à rendre compte de l'usage fait par lui des biens de ce monde. Il voulut, cet honnête homme, couronner par une dernière œuvre, méritoire aux yeux de Dieu, une vie qui avait été exemplaire. En s'associant, par de-là le tombeau, à un des actes accomplis journellement par les personnes chères qu'il laissait après lui, il lui sembla peut-être qu'il ne mourait pas tout entier : Il se mêlerait encore aux vivants, et sa mémoire ne s'éteindrait pas avec lui. Il laissait à sa mosquée de prédilection un legs modeste, car la rente d'un dinar et demi d'or équivalait à environ quinze francs de notre monnaie; mais l'intention en rehaussait le prix, et Dieu lui-même a dit, dans le Koran : « Que le riche proportionne ses largesses à son opulence, » et que celui qui n'a que le nécessaire, donne en proportion de » ses moyens. Dieu n'oblige personne à faire plus qu'il ne peut. — » Celui qui, mettant sa foi en Dieu, aura pratiqué le bien, trouvera » sa récompense auprès de son seigneur; la crainte ne l'atteindra » pas, et il sera exempt d'affliction. » (2).

(1) Voyez la Sourate VI, verset 161.
(2) Koran : Sourate II, verset 106; et Sourate LXV, verset 7.

Lorsque cet excellent bourgeois de Tlemcen, tout imbu qu'il était de ces belles maximes, prenait tant de soin, à son lit de mort, de se ménager un viatique efficace pour l'autre monde, et qu'il faisait graver sur le marbre la pieuse expression de ses dernières volontés, sa ville natale était en proie à mille déchirements, et c'est à peine si la puissance des Turcs, ses nouveaux maîtres, commençait à s'asseoir sur les ruines qu'elle avait amoncelées. Un lieutenant du rénégat calabrais, *Ali le Teigneux*, Pacha d'Alger, trônait au Méchouar, et ses janissaires insolents opprimaient le peuple. Quel spectacle navrant pour le moribond! Car il se souvenait, sans doute, de jours meilleurs, et, pour peu qu'il eût fourni une carrière ordinaire, il avait pu voir son pays florissant et prospère, et, dans sa jeunesse, l'éclat de la Cour des Sultans Zeïyanites avait encore frappé ses yeux. Il mourait, cependant, ce digne homme, plein de confiance dans l'avenir, ayant foi encore en la stabilité des institutions humaines, et croyant surtout à la perpétuité de la donation d'où il faisait dépendre le salut de son âme. Mais Tlemcen, quoique si fière de son surnom de la *bien gardée de Dieu*, qu'elle justifiait si peu, devait traverser bien d'autres vicissitudes, subir de bien plus violentes secousses, passer par des transformations plus extraordinaires encore. Quelles institutions eussent pu résister à ces changements successifs de destinées? après quelques années, la famille et les amis du donateur le suivaient dans le tombeau et dans l'oubli; puis, un beau jour, la donation elle-même s'éteignait, subissant le même sort que le fondouk ouandouri, à l'existence duquel elle était attachée : cet établissement a disparu, ne laissant pas même la trace de son nom dans la mémoire des Tlemcéniens. Mais le marbre est resté, dépositaire fidèle des pieuses intentions de ce musulman d'un autre âge, et il semble que la providence ait fait ce miracle, pour consacrer encore, après trois siècles, le souvenir d'un homme de bien. La Mosquée, en faveur de laquelle la donation avait été faite, subsiste également de nos jours, et elle a quelques droits à notre attention.

Cette Mosquée est celle qui s'élève dans l'intérieur de la citadelle du méchouar. Sa destination a changé : elle est devenue, depuis l'occupation française, un magasin-annexe de l'hôpital militaire. Elle a dû subir, en conséquence, une appropriation particulière, en rapport avec l'affectation nouvelle qui lui était donnée. Donc, il n'y faut pas chercher ce que nous ne pourrions plus y

trouver : tout ce qu'elle pouvait renfermer d'intéressant pour l'art, a disparu sous le marteau ou sous le badigeon. Seulement, une main secourable a sauvé du naufrage la colonne épigraphique, à laquelle le musée de Tlemcen a donné un asile qui sera désormais respecté. Mais si l'intérieur de cette Mosquée a perdu de son prix, il n'en est pas de même du minaret qui la couronne majestueusement, et qui est resté, jusqu'à présent, à l'abri de toute atteinte. Il constitue, à lui seul, un remarquable morceau d'architecture, et l'originalité de son ornementation le distingue de tous les autres édifices du même genre, qui se voient encore à Tlemcen. C'est un monument à part, où la décoration ordinaire des panneaux à colonnettes, émaillés de mosaïque, est remplacée par un système d'arcades engagées, de style ogival, et d'un port très léger. La construction entière est en briques, et n'a jamais été recouverte de ces couches successives de chaux, qui, formant empâtement à la longue, enlèvent au monument une partie de sa grâce, altèrent la finesse des contours, et détruisent l'éclat des ornements. Ici, toutes les parties sont intactes; l'édifice s'est maintenu dans un état parfait de conservation, et, n'était, dans sa teinte générale, l'empreinte toujours reconnaissable du temps, on le dirait nouvellement sorti des mains de l'architecte. Il a environ trente mètres d'élévation.

Nous n'hésitons pas à considérer cet édifice comme digne, par son caractère essentiellement original, d'être classé au nombre des monuments que l'administration, gardienne des trésors de l'art, doit conserver avec une vigilante sollicitude. Assez d'autres ont péri; sauvons, au moins, ceux qui restent. L'avenir tiendra compte au présent de tous les efforts qui auront été tentés dans ce but.

A la conservation du minaret de la mosquée du Méchouar, se rattache, non-seulement une question d'art, mais encore un certain intérêt historique, auquel nous ne devons pas rester indifférents. C'est une page d'histoire, et je sais gré à Ibn-Khaldoun de nous l'avoir conservée.

Cet historien raconte qu'en l'année 717 de l'hégire, (1317-18 de notre ère) le Sultan Abdelouadite Abou-Hammou-Mouça, 1er du nom, conduisit une expédition dans la partie orientale de ses états, où des chefs mécontents et ambitieux avaient levé l'étendard de la révolte. Il dut reprendre Médéa sur les rebelles, et il y établit un gouverneur nouveau; puis, comme il lui fallait des garanties pour l'avenir, il se fit donner des ôtages importants, pris dans

toutes les tribus arabes et berbères de la contrée. Rentré à Tlemcen, il considéra, en politique habile, chez qui l'expérience justifiait le soupçon, qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen de prévenir toute éventualité de soulèvement ultérieur, que de se faire lui-même le geôlier de tous ces jeunes-gens de grande tente, qu'il avait ramenés à sa suite : sous ses yeux et sous sa main ils seraient bien gardés. Il leur assigna donc pour demeure la citadelle même du Méchouar qui, selon la remarque de l'historien, *est aussi grande que bien des villes*. Les otages du Roi y étaient surveillés de très-près ; toutefois il leur permit de s'y construire des habitations particulières, de prendre femmes, *et d'élever une Mosquée, pour y célébrer la prière du vendredi*. Ce fut là, ajoute Ibn-Khaldoun, *une des prisons les plus extraordinaires*, *dont on ait jamais ouï parler* (1).

Voilà donc à quelles circonstances, au moins singulières, la Mosquée du Méchouar dut son origine. Les successeurs d'Abou-Hammou firent de cet édifice religieux, attenant à leur Palais, leur oratoire ordinaire. Les usurpateurs mérinides s'y prosternèrent, à leur tour, pour rendre grâces au Dieu des batailles, de les avoir fait triompher de leurs rivaux. Puis les hardis fondateurs de l'Odjak, Aroudj et Kheir-ed-din, vinrent humilier leur orgueil dans ce même sanctuaire, qui devint ensuite, et demeura, pendant trois siècles, un lieu de prières privilégié, exclusivement réservé aux Iouldaches casernés dans l'intérieur de la citadelle. Une tradition, qui s'est conservée à Tlemcen, rapporte que, dans les premiers temps de la conquête Ottomane, la Mosquée du méchouar fut, un jour, le théâtre d'une lutte acharnée et d'un horrible massacre, dans lequel cent des Turcs les plus valeureux, victimes de la trahison, tombèrent sous le yatagan des Arabes. Ceux-ci avaient rêvé de se défaire, d'un seul coup, de leurs oppresseurs. Le complot ayant été ourdi dans le plus grand secret, ils attendirent une occasion favorable pour pénétrer, en nombre, dans le Méchouar. Le jour de l'Aid es-Sghir, les conjurés envahirent la citadelle, sous prétexte d'aller faire leurs dévotions à la Mosquée, et c'est dans ce lieu qu'ils égorgèrent ceux de leurs ennemis, qui, sans armes comme sans défiance, s'y étaient mêlés à eux pour prier. Les Turcs,

(1) Histoire des Berbers, tome III de la traduction de M. le baron de Slane, pag. 396, 397.

étaient braves jusqu'à la férocité. On s'imagine aisément de quelles représailles ils usèrent envers ces traîtres, et combien de têtes tombèrent pour venger le sang répandu. Mais, mieux avisés pour l'avenir, les compagnons de l'Odjak interdirent l'accès de la Mosquée du Méchouar à tout ce qui n'était pas Turc, et, par excès de prudence, la porte même de la citadelle ne s'ouvrit plus, qu'à des heures déterminées, aux Arabes étrangers, lesquels voyaient toutes leurs démarches soigneusement épiées. Il est avéré que cette consigne sévère d'exclusion se maintint tant que les Turcs restèrent les maîtres. Quand ils eurent cessé de dominer, ce fut le tour de l'Emir el-Moumenin el-Hadj Abdelkader, de trôner en souverain dans cette même citadelle du Méchouar, dont la générosité française lui avait remis les clefs. Ce Marabout-Soldat venait, chaque jour, se recueillir et prier dans l'antique mosquée d'Abou-Hammou, et plus d'un Tlemcénien se souvient encore d'y avoir entendu retentir l'appel à la guerre sainte.

Ou nous nous trompons beaucoup, ou ces diverses particularités historiques ajoutent un intérêt de plus à la conservation d'un monument, que l'originalité de sa construction et ses cinq siècles et demi d'existence recommandent déjà si particulièrement aux sympathies des archéologues.

Un des panneaux de la façade orientale du minaret, contient une inscription, mais une inscription vraiment énigmatique, et que plusieurs trouveront d'autant plus curieuse, qu'elle échappe davantage aux moyens ordinaires d'interprétation. En ce qui nous touche, nous ne faisons nulle difficulté d'avouer, tout d'abord, que nous n'y avons rien compris. Nous ajouterons même qu'aucun des savants musulmans que nous avons consultés, n'y a vu plus clair que nous. Mais il se rencontrera, nous l'espérons, des hommes plus doctes et plus compétents qui, si ce travail imparfait leur tombe sous les yeux, tenteront avec une habileté supérieure et, partant, plus de succès, d'éclaircir ce mystère épigraphique. Nous nous bornerons donc à rapporter ici un texte, que nous nous sommes efforcé de copier avec la plus scrupuleuse exactitude.

Le panneau, dans l'encadrement duquel se trouve l'inscription dont il s'agit, forme un carré de deux mètres, quarante centimètres de côté. Les caractères, qui ont une dimension de cinq à six centimètres, appartiennent au genre andaloux : ils n'offrent qu'un faible relief, et sont enduits d'un émail bleu-tendre, qui se détache sur un fond émaillé de blanc. Ils ont été peu altérés par le temps, et le

vernis a conservé presque tout son éclat. Trois lignes composent l'inscription. Deux de ces lignes sont perpendiculaires, et occupent environ un tiers de chacune des deux bordures latérales du panneau; la troisième, qui se déroule horizontalement dans la bordure supérieure, remplit les deux tiers de sa longueur.

La première ligne, encadrée verticalement dans la bordure qui se trouve placée à droite de l'observateur, contient les caractères suivants, dont nous respectons fidèlement l'agencement :

الـهرو الافـال الـمرو الافـال الـمرو الا

La ligne horizontale supérieure, qui paraît se lier à la précédente, est coupée vers le milieu par un ornement émaillé de diverses couleurs en forme de trèfle. Elle offre l'assemblage de lettres que voici.

الـمرو الافـال والهرو الا * لمرو الافال والـهرو الافال و

*

الولى احمرحـرعملى ىلهى ىـلعلى اد الرحال ب

Enfin, la troisième ligne, qui peut être considérée comme la continuation de celle que nous venons de reproduire, est encadrée dans la bordure gauche du panneau, et fait face à la première, sur une longueur égale. Nous en donnons, ici, la reproduction aussi fidèle que possible :

الافال والمرو الافال والافال والـهرو الافال

Ce qui frappe, à première vue, dans cette inscription étrange, c'est la répétition à peu près constante des mêmes lettres, liées entre elles de façon à former des mots, ou, plus exactement, deux mots, qui ont une apparence identique : المرو الافال

La seconde moitié de la ligne supérieure fait, cependant, exception à cette remarque. Elle offre la réunion de huit mots qui diffèrent sensiblement entre eux, et il semble que ce soit là, le point capital du texte, le point sur lequel la divination doive concentrer principalement ses moyens d'action. Mais de quelles lettres s'agit-il, et de quels mots ? L'absence, évidemment préméditée, de tout point diacritique complique au plus haut degré la solution du pro-

blème. Mû par le désir de déchiffrer cette énigme, et d'y trouver un sens plausible, nous avons essayé de bien des combinaisons, mais sans pouvoir arriver à aucun résultat satisfaisant. Devions-nous chercher dans ces lignes mystérieuses des mots appartenant à la langue berbère? La supposition, en elle-même, n'avait rien d'invraisemblable; mais un simple examen de la forme de ces mots n'a pas tardé à nous convaincre qu'ils n'offraient, dans leur contexture, aucune analogie avec les vocables particuliers à cette langue, et dont la forme est aujourd'hui si connue. Est-ce un chronogramme plusieurs fois répété? La question est bientôt résolue négativement. Faut-il y voir plutôt un assemblage de signes cabalistiques, incompréhensibles pour les profanes, et dont quelques initiés seuls avaient la clé? Cette hypothèse n'est pas inadmissible. Doit-on enfin, chercher dans ces lignes, dont le sens aurait été voilé à dessein, quelque allusion aux événements, du temps et peut-être à la situation que le Sultan Abou-Hammou avait faite à ses nobles prisonniers, pour qui la Mosquée du méchouar avait été élevée? Quoi qu'il en soit de ces diverses suppositions, notre faiblesse nous fait un devoir de nous récuser, et nous laissons à des interprêtes plus habiles et plus heureux le soin de découvrir le dernier mot de cette énigme épigraphique.

A propos de l'intéressant monument qui nous occupe, le nom du Sultan Abou-Hammou-Mouça, 1er, son fondadeur, est revenu sous notre plume. Nous avons eu déjà l'occasion de parler avec éloges de ce digne petit-fils d'Yarmoracen, qui fut, sans contredit, un des plus illustres représentants de la famille royale des Beni-Abdelouad. (1). Quelques traits achèveront de le faire connaître.

Abou-Hammou-Mouça, deuxième fils d'Othman, succéda à son frère Abou-Zeyan-Mohammed, à la fin du mois de choual 707, (avril 1308.), une année environ après la levée du siège mémorable, pendant lequel il avait déployé une haute énergie. « Le nouveau Sultan, » raconte Ibn-Khaldoun, se distinguait par un esprit vif et tran» chant, et son caractère, aussi ferme qu'imposant, avait une teinte » d'âpreté que son humeur violente ne faisait qu'augmenter. Il » était, du reste, pétri d'intelligence et rempli de pénétration. De » tous les princes Zénatiens ce fut lui qui, le premier, introduisit le » cérémonial et l'étiquette de la royauté. Dans l'accomplissement

(1) Voir la *Revue Africaine*, livraisons des mois de février et juin 1859.

» de cette tâche, il usa d'une extrême sévérité envers les grands » de son Empire : leur opposant hardiment le bouclier de sa puis» sance, il les courba devant la majesté royale, et les façonna aux » usages qu'il voulait introduire (1). » Abou-Hammou avait de hautes visées politiques; il rêvait l'ordre et l'unité dans toutes les parties de ses états, dont la conquête, commencée par Yarmoracen et continuée par Othmân, était encore, à son avènement, chancelante et précaire. Il réussit en partie dans cette grande entreprise. Après avoir abaissé l'orgueil de ses rivaux et les avoir pliés à son joug, après avoir repoussé victorieusement les nouvelles tentatives des princes Mérinides, il tourna ses efforts contre les grandes tribus du centre et de l'est de ses états, qui s'habituaient difficilement à la perte de leur ancienne indépendance. Les Maghraoua et les Toudjin furent soumis de nouveau, et le gouvernement de leur territoire confié à des mains énergiques et dévouées. Alger assiégé et réduit par la famine, dut capituler, et les tribus de la Métidja firent, à son exemple, acte de vasselage. Il en fut de même de Médéa, de Miliana, de Cherchel, de Brechk, de Tenès et des places fortifiées de l'Ouanseris, qui, à la suite de plusieurs tentatives pour se soustraire à la suprématie des Beni-Abdelouad, trouvèrent enfin leur maître dans Abou-Hammou, et se virent réduites à reconnaître la suzeraineté de cet énergique guerrier, qui savait si bien vouloir et si bien se faire obéir. Abou-Hammou fut moins heureux, lorsqu'il tenta d'étendre la limite de ses possessions territoriales à l'est d'Alger. Comme tous les princes Abdelouadites qui avaient régné avant lui ou qui lui succédèrent, il convoitait ardemment la florissante ville de Bougie, dont la prise devait lui donner un pied dans les états Hafsides, et amener le démembrement de ce royaume rival du sien; mais il échoua dans son entreprise contre cette place maritime, alors une des plus fortes, des mieux peuplées et des plus riches de tout le Maghreb. Tels furent, à l'extérieur, les principaux événements qui signalèrent son règne de onze années. Il mourut en 718, dans le mois de djoumada premier, (juillet 1318) victime d'une intrigue de Palais, ourdie et dirigée par son propre fils, Abou-Tachfin. (1)

(1) Histoire des Berbers, tome III de la traduction. de M. le baron de Slane, page 384.

(2) Consulter, pour l'histoire du règne de ce prince, Ibn-Khaldoun, tome III de la traduction, de la page 384 à la page 401.

Abou-Hammou-Mouça ne se distinguait pas seulement par son esprit guerrier, et par les audacieuses combinaisons de sa politique. Tout en s'occupant d'affermir, au dedans comme au dehors de sa capitale, les bases de son autorité souveraine, il se montrait ami de la science et des arts, et faisait exécuter de grands travaux qui devaient contribuer à la sûreté et à l'embellissement du siège de son gouvernement. Il releva les murailles de Tlemcen, restaura les ouvrages de défense, fit déblayer les fossés, et pourvut la place de grands approvisionnements (1). Il fit renaître ainsi la confiance parmi ses sujets; il encouragea les relations commerciales avec diverses contrées maritimes de l'Europe; il entoura la royauté d'un éclat inconnu jusqu'à lui. En même temps, la bourgeoisie Tlemcénienne obtenait que ses privilèges et immunités fussent étendus.

L'administration des finances de l'Etat fut soumise à un contrôle régulier : les revenus du Trésor Royal s'accrurent, et les contribuables furent moins opprimés. Les troupes furent mieux payées, et astreintes à une discipline plus sévère. Ces sages mesures, qui attestaient un esprit organisateur et fécond en ressources, commendaient le respect et l'estime, et elles ajoutaient au prestige de la royauté. Aussi, Abou-Hammou est-il un des rares Sultans Tlemcéniens dont la mémoire soit restée populaire. Parmi les monuments publics auxquels ce prince attacha son nom, l'histoire, d'accord avec la tradition, mentionne une partie de l'enceinte fortifiée de Tlemcen, le palais du Méchouar, qu'il embellit au-delà de ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, et dont il accrut de beaucoup les dépendances; la medressa et la mosquée des fils de l'Imam, dont nous avons entretenu le lecteur dans un précédent chapitre, et, enfin, la mosquée du Méchouar, objet du présent article. Ces deux derniers monuments, seuls, sont encore debout, pour témoigner de la splendeur de ce règne. Il convient que nous acceptions ce legs fait par le passé, et, qu'héritiers fidèles et intelligents, nous ne le laissions pas périr entre nos mains.

---

(1) Cons. l'histoire des Beni-Zeiyan, par Mohammed et-Tenessi ; traduction de M. l'abbé Barges, page 38.

XIII.

TOMBEAU DE L'OUALI SIDI-BOUDJEMA.

Il y a marabouts et marabouts : c'est un axiome incontestable. Après avoir salué dans Sidi-Boumedin le marabout mystique, l'homme de doctrine, le chef de secte influent et l'éloquent apôtre du soufisme, nous avons reconnu dans Sidi-Essenouci, sous l'aspect vénérable du marabout austère et convaincu, l'homme de science profond et modeste, fuyant le monde pour l'étude solitaire et recueillie, et léguant à la postérité un nom honoré par des œuvres solides. Dans Sidi-Haloui, nous avons démasqué le marabout charlatan, le comédien exploitant la crédulité de la multitude, et se faisant décerner, par la sottise, un brevet de sainteté. Voici maintenant un autre type non moins curieux à étudier : c'est celui du marabout imbécile. Il serait difficile, en effet, de caractériser autrement Sidi-Boudjemâ, qui, tout de suite, nous remet en mémoire ces vers du poète le plus humoriste de notre temps:

« C'est le point capital du Mahométanisme *(sic)*
» De mettre le bonheur dans la stupidité. »

Il était né, ce Sidi-Boudjemâ, dans les montagnes des Trara, et appartenait à la fraction des Metaghra. Son origine était des plus humbles, et, dans sa jeunesse, il faisait paître les chèvres de la tribu. Un jour, il eut une vision, et il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui criait d'abandonner son pays, pour poursuivre ailleurs d'autres destinées. Lesquelles ? Il ne lui importait guère : la voix surnaturelle avait parlé, il fallait obéir. Le jeune pâtre dit donc adieu à ses montagnes, — l'ingrat ! — et, couvert de ses guenilles, sa houlette à la main, il se mit à marcher, ne sachant pas où il allait; mais il marcha tant et si bien, qu'il arriva enfin devant une grande ville, dont l'aspect monumental le saisit d'admiration, lui, l'enfant du gourbi, le pauvre orphelin du dachera. Alors, la voix intérieure se fit entendre de nouveau, et il comprit qu'il avait atteint le terme de son voyage, que c'était là qu'il devait s'arrêter. Il s'arrêta, en effet, devant *Bab-el-Guechout*, la porte occidentale

de Tlemcen. Il n'eut pas même la curiosité de pénétrer dans la grande capitale : son sort était fixé; la place où il devait vivre désormais, il l'avait trouvée. Il roula une grosse pierre du chemin, et s'assit dessus, attendant le reste de la providence. Il est certain que la providence ne l'abandonna pas. Quelques passants l'ayant interrogé, il leur raconta naïvement son histoire; on s'intéressa à lui, on lui apporta des vêtements et du pain. Au bout de quelques jours, il n'était bruit, dans la ville, que de sa merveilleuse aventure. Ce fut à qui s'empresserait auprès du jeune étranger; les cœurs charitables s'émurent, les âmes dévotes s'exaltèrent; Boudjemâ, le chevrier, devint pour ces bonnes gens *l'Hôte de Dieu,* et c'était faire œuvre méritoire que de pourvoir largement à ses besoins, même à ses fantaisies. Tout lui arriva donc en abondance, et il fut servi à souhait. On lui donna tant et tant, qu'il put donner à son tour, et qu'il se mit à faire des largesses, à plus pauvre que lui, de tout son superflu. Ce trait acheva sa fortune, car on commença à se dire qu'il pouvait bien y avoir l'étoffe d'un Ouali sous ces humbles dehors de la misère. Ce qui convainquit bientôt tout le monde de la mission surnaturelle dont Dieu avait chargé le pâtre des Trara, c'est qu'il se voua de toute son âme à la prière, que ses mains ne quittaient plus le chapelet béni aux quatre-vingt-dix-neuf grains, et que ses lèvres ne cessaient de murmurer les louanges du Seigneur. Il devenait dès-lors évident qu'il était en communication directe avec le ciel. Les plus clairvoyants s'aperçurent, d'ailleurs, qu'il jouissait du don de seconde vue, et que, quand il le voulait bien, il faisait des miracles. On se racontait, entre autres preuves de la puissance divinatrice dont il était doué, qu'il lui arrivait parfois d'arrêter le premier passant venu, de lui souhaiter le bonjour et d'ajouter en riant : « Par Dieu, vous avez l'air d'un » brave homme, et je veux aller, ce soir, à l'heure d'el-eûcha, » souper chez vous ! » La personne ainsi interpellée, lui répondait ordinairement, avec courtoisie, que c'était beaucoup d'honneur pour sa maison, et qu'elle serait enchantée de recevoir un tel hôte. On se quittait là-dessus. Mais en continuant sa route, le passant se disait, à part-soi, que, sans doute, Boudjemâ voulait rire, et qu'il serait bien extraordinaire que, ne l'ayant jamais vu de sa vie, ne sachant ni son nom ni sa demeure, il pût être exact au rendez-vous. Notre homme vaquait donc à ses affaires, sans plus de souci de son colloque du matin. Mais qu'on se figure son étonnement, lorsque rentrant, le soir, au logis, il trouvait, devant sa porte ou

dans son vestibule, Boudjemâ, le visage souriant, attendant, à l'heure dite, qu'il plût au maître de la maison de l'introduire pour prendre part au repas ! N'était-ce pas là le fait d'un être doué d'une intuition surnaturelle ? Il n'y avait pas à en douter; il fallait se rendre à l'évidence, et saluer, dans cette créature privilégiée, la mystérieuse vertu qui lui donnait la pénétration des choses cachées. Ces faits, et d'autres non moins probants, grandirent au plus haut point la réputation de Boudjemâ. Il n'y eut plus de doute sur sa mission; on s'accorda à le considérer comme un des élus de Dieu, et la voix publique lui décerna le titre d'Ouali. Il devint, dès lors, pour tout le monde *Sidi-Boudjemâ.*

« Puisque Sid, en leur langue, est autant que Seigneur. »

Le Sultan régnant le prit en grande estime et affection, et il suffisait, quand on avait une grâce à lui demander, de s'autoriser du nom du Saint-Homme, pour être sûr de n'être pas éconduit. Sidi-Boudjemâ vécut ainsi de longs jours, quittant rarement son siège de pierre, ne changeant ses haillons que lorsqu'ils tombaient en lambeaux; laissant croître sa barbe et ses cheveux; parlant peu, priant beaucoup, jeûnant sans cesse, et faisant toujours une juste part aux pauvres dans les libéralités qu'il recevait des riches. Plusieurs générations admirèrent sa sainteté. On ne précise pas l'époque où il vécut, mais on s'accorde généralement à croire que c'était dans la première moitié du huitième siècle de l'hégire, entre les deux sièges de Tlemcen.

Telle est la légende de ce Sidi-Boudjemâ, que l'auteur du Bostan considère comme un des plus grands Oualis qui aient jamais existé, et que, dans son langage complaisant pour tous ses héros, il appelle *le Vertueux, le Sage, le Bienfaisant, le Pieux, l'Elite des hommes voués au service de Dieu* :

كـــان من اكابر الاولياء الولي الصالح الناصح المحسن التقي
نخبة العابديـــــــــــــن

Sa mort fut un deuil public. On l'enterra à la place même qu'il avait tant affectionnée de son vivant, et où il rendit le dernier soupir : c'était à une petite distance de la porte El-Guechout, dont on avait fini par le considérer comme le gardien tutélaire. Dans la suite, il s'établit un marché hebdomadaire dans la plaine qui avoi-

sine le tombeau du saint, et où s'élève l'élégante Kobba de Baba-Safir. On venait de fort loin à ce marché, avec l'espoir d'y réaliser de beaux profits, car on assurait que Sidi-Boudjemâ l'avait pris sous sa protection : ce qui explique le surnom de *Moul'-es-Souk* (مول السوق) que lui donnent certaines chansons populaires. Le marché de Sidi-Boudjemâ se tenait le mardi ; il a subsisté jusqu'à l'époque de l'occupation française.

Sur la route qui conduit de Tlemcen à El Mansoura, à cent pas environ de la porte de Fez, qui a remplacé aujourd'hui l'antique Bab-el-Guechout, on voit le petit monument élevé à la mémoire du saint Marabout. Ce n'est pas un édifice de luxe, tant s'en faut ; il n'y a rien de grandiose dans son architecture, que ne rehausse aucun ornement ni au-dedans ni au-dehors. C'est un tombeau simple comme l'homme dont les restes y sont déposés. Une petite cour carrée et à ciel ouvert, fermée par un mur blanchi à la chaux, avec une porte en ogive qui ne manque pas d'un certain cachet d'élégance : voilà tout le mausolée. Mais le site est charmant. Une treille séculaire ombrage les abords du modeste sanctuaire ; un ruisseau d'eau vive coule auprès, et, tout à l'entour, de riches vergers, pleins d'ombre et de fraîcheur, étalent leur luxuriante végétation à perte de vue.

Malgré les cinq siècles et plus qui nous séparent de l'époque où le bonhomme Boudjemâ rendit son âme à Dieu, la dévotion pour ce saint personnage ne s'est pas éteinte, ni même ralentie. Chaque vendredi ramène de nombreux visiteurs dans la petite enceinte où il est enterré. Femmes et enfants s'accroupissent en cercle autour de la pierre de son tombeau, — peut-être la même pierre qui lui avait servi de siége, pendant tant d'années de sa vie. — et y déposent force cierges de cire blanche, verte ou rose, et y brûlent à l'envi le benjoin et l'encens. Grand saint, sois-leur favorable ! Ils sont aussi naïfs que tu le fus toi-même, et vous devez vous comprendre à merveille ! Pauvres créatures ! Et nous prétendons (cela se dit, du moins), à vous civiliser. Soins perdus, peine inutile, tant qu'un Sidi-Boudjemâ et autres oualis de même force seront vos oracles ! On ne progresse guère à cette école là !

Au risque d'effaroucher ce groupe de dévotes babillardes, qui se voilent la face à notre approche, nous pénétrons, d'un pas résolu dans le sanctuaire réservé, car nous y avons aperçu une inscription encastrée dans le mur qui est à droite de la porte, et ce texte épigraphique a nécessairement sa place marquée dans notre travail. Nous

en prenons une copie, pour la soumettre au lecteur bienveillant de cette Revue, après avoir préalablement constaté que l'inscription sculptée sur une pierre de grès, est quelque peu endommagée ; qu'elle offre deux ou trois mots frustes, mais faciles à restituer ; enfin, qu'elle accuse un ciseau peu habile et une connaissance incomplète de l'orthographe. Nous la reproduisons avec ses imperfections :

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا محمد وءاله وصحبه
حبس السيد محمد * على الشيخ الولي الصالح سيد بجمعة *
الله علينا من ذالك النصو الواحد شايعا من جميع الروض
المسمى برحات الريح مع جميع ما اشتمل عليه حبسا ابديا
الى ان يرث الله الارض ومن عليها وهو خير الوارثين فمن بدل
وغير فالله حسيبه وكان هذا التحبيس اوايل رمضان عام ستة
عشر والـــــــــــــــــــــــــــــــــــف

TRADUCTION :

« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, qu'il daigne répandre sa bénédiction sur Notre-Seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons !

» Le Sid-Mohammed..... a constitué Habous en faveur du cheikh, l'ami de Dieu, le vertueux Sidi-Boudjemâ

« — Que (la grâce) de Dieu descende sur nous (par son intercession) ! —

« Une moitié indivise de la totalité du jardin dit *du Moulin-à-Vent*, avec la moitié de tout ce qu'il contient : Habous perpétuel, qui doit durer jusqu'à ce que *Dieu hérite de la terre et de tout ce qui est dessus* (1) ; et certes, c'est lui qui est le meilleur des héritiers. Quiconque viendrait à changer et simplement à altérer l'essence de cette donation aurait à en rendre compte à Dieu. Elle a été faite dans les premiers jours de Ramadhan de l'année mil seize (1016). »

Cette date correspond à la fin de décembre de l'an 1607 de notre ère. L'histoire de Tlemcen ne fait mention d'aucun évènement im-

(1) Koran : Sourate XIX, vers. 41.

portant, qui se rattache à ces premières années du dix-septième siècle. Les Turcs y avaient assis définitivement leur domination, et l'ancienne capitale des Beni-Zeiyan marchait de plus en plus rapidement vers sa décadence.

La propriété, connue encore aujourd'hui sous le nom de *Jardin du Moulin-à-Vent*, avait été ainsi appelée, dans l'origine, à cause du moulin construit dans son voisinage, par ordre du sultan Merinide Abou-Yakoub-Youçof, durant le premier siége de Tlemcen. Elle a eu le sort de tous les biens Habous. Depuis notre occupation, elle a fait retour au domaine de l'Etat, et elle se trouve aujourd'hui partagée entre plusieurs colons français. Voilà un changement que le donateur était loin de prévoir, lorsqu'il faisait si bien ses réserves. Mais le tombeau de Sidi-Boudjemâ, dépossédé de ses anciens revenus, est riche d'aumônes : il continue d'être entretenu avec soin, grâce aux largesses dont il est l'objet de la part des fidèles.

Ch. Brosselard.

(*La suite à la prochaine livraison*)



LES ÉVÊQUES DE MAROC

SOUS LES DERNIERS ALMOHADES ET LES BENI-MERIN.

(Voir les nos 13, 12, 9, et 8 de la *Revue africaine*).

SÉRIE DES ÉVÊQUES DE MAROC

II. — Lupus, *deuxième évêque de Maroc* (suite).

Le pape Innocent IV avait conféré à l'évêque de Maroc, Lupus, la juridiction sur l'Afrique septentrionale qui relevait autrefois du siége de Carthage. Lupus ne gouvernait pas seulement les chrétiens renfermés dans les Etats directement administrés par les Almohades, mais encore ceux qui, habitant l'Ifrikia, dépendaient immédiatement des Hafsides. Aussi, non content de recommander cet évêque à la protection du roi des Marocains, Es-Saïd, le pape écrit, dans le même but, au prince Hafside de Tunis qui avait rompu les liens de vassalité entre Tunis et Maroc. La lettre d'Innocent est adressée simplement *Illustri regi Tuneti*, et, de plus, elle porte en suscription ou en forme d'épigraphe : *Deum timere et diligere* ; c'est peut-être une imitation de la formule musulmane : *Au nom de Dieu clément et miséricordieux*. Le nom qui manque à l'adresse est le nom d'Abou-Zekeria. Ce prince luttait alors contre Es-Saïd ; les côtes d'Andalousie et celles du Maroc commençaient à saluer son étendard ; Ceuta et Tanger l'avaient reconnu. On conçoit donc la nécessité où se trouvait le Souverain-Pontife d'écrire au Hafside en même temps qu'à l'Almohade ; et les succès du premier nous expliquent pourquoi, en promettant à Es-Saïd de le secourir contre ses ennemis, s'il se fait chrétien, le pape s'abstient pourtant de désigner en particulier le roi de Tunis plutôt que les Beni-Merin. Il fallait autant que possible ne pas s'exposer à compromettre les intérêts des chrétiens ni en Ifrikia ni au Magreb.

« Nous avons appris, écrit le pape à l'émir Abou-Zekeria, qu'un certain nombre de chrétiens subsistent sous le sceptre de votre glorieuse puissance, et que beaucoup sont attirés dans

Les conclusions de ces hommes éminents, membres de sociétés si illustres, les soins qu'ils ont apportés à constater la nature du terrain et son état vierge, leurs investigations approfondies, leur scrupuleuse exactitude qui a été jusqu'à faire photographier la coupe et les gisements où se trouvaient les haches, et à n'admettre pour preuve que celles qu'ils découvraient eux-mêmes et retiraient de leurs propres mains du banc et de la gangue diluvienne, doivent convaincre les plus incrédules.

A M. Boucher de Perthes reste donc l'honneur d'avoir, en 1838, dit, le premier, qu'à défaut d'ossements humains, des ouvrages d'hommes contemporains du déluge devaient exister dans des bancs de diluvium, et, après de nombreuses recherches, d'avoir prouvé que sa théorie était une vérité. Vérité que le docteur Rigollot, membre correspondant de l'Institut, a confirmée en 1854, par sa brochure intitulée : *Des instruments en silex trouvés à St-Acheul*, et qui vient de l'être d'une manière plus authentique encore par les savants géologues anglais dont nous venons de citer les noms, auxquels il faut ajouter celui du célèbre paléontologue Falconer, vice-président de la Société géologique de Londres, qui, dès 1858, s'était rendu à Abbeville et y avait étudié avec une attention spéciale, la riche collection de M. Boucher de Perthes, et celui de M. John Evans, membre de la Société des Antiquaires de Londres, de celle de Géologie, etc., auteur de divers mémoires sur l'archéologie et la numismatique, dans une lettre duquel, adressée d'Angleterre à notre président, nous lisons : « J'étais présent à la séance de la Société Royale quand M. Prestwich a lu son rapport sur les haches en pierre provenant du diluvium, et j'ai ajouté mon témoignage au sien. »

Après avoir parlé de la hache que son collègue vient de découvrir dans le diluvium en Suffolk, M. Evans, qui avait accompagné M. Prestwich dans son premier voyage à Abbeville et l'avait assisté dans ses fouilles et ses vérifications, dit : « Je suis convaincu qu'on trouvera de ces instruments en silex dans beaucoup d'autres localités, si les recherches y sont convenablement dirigées (1). »

Pour tous les articles de la Chronique non signés,

A. Berbrugger

(1) Nous engageons nos correspondants à prendre note de cette observation et à répéter ici, lorsque l'occasion s'en présentera, les recherches qui ont eu des résultats si remarquables en France et en Angleterre. Des investigations de ce genre viennent de produire, tout récemment, des découvertes analogues, dans une sablonnière de Paris. — N. de la R.

4e Année. N° 23. Août 1860.

Revue africaine

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

XI. (*Suite*).

MOSQUÉE ET TOMBEAU DE SIDI EL-H'ALOUI (1).

Le tombeau consacré à la mémoire de l'ouali Sidi-el-H'aloui est un monument simple et modeste. Il s'élève sur un tertre couronné de verdure et parsemé de tombes solitaires ; un caroubier séculaire l'abrite sous son feuillage sombre. A l'intérieur, rien de piquant pour notre curiosité. Une pierre tumulaire, grossièrement taillée, indique seule la place où le corps du saint repose dans le calme éternel. Chaque jour, de pieuses femmes viennent s'y agenouiller et déposer dans cette retraite silencieuse leurs modestes offrandes. Il n'y a plus ni cénotaphe ni bannières. Toute trace d'inscription a disparu.

Mais encore quelques pas en avant : descendons la pente raide

(1) Cet article termine le paragraphe XI du travail de M. Brosselard (v. n° 21), sur l'épigraphie arabe de Tlemcen. C'est par erreur qu'il n'a pas été mis à sa place. — N. de la R.

de la colline, et voici un véritable monument qui s'offre à nos yeux, édifice gracieux et plein d'élégance : on dirait la mosquée de Sidi-Boumedin transportée là comme par enchantement. Ne sont-ce pas et la même disposition architecturale, et les mêmes proportions, et le même dessin? On pourrait s'y méprendre, tant la ressemblance est frappante!

Cette mosquée — car c'est une mosquée aussi — est celle qui fut élevée en l'honneur de l'ouali Sidi-el-H'aloui, et qui est placée sous son invocation. Le portail affecte la même disposition que celui de la mosquée d'El-Eubbad; mais il est construit dans des proportions moins grandioses : sa hauteur ne dépasse pas huit mètres environ. Les arabesques, émaillées aux vives couleurs, chatoient au soleil : l'œil a de la peine à en supporter l'éclat. Une arcade demi-ogivale, d'un caractère bien accentué, constitue l'entrée principale, qui a un aspect monumental. Dans la frise, court une inscription en caractères du type andalou, formée au moyen d'émaux de diverses couleurs habilement combinées, et dont l'heureux agencement rappelle les belles mosaïques romaines. Cette inscription était précieuse à recueillir, et le lecteur nous saura gré sans doute de la lui mettre sous les yeux. La voici, telle que nous l'avons relevée :

الحمد لله وحده * امر بتشييد هذا الجامع المبارك مولانا
السلطان   ابن مولانا السلطان ابي الحسن على ابن مولانا
السلطان ابي   عثمان ابن مولانا ابي يوسف يعقوب بن
عبد الحق ايد الله نصره عام اربع وخمسين وسبع مايــــة

TRADUCTION :

« Louange à Dieu unique!
» Celui qui a fait élever cette mosquée bénie est notre maître
» le sultan   fils de notre maître le sultan Abou-l-H'acen-
» Ali, fils de notre maître le sultan Abou   Othman, fils
» de notre maître Abou-Youçof-Yak'oub-ben-Abd-el-H'ack. Que
» Dieu fortifie son bras victorieux! — Année sept cent cinquante-
» quatre (754). »

On remarquera que cette inscription a souffert, en deux endroits, des outrages du temps : le nom du sultan fondateur et le surnom de son aïeul ont entièrement disparu, par suite de l'écaillement des émaux; mais, heureusement, la restitution ne peut nous causer nul embarras, grâces au soin minutieux avec lequel la filiation se trouve établie. Au surplus, une autre inscription, que nous citerons tout-à-l'heure, nous viendrait en aide, au besoin; elle nous donnera le nom dont nous regrettons l'absence dans celle-ci.

La disposition intérieure du monument est identiquement la même que celle de la mosquée de Sidi-Boumedin; mais il s'en faut de beaucoup que l'ornementation se soit conservée aussi intacte.

Une restauration inintelligente, et digne de l'édilité turque, exécutée à une époque qui ne paraît pas très-éloignée de nous, a eu pour résultat de couvrir d'une épaisse couche de plâtre et de badigeon une partie des arcades qui étaient auparavant revêtues d'une décoration d'arabesques du meilleur goût : nous en jugeons ainsi par ce qui reste. Les rares parties du monument qui ont échappé à ce vandalisme, sont d'une beauté très remarquable. Les plafonds en bois de cèdre sculpté méritent notamment une mention spéciale, et se recommandent, par le fini et la délicatesse du travail, à l'attention des artistes. Les arcades ont un rare cachet d'élégance : ce n'est déjà plus le plein-cintre, et ce n'est pas encore l'ogive; on dirait une sorte de compromis ingénieux entre ces deux genres si caractérisés d'architecture. L'ensemble est d'un effet bien réussi. Ces arcades ont encore cela de particulier, qu'elles reposent en partie sur des pilastres, et en partie sur des colonnes. Celles-ci sont d'un beau marbre translucide, veiné de rose; elles forment les points d'appui des deux travées médiales. Leur hauteur, y compris le chapiteau, est de deux mètres; elles sont au nombre de huit. Ce que nous avons déjà dit ailleurs des chapiteaux recueillis dans les ruines d'El-Mansoura, est de tout point applicable à ceux dont nous parlons ici. Leur forme, aussi bien que leurs ornements sont identiques, à ce point qu'on les dirait sculptés par le même ciseau, et cette supposition n'est pas tout-à-fait gratuite. En effet, après avoir fait nettoyer ces colonnes, et les avoir débarrassées des couches de chaux superposées qui les défiguraient depuis un temps immémorial, nous avons découvert, au-dessous des chapiteaux des deux premières colonnes, situées en avant du meh'rab, dans la travée du milieu, une petite inscription, une ligne de caractères maugrebins d'en-

viron quatre à cinq milimètres, gravés en creux, mais sans beaucoup d'art. En voici la reproduction textuelle :

* صنعها احمد بن محمد اللمطى
في شهر يا من سنة ذ مـــز

Nous traduisons ainsi :

« Fait par Ahmed, fils de Mohammed, de la tribu des Lamta, » dans le mois IA, de l'année D', M, Z. »

Ce chronogramme s'explique ainsi : — Onzième mois de l'année 747. — Or, nous le savons, la mosquée de Sidi-El-H'aloui ne fut bâtie qu'en 754 : il y avait donc sept ans que ces colonnes étaient taillées, et attendaient une destination. Peut-être la volonté royale d'Abou-'l-H'acen se proposait-elle de les employer à l'embellissement de son palais d'El-Mansoura, élevé, nous nous rappelons cette date, en 745. Les révolutions, qui furent si fatales à la puissance de ce prince, purent le détourner du projet d'agrandir sa résidence favorite, et son successeur aurait utilisé ensuite, dans un autre but, des matériaux qui se trouvaient sous sa main. Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable, et celle qui attribuerait au ciseau du même sculpteur l'œuvre d'El-Mansoura et l'œuvre de la mosquée de Sidi-el-H'aloui, ne serait pas davantage dénuée de fondement. Quoi qu'il en soit, ce point n'a pas une importance telle, qu'il faille s'y arrêter plus longtemps. Reconnaissons seulement que l'artiste Lamti fut bien inspiré de graver son nom sur ce marbre que le temps devait respecter et qui éveillerait un jour, dans la postérité, la curiosité de ceux qui cherchent des jouissances intellectuelles dans l'étude du passé. Qui l'eût dit, ô Lamti, qu'après cinq siècles écoulés, et quand les Tiens auraient oublié ton nom, un Chrétien viendrait le remettre en lumière? C'est un hasard de ta destinée et de la mienne, et je bénis ce hasard. On apprendra une fois de plus, par ton exemple, que l'art est de tous les temps, de tous les pays, qu'il n'y a pas de race deshéritée. Le sculpteur berber aura sa place marquée dans l'histoire (1) !

(1) Sur la tribu berbère des Lamta, son origine et son histoire, cons. Ibn-Khaldoun, tom. I de la trad., p. 169, 178, 275, et tom. II, p. 65 et passim.

Nous aurons à peu près complété la description de la mosquée de Sidi-El-H'aloui, lorsque nous aurons dit que le minaret passe pour un morceau d'architecture remarquable ; que ses revêtements de mosaïque et ses panneaux, émaillés de trèfles ou de fleurs-de-lis, accusent un art consommé et un goût très pur ; que l'on monte sans fatigue jusqu'à la lanterne qui le couronne, par un escalier de quatre-vingt-neuf marches ; et que du sommet de cette tour monumentale, l'œil peut se délecter dans la contemplation d'un ravissant panorama (1). Il nous suffira enfin d'ajouter, pour ne rien oublier, que l'administration française a fait exécuter, il y a quatre ans, dans ce monument, que l'on peut considérer à bon droit comme historique, des travaux de restauration qui assurent sa conservation indéfinie.

Ces travaux, dirigés par le service des bâtiments civils avec son habilité ordinaire, ont eu un résultat très appréciable. En premier lieu, l'édifice a été mis désormais à l'abri des dégradations que l'humidité provenant des terres auxquelles il était adossé, y entretenait d'une manière permanente depuis des siècles. Ensuite, — et voici pour l'art, — on a fait justice des grossiers aménagements exécutés aux époques antérieures ; les belles arabesques qui subsistaient encore intactes sous le badigeon ont revu le jour, et, avec la lumière, tout leur éclat primitif leur a été rendu.

Nous devons à cette intelligente restauration la découverte de

(1) L'*Algérie photographiée*, de M. Moulin (Paris, 1858), contient une vue très-heureusement réussie du monument que nous avons essayé de décrire. Quel champ vaste, ouvert à l'inspiration de l'artiste, que Tlemcen et la magnifique campagne qui l'entoure! Pourquoi si peu de peintres et de dessinateurs de profession se décident-ils à y venir chercher des sujets de tableaux? Jusqu'à présent, c'est dans quelques albums particuliers, ouverts seulement à des intimes, que l'on peut trouver une image fidèle, reproduite par l'art, de ces belles scènes de la nature et de tant de monuments si dignes d'être appréciés. Nous avons déjà cité le remarquable album de M. Clérambault. Un autre amateur d'un bien rare talent, M. Vivien, ancien juge de paix de Tlemcen, aujourd'hui juge d'instruction à Alger, a reproduit dans une précieuse collection de dessins, dont il est l'auteur, les vues les plus pittoresques et les monuments les plus curieux de ce point de l'Algérie, pivilégié entre tous. La mosquée de Sidi-el-H'aloui n'a pas été oubliée par ce crayon si fin, si exact, si délicat. Nous exprimons de nouveau le regret de voir tant de charmantes œuvres perdues pour le public artiste.

deux inscriptions que nous allons rapporter. Le portique élégant du Meh'rab repose sur deux colonnes de marbre engagées, que couronnent des chapiteaux de style byzantin, taillés dans des proportions d'une exquise délicatesse. Chacun de ces chapiteaux porte, à sa base, une ligne de caractères andalous, ayant de deux à trois centimètres, et gravés en relief avec une netteté et une finesse rares. Non-seulement la lecture de ces deux inscriptions était impossible, mais, les soupçonner même n'était pas chose facile, avant que le ciseau, manié par une main sûre et habile, les eût dégagées de toute matière obstruante. Ce résultat a été très heureusement obtenu. Aujourd'hui, l'archéologue arabisant peut lire, sans difficulté sérieuse, le texte épigraphique qui suit :

1. Chapiteau de droite :

جامع ضريح الشيخ الولي الرضى الحلوي
رحمت الله عليه

« Mosquée consacrée à la mémoire du cheikh aimé de Dieu, et l'élu de sa grâce, El-H'aloui, que la miséricorde divine soit avec lui ! »

2. — Chapiteau de gauche :

* امر ببناء هذا الجامع * المبارك عبد الله المتوكل على
الله فارس * امير المومنين

« L'ordre d'édifier cette mosquée bénie est émané du serviteur de Dieu, celui qui met sa confiance dans le Très-Haut, Farès, prince des croyants. »

Farès, tel était le nom du fils et successeur d'Abou-'l-H'acen-Ali, du sultan merinide, qui occupait le trône des deux Maghrebs, en l'année de l'hégire 754 (de J.-C, 1353). Ce prince, dont nous avons déjà parlé incidemment dans un de nos précédents articles (1), a été fort exalté par la plupart de ses historiens. Le biographe, au-

(1) Voir la *Revue africaine*, livr. du mois d'avril 1859.

teur de l'ouvrage intitulé : روضة النسرين في دولة بني مرين a écrit sur lui la notice suivante :

« Farès, fils d'Ali, surnommé Baba-Einan, et décoré du titre d'El-Metouwekkel-al'Allah, avait eu pour mère une chrétienne d'origine, nommée Chems-ed-D'oh'a. Il s'empara du pouvoir royal, à Tlemcen, du vivant même de son père, un mardi de Rebiâ 1er, de l'année 749. Il mourut étranglé des mains de son ministre El-H'acen-ben-Amer-el-Foudoudi, le samedi 28 de Dou-el-h'idja 759 ; il avait alors trente ans, car il était né à Fez, la ville Blanche (Medinet-el-Bid'a), le 12 Rebiâ 1er, de l'année 729. Son corps fut inhumé dans la grande mosquée de cette ville ; il avait régné neuf ans et neuf mois. Voici son portrait : il était de haute stature, dépassant de toute la tête les plus grands d'entre ses hommes d'armes. Il avait le teint d'une blancheur éclatante, le nez aquilin, l'œil grand et ouvert, la voix retentissante. Il parlait avec une extrême volubilité et bégayait quelquefois, au point d'être difficilement compris des personnes à qui il s'adressait. Ses sourcils noirs et bien arqués se rejoignaient au-dessus du nez ; ses traits aussi beaux que réguliers étaient empreints d'une grâce exquise ; sa démarche était pleine de noblesse et toute sa personne avait un grand air. Oncques ne se vit plus belle barbe que la sienne : chacun de l'admirer, quand le souffle du vent la faisait ondoyer sur sa large poitrine ; elle était d'un noir lustré, chatoyant à la lumière du soleil, et jamais barbe au monde n'égala la magnificence de celle-là. Le sultan n'avait pas non plus son pareil, parmi tous les preux chevaliers, pour la mâle beauté de son visage. C'était, d'ailleurs, un cavalier accompli, un guerrier plein d'élan et de bravoure, dont la vaillance ne fut jamais surpassée. Toutes les ruses de la guerre lui étaient familières, aussi bien que les combinaisons profondes de la politique, et il n'était pas moins sage, prudent et modéré dans les conseils, què brave, impétueux et téméraire dans l'action. Il avait approfondi la jurisprudence, et il fut la gloire des Eulémas de son siècle. Il n'était pas moins versé dans toutes les autres sciences, capable de disserter sur la logique, la littérature et les mathématiques, avec plus d'autorité et de talent qu'aucun savant de son empire. Il savait le Koran par cœur, et le citait toujours à propos ; il en était de même des H'adits du prophète. Enfin, c'était un calligraphe distingué, et son style épistolaire pouvait être cité comme un modèle. — Il eut, dans le courant de sa courte vie, environ trois cent quinze enfants, tant garçons que filles, j'entends ceux qui vécurent aussi bien que ceux

qu'il perdit de bonne heure, ou qui moururent à leur naissance. Il eut, pendant toute la durée de son règne, quatre grands chambellans (H'adjeb), dont le plus fameux et celui auquel il portait le plus d'affection fut Mohammed-ben-Mohammed-ibn-Abi-Amer (1). Ce célèbre personnage avait été aussi son secrétaire de prédilection, et il avait eu pour successeur dans cette charge Abou-'l-Hacen-Mohammed-ben-Yah'ya-el-R'assani. »

Nous arrêtons ici cette citation, déjà un peu longue, mais qui se justifiera peut-être par cette considération, que l'ouvrage d'où elle est extraite est demeuré jusqu'à présent inédit. Si nos conjectures ne nous trompent pas, l'auteur de ce travail biographique sur les merinides, ne serait autre, ainsi que nous l'indiquions, en passant, dans un précédent chapitre (2), qu'Abou-Mohammed-Abdallah-ibn-el-Ah'mar, écrivain tout dévoué à la dynastie marocaine, qui en même temps qu'il en exaltait démesurément les mérites, cherchait, dans une autre histoire tronquée et malsaine intitulée ذكر الدولة الزيانيـة العبد الوادية بتلمسان à rabaisser, en style de pamphlétaire, la gloire des princes Abdelouadites issus d'Yar'moracen (3). Il ne faut donc pas s'étonner si, sous la plume de cet auteur, Abou-Einan-Farès, le merinide, a pris toutes les proportions d'un grand homme. Pour juger de la bonne foi de l'historien et du degré de confiance qu'il mérite, il suffirait de comparer au portrait flatté d'Abou-Einan celui que la même main a tracé de l'émir Abou H'ammou-Mouça, IIe du nom, un des princes qui, sans contredit, firent le plus d'honneur à la royauté Abdelouadite, mais que notre auteur, si c'est bien lui, chercha à tuer sous le sarcasme, le ridicule et la calomnie.

Le célèbre Ibn-Batouta nous a également laissé un portrait du sultan Abou-Einan-Farès. Mais il avait été si bien accueilli, si honoré et si fêté à la cour de ce prince, qu'il est permis de douter, jusqu'à un certain point, de son impartialité. Ce n'est pas préci-

(1) Le même dont le tombeau existe encore dans le grand cimetière musulman de Tlemcen, et le fils du savant du même nom, dont nous avons rapporté l'épitaphe dans le chap. V de cet ouvrage. — Voir la *Revue africaine*, livr. du mois d'avril 1859.

(2) V. *Revue africaine* du mois d'août 1859.

(3) Traduite par le savant M. Reinhard-Dozi, dans le journal de la Société asiatique (année 1844).

sément faire injure à l'écrivain que d'admettre qu'il mesurait ses éloges à sa reconnaissance. Avec quelle complaisance il détaille tous les mérites du jeune sultan ! Dignité, noblesse, courage, longanimité, justice, savoir, libéralité, le fils d'Abou-'l-H'acen avait tout pour lui, et l'illustre voyageur avouait n'avoir rencontré, dans aucune des contrées qu'il avait parcourues, un seul monarque digne de lui être comparé. Il n'y avait pas jusqu'à la science du soufisme, dans laquelle ce génie extraordinaire n'excellât. Or, ce n'était pas un petit mérite dans ce temps là, ni une marque peu certaine d'un esprit merveilleusement doué, que de pénétrer dans la connaissance du monde invisible. Si l'on en croit Ibn-Batouta, Abou-Einan avait des idées fort avancées pour son siècle ; il voyait haut et bien en politique : il créa une marine importante, décréta presque l'abolition de la peine de mort dans ses États, et y fonda sur des bases remarquables l'assistance publique (1).

Ibn-Khaldoun, qui nous a transmis, dans sa grande histoire, les documents les plus complets que nous possédions sur les faits et gestes du sultan Abou-Einan, avait été en position, dans sa jeunesse, de voir de près la cour de ce prince. Il lui avait plu, et était devenu un de ses secrétaires ; mais, comme il entrait dans la destinée de ce célèbre écrivain de ne s'élever à la fortune que pour retomber plus lourdement dans la disgrâce, son court séjour à la cour de Fez avait été suivi d'un séjour plus long dans une prison d'État. Sa captivité ne finit même qu'à la mort d'Abou-Einan (2). Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas qu'il eût conservé rancune à sa mémoire, et le récit des faits qui signalèrent le règne fort agité de ce roi du Maghreb est empreint, dans l'Histoire des Berbers, d'un grand cachet de vérité et de sincérité. Une simple analyse même de ces documents historiques nous entraînerait trop loin et ne serait plus en rapport avec le cadre que nous nous sommes tracé ; il est mieux, d'ailleurs, de renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même, dont le savant traducteur a fait un livre français, qui a pris place

(1) Voir la savante publication de MM. Ch. Defremery et le d[r] Sanguinetti, texte et traduction des voyages d'Ibn-Batouta, dans la collection d'ouvrages orientaux publiés par la Société asiatique (1858), tom. IV, p. 337-353, et tom. I[er], p. 4 et suiv.

(2) Voir l'autobiographie d'Ibn-Khaldoun (journal asiatique, 1844), et l'introduction de l'*Histoire des Berbers*, par M. de Slane, p. 40

aujourd'hui dans toutes les bibliothèques algériennes (1). Il nous suffira de consigner ici quelques faits pour l'intelligence plus complète de notre sujet. Abou-'l-H'acen s'étant jeté dans les hasards d'une guerre malheureuse, au cœur de l'Ifrikia, avait confié, en partant, le gouvernement de Tlemcen et du Maghreb à son fils Abou-Einan à peine âgé de vingt ans. Celui-ci, apprenant les désastres essuyés par son père, le fait passer pour mort, s'empare des trésors laissés par lui dans son palais d'El-Mansoura, et se fait proclamer sultan dans le courant de Rebiâ 1er 749 (juin 1348). Il se hâte de passer dans le Maghreb-el-Aksa, pour y faire légitimer son usurpation; mais, pendant ce temps là, les partisans de la dynastie Abdelouadite remuent le pays, font revivre les prétentions de leurs anciens souverains, et parviennent, en quelques mois, à leur reconquérir le trône de Tlemcen. Abou-'l-H'acen, de son côté, quitte précipitamment l'Ifrikia, et rentre à marches forcées dans le Maghreb. Il redemande à sa vaillante épée son royaume perdu, et cherche à atteindre l'usurpateur. Une rencontre a lieu entre le père et le fils au pied de la montagne de Hintata. Abou-'l-H'acen est vaincu, et sa mort couronnant sa défaite, affermit du même coup l'autorité vacillante d'Abou-Einan. Celui-ci court droit à Tlemcen. Il bat, dans une mêlée sanglante, les deux frères Abou-Said-Othman et Abou-Thabet-ez-Zaîm, qui s'étaient mis à la tête du parti Abdelouadite et s'étaient partagé le pouvoir royal pendant quatre années : Tlemcen redevient merinide par le fait de cette nouvelle prise de possession (juin 1352). « Abou-Einan fait une entrée triomphale, au milieu d'une foule immense, et il traverse la double haie de spectateurs qui bordent les rues, suivi d'Abou-Thabet, son rival vaincu, monté sur un chameau à l'allure vacillante (2). » Abou-Saïd-Othman manquait à ce triomphe du merinide; il échappa à cette honte : plus heureux que son frère, il était mort dans le combat. La suite du règne d'Abou-Einan est marquée par des troubles incessants dans toutes les parties du vaste empire merinide. Quelques guerres heureuses, mais sans résultats appréciables; des expéditions aventureuses contre Bougie, Constantine et Tunis, n'aboutissant qu'à une domination éphémère, tels sont les

(1) Voyez pour l'histoire d'Abou-Einan-Farès, Ibn-Khaldoun, tom. III p. 433, et tom. IV, p. 271-319.

(2) Ibn-Khaldoun, tom. III, p. 436

seuls événements que l'histoire de ce prince ait à enregistrer. Le 1er novembre 1358, il meurt étranglé, et laisse deux grands royaumes en désordre à son fils Es-Said âgé de cinq ans. Trois mois après cet événement, la fortune sourit de nouveau aux descendants d'Yar'moracen : les merinides sont définitivement expulsés de Tlemcen, et la dynastie Abdelouadite y est restaurée par Abou-Hammou-Mouça II.

Tels sont les faits qu'il importait de rappeler, comme se rattachant plus directement à l'histoire de Tlemcen, et comme pouvant servir à compléter les notions que nous avions déjà sur l'époque où fut élevé, par ordre d'Abou-Einan, le monument remarquable qui fait l'objet de cet article.

Tlemcen n'en possède aucun autre dont on puisse attribuer la fondation à ce même prince, qui avait, cependant, le goût des belles constructions : la ville de Fez, au rapport d'Ibn-Batouta, lui dut de somptueux édifices. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que merinides et abdelouadites dorment du même sommeil dans la même poussière, et que les rivalités sanglantes de ces deux fières dynasties, qui bouleversèrent si longtemps la ville de Tlemcen, retentissent à peine d'un faible écho, même dans l'histoire, les Tlemcéniens reconnaissants devraient bénir le nom de ces deux sultans, Ali et Farès, qui, en passant comme de rapides et brillants météores, dotèrent leur cité de monuments impérissables : Sidi-Boumedin, Sidi-el-H'aloui, Mansoura (1) !

CHARLES BROSSELARD.

(1) Une perte bien douloureuse a éloigné momentanément M. Brosselard de Tlemcen et l'arrache à des travaux dont nos lecteurs apprécient tout le mérite, comme fonds et comme forme. Il en résultera une interruption forcée dans la publication de cet intéressant ouvrage. — *N. de la Rédaction*